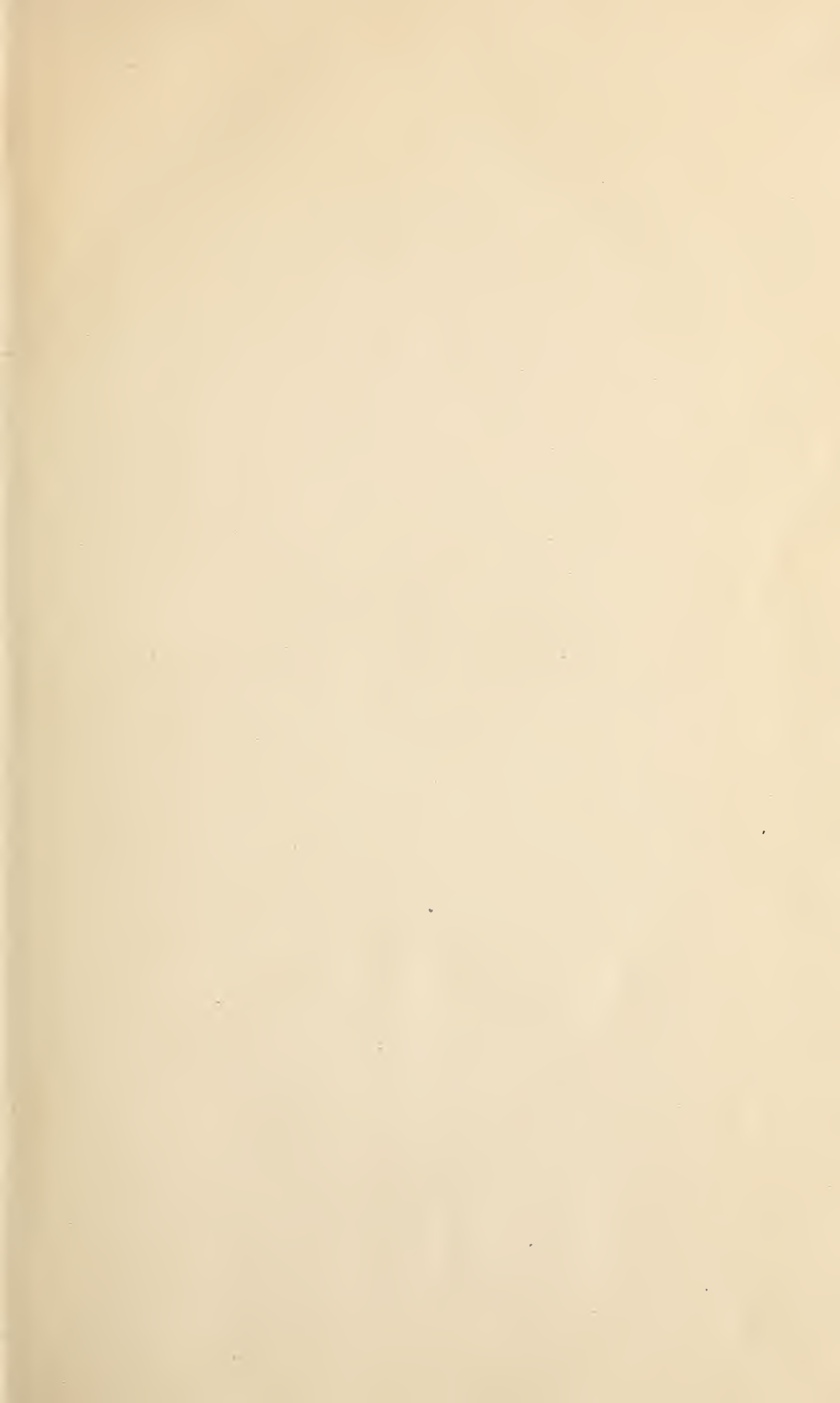
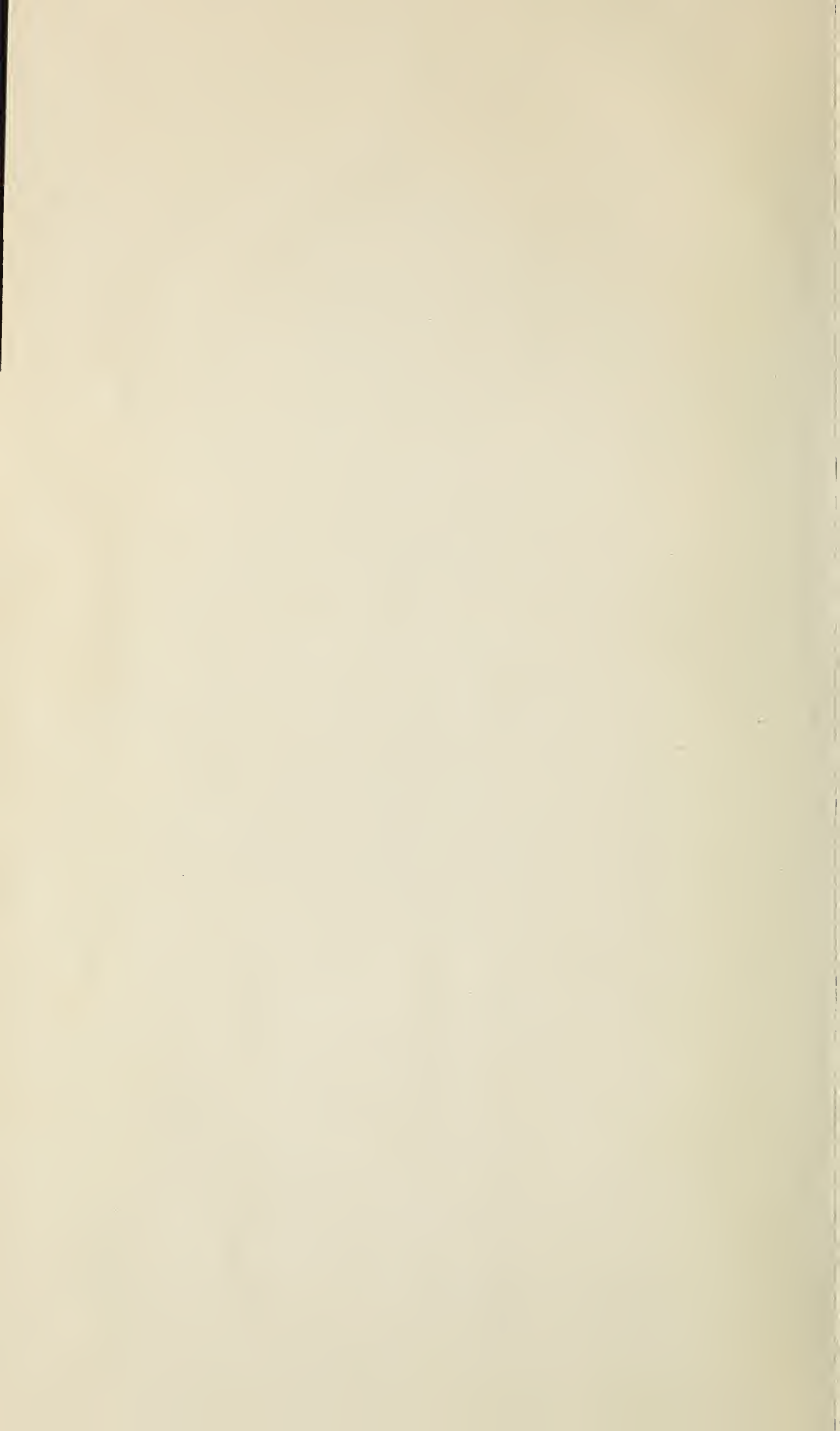
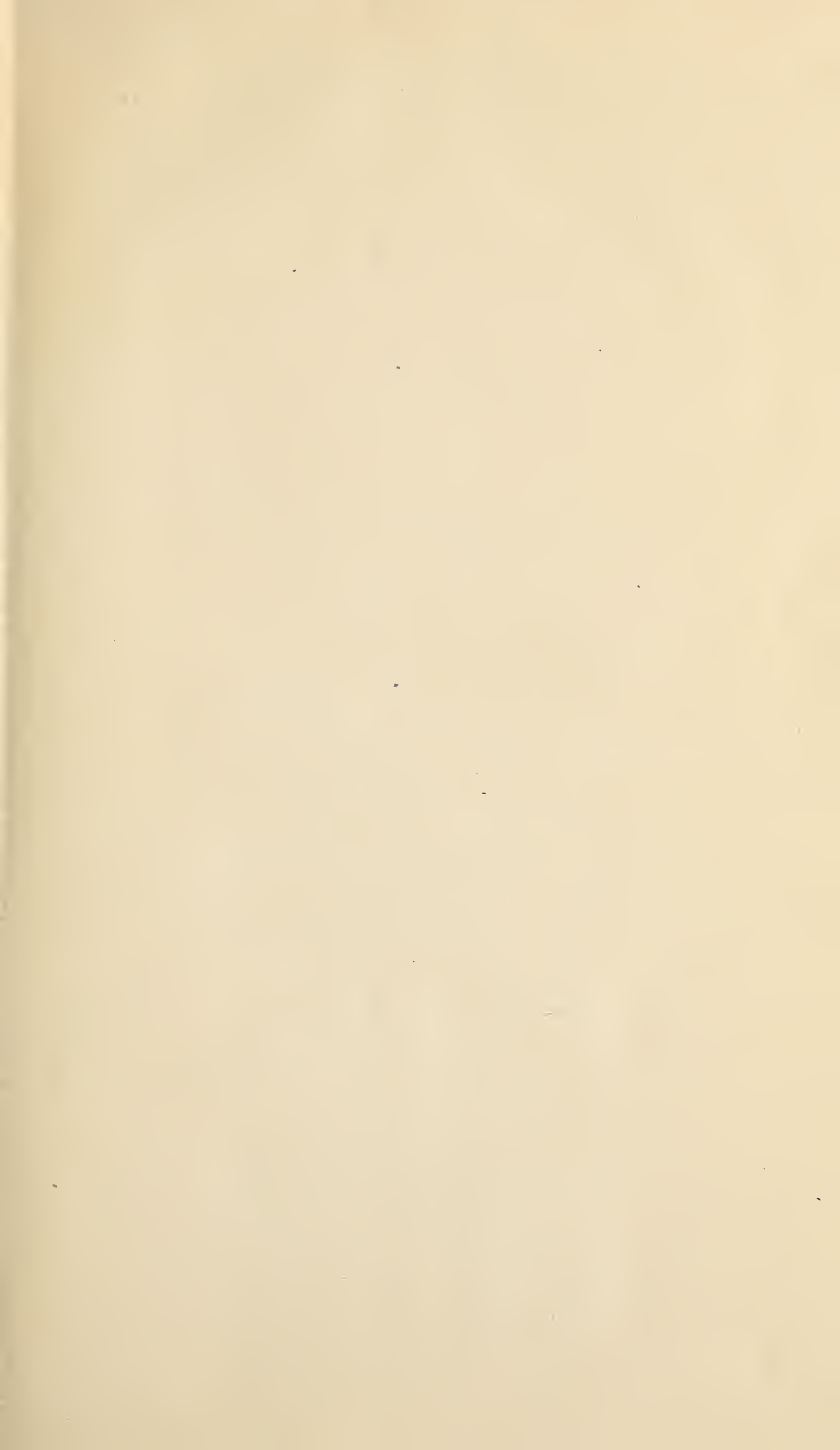
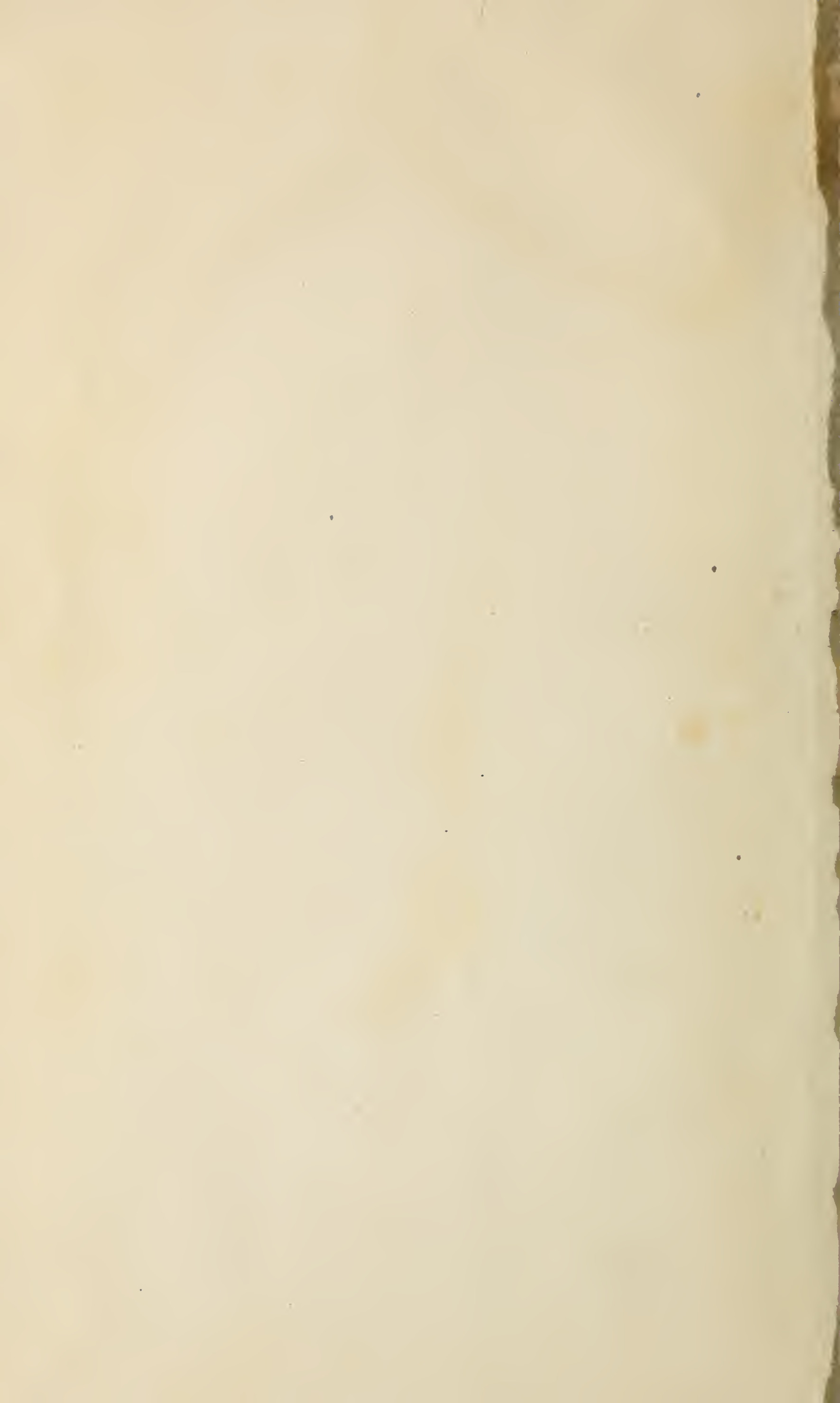

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800











LETTRES

SUR

LA SUISSE

ET

LE PAYS DES GRISONS,

PAR

Louis Alceste de Chapuys Montlaville.

A PARIS,

CHEZ DELAFOREST, LIBRAIRE,
RUE DES FILLES-ST.-THOMAS, N°. 7.

ANTHELME BOUCHER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

A LYON,

CHEZ MAIRE, ET Mme. LOUISE RÉGNIER, LIBRAIRES.

1826.



Lettres

SUR LA SUIS

ET

le Pays des Grison

PAR

LOUIS ALCESTE DE CHAPUYS MONTLAVIL



A PARIS

Chez

Delaforest, Libraire, Rue des Filles S.t Thomas, N.o 7.

Anthelme Boucher, Imprimeur Libraire, rue des Bons Enfans, N.o 34

A LYON Chez Maire, Libraire,

et chez M.me Louise Regnier,

1826

AVANT-PROPOS.

J'aimais une jeune personne dont la main m'était promise, et, par des arrangemens de famille, notre mariage ne pouvait avoir lieu avant un événement qui était subordonné à des chances incertaines. Je suis né avec un cœur et un caractère ardens; je n'ai jamais su désirer modérément; aussi, tourmenté par mon amour, impatient d'arriver à cet avenir de bonheur qui toujours semblait s'éloigner, je résolus d'aller parcourir la Suisse pour tâcher d'adoucir un peu les rigueurs d'une longue attente. L'âme pleine de mon amie, je l'associais à toutes mes pensées; chaque jour j'écrivais mon voyage, et chaque jour je

confiais au papier mes peines du présent et mes espérances de l'avenir. De retour chez moi, j'appris qu'il fallait me résoudre à attendre encore; je me plaignis; mes plaintes furent inutiles, et il fallut me résigner. Le temps des voyages était passé, l'hiver approchait; d'ailleurs je ne voulais plus me séparer de la France : je cherchai d'autres distractions que celles des voyages, je me déterminai alors à étendre mes notes..... Je pris la plume et j'écrivis. Voilà l'origine de cet ouvrage. Je l'offre au public, en le priant de m'être indulgent. Mes amours et mes complaintes sur le malheur d'être séparé de mon amie, pourront peut-être sembler fastidieuses par leurs répétitions; mais qu'on daigne se souvenir que j'étais amoureux, et qu'un amant n'a jamais assez dit qu'il aime, qu'il veut être aimé, et que l'absence fait le tourment de sa vie, comme un jour il espère que l'amour en fera le bonheur.

Je m'estimerais heureux si mon voyage pouvait donner à quelques personnes le désir de parcourir la Suisse; ce pays a une si belle nature, un si bon peuple! le bonheur s'y montre sous un aspect si simple, si facile, que l'homme qui le visite et l'étudie en passant, ne peut manquer d'en ressentir de douces et profitables influences. La philosophie vous inspire à la vue de ces charmans tableaux, elle vous parle doucement au cœur, et vous dit qu'en vain, au milieu du tumulte et des joies du monde, on poursuit à perte d'haleine des jouissances qui souvent nous échappent; que la folie seule aime les palais et les salons, mais que sous les fraîches ombres de l'antique Helvétie, on trouve un bonheur tranquille et aisé, un bonheur qui ne coûte à acquérir que la peine de le vouloir.

Je dédie ce Voyage à la France, je l'offre à ma patrie: puisse-t-elle l'accueil-

lir avec bonté ! ce sera la plus douce récompense de l'un de ses enfans les plus enthousiastes de sa gloire et les plus amis de son bonheur.

LETTRES
SUR LA SUISSE
ET
LE PAYS DES GRISONS.

PREMIÈRE LETTRE.

Luxeuil, le . . . . 1823.

Je suis parti, j'ai quitté le toit paternel, et au milieu des distractions d'un voyage agréable, je vais chercher à tromper les peines de mon cœur. J'ai l'âme trop pleine du sentiment d'amour pour que je ne vous en fasse l'aveu, et je confie à ce papier, comme si vous deviez le recevoir, toutes mes plus secrètes pensées. Je vous aime, Louise; ce mot-là est nouveau

pour vous; trop jeune encore pour avoir accueilli des idées d'amour, vous ne connaissez dans votre pure et douce innocence que ces sentimens délicats et précieux qui seraient des vertus, s'ils n'étaient des instincts de nature : je veux dire la piété filiale et l'aimable reconnaissance, ce dernier sentiment surtout, quand il se joint au premier, ce qui est d'ordinaire dans les destinées heureuses comme la vôtre, offre quelque chose de suave et de voluptueux même qui étonne l'âme qui l'éprouve. Reposée dans cette paix d'innocence, vos jours coulent avec tranquillité; et heureuse du passé, plus heureuse encore du présent, l'avenir n'occupe jamais vos idées. Vous l'attendez, cet avenir, comme la suite du présent, et vous n'exigez de lui que le même bonheur. Ces plaisirs sont de votre âge et plus encore de votre aimable caractère; mais moi, qui déjà sens battre au-dedans de mon être un cœur qui demande à aimer d'idolâtrie, un cœur qui cherche partout la réalité de ses douces fictions, je vous vois, je vous aime, et je ne peux plus espérer de bonheur que de vous. Que mes phrases d'amour ne vous effraient donc pas. Si je mets trop de vivacité dans l'expression du sen-

timent que vous m'avez inspiré, n'y voyez que le délire d'une âme toute remplie de ce qu'elle aime; et si j'ose vous donner dans ces lettres les noms les plus chers au cœur de l'homme, n'en accusez que l'espérance, cette enchanteresse de l'avenir, ce prisme magique qui dérobe au temps futur ses mystérieux secrets, et qui me parle trop délicieusement pour que je n'aie confiance à sa voix ; vous me pardonnerez d'ailleurs, j'en suis sûr, en faveur du plaisir que j'ai éprouvé en traçant ces lignes. Le temps est bien long pour celui qui attend, et surtout pour celui qui se dit : la vie chaque jour recule devant moi, et le bonheur est loin encore ; son heure tarde bien à sonner? Qu'il marche doucement au gré de mon impatience, ce temps, que cependant on nous dit avoir des ailes! Que je voudrais pouvoir user en quelques heures les longs mois qui me séparent du jour où je pourrai librement enfin vous exprimer toute ma tendresse! En attendant ce moment heureux, permettez-moi de me croire, de me dire votre ami, et de vous rendre compte d'une vie qui n'a plus de prix à mes yeux que celui de vous la consasacrer tout entière.

Je ne vous parlerai que légèrement de la France; mon but est la Suisse. Cependant comme j'ai fait un détour considérable pour visiter les antiques bains de Luxeuil, je vous dirai deux mots sur cette ville, et j'ajouterai quelques remarques sur le pays que j'ai traversé jusqu'aux frontières des cantons suisses. Puissiez-vous me lire avec indulgence et intérêt; puissiez-vous dans chacune de mes phrases retrouver l'idée chérie de mon cœur, celle de mon amour pour vous!

Luxeuil est situé dans un pays triste, les collines y sont basses et continues, les bois encombrent toute la campagne et s'approchent beaucoup trop de l'habitation de l'homme. La contrée a un aspect sauvage. Cette ville, qui doit sa naissance aux Romains, dont le nom figure avec honneur dans les annales de la reine du monde, et dont quelques maisons *à griffons* attestent encore la gothique origine, ne possède qu'une seule rue fort mal bâtie. L'établissement des eaux seul fait exception. Situé au fond d'un léger mouvement de terre, il présente les dehors les plus gracieux, il est entouré d'un jardin anglais

formé d'arbustes et de fleurs, et il est fermé de trois côtés par une large et belle esplanade. Le bâtiment est construit avec goût, des colonnes qui forment son long péristyle, lui donnent la physionomie d'un temple, tellement que la première fois qu'on y pénètre, involontairement le pied devient plus léger et on croit à chaque pas y rencontrer une mystérieuse divinité. On retrouve cependant dans l'ensemble de son architecture, les constructions lourdes et massives des Romains. Les fontaines et les bains sont bâtis en belles pierres du pays. Leur couleur rouge-brune n'est pas sans agrément. Au centre de l'aile du bâtiment se trouve une rotonde, au milieu de laquelle est une fontaine d'eau chaude : tout autour est creusé un grand bassin où se baignent pêle-mêle avec de grands peignoirs de laine, et les hommes et les femmes. Je n'ai pas trouvé une bien grande masse de décence dans cet usage, non plus que dans celui qui veut qu'il n'y ait que des femmes employées au service des baignans.

En dira tout ce qu'elle voudra la philosophie moderne, le cynisme est la honte de la société; c'est le mal qu'on professe à décou-

vert ; c'est la décence qu'on dépouille de son dernier voile ; aussi l'honnête homme s'effraye-t-il des progrès qu'il fait de nos jours, et doit-il signaler, chaque fois qu'il les aperçoit, tous les excès auxquels il se porte, et toutes les vertus qu'il blesse.

Adieu, adieu, mon amie; que ce titre me plaît à écrire ; que j'aime à vous donner ce nom précieux : il me semble que déjà je suis heureux de tout le bonheur que j'espère ?

DEUXIÈME LETTRE.

Bedford, le . . . . 1823.

Une journée m'a suffi pour voir Luxeuil en détail; j'ai abandonné cette ville hier dans la matinée; je suis allé prendre le courrier à Lur. Ma bonne étoile, durant tout ce trajet, m'a occupé de vous; je me berçais d'illusions chéries; je croyais vous entendre me répondre avec bienveillance, me rassurer, m'encourager d'un regard, et j'étais heureux! Rêve enchanteur, seras-tu jamais réalité!

Les montagnes commencent à s'élever à une portée de canon de Lur; elles semblent prendre un aspect plus imposant. Le costume de Rochand, chef-lieu de la vallée de même nom, se rapproche un peu de celui de la Suisse, il

en fait pressentir le voisinage : les juppes deviennent courtes et les manches se bouffent au-dessus du coude ; les couleurs dominantes sont le bleu et le rouge ; tous les tabliers sont de cette dernière couleur. Le mouchoir se porte à la comtoise ; il fait pointe sur les épaules et se croise sur la poitrine. Cette mode, ou cet usage, pourrait bien être une vieille ruse de coquetterie qui a cherché à dissimuler le peu de beauté des formes. Votre sexe est sujet à caution sur cet article, car toutes les femmes n'ont pas, comme vos belles compatriotes, à remercier la nature. Sur la tête se placent artistement, soit la coiffe comtoise à fond large et à grandes dentelles, faisant barbes et tombant jusqu'au bas du cou, soit un petit bonnet bouffant qui ne prend que le dessus de la tête, s'attache sous le menton, et porte deux rubans rouges qui forment nœuds et flottent sur l'épaule. Toutes placent sur l'une et l'autre de ces coiffures, de grands chapeaux de paille, dont le tour est légèrement relevé et dont le fond est tout plat. Au tour de ce fond tourne une pièce d'étoffe noire, découpée en grecque très pointue. Les élégantes portent la coiffe de mousseline brodée, le bonnet de dessous en

taffetas rose, et le tour de gorge brodé en grains perlés. La vallée de Rochand m'a semblé gracieuse. Les collines qui la forment laissent tomber leurs bois jusque sur des prairies avec lesquelles elles se marient et font paysage. Les maisons sont toutes entourées d'arbres fruitiers; une imagination un peu animée regarde avec délices ces amis utiles de l'homme de campagne, et les salue avec reconnaissance pour le bien-être qu'ils répandent autour d'eux. Cette petite vallée est un jardin anglais dessiné avec grâce par la nature. L'habitant a un aspect simple, une physionomie heureuse. Je n'ai remarqué sur aucune d'elles l'agitation, le dérangé que les passions impriment aux traits. Le sol m'a paru peu fertile; j'y ai vu beaucoup de genêts; on y sème des seigles, des avoines, des pommes-de-terre, cette nécessité du campagnard. On plante beaucoup de cerisiers, mais on récolte peu de blé, et les noyers y sont rares. Le terrain est rougeâtre, siliceux. Les chênes et les tilleuls s'y plaisent, et occupent fièrement le sommet et les versans des montagnes. En approchant des hautes cimes au-delà de Rochand, on s'aperçoit que les eaux ont jadis tourbillonné

avec force; le terrain est fortement ondulé, et les traces des courans sont visibles à tout œil qui sait rappeler le passé et le placer à côté du présent. Dans ce petit pays, tout est pittoresque, depuis l'aspect de l'homme jusqu'à celui des grandes perches, leviers mobiles et suspendus qui servent à puiser l'eau dans les puits. La culture gagne insensiblement sur les bois, et les champs s'échelonnant plus haut, menacent de détruire le domaine exclusif des forêts. On voit l'effort et le triomphe de l'homme dans nombre de terres conquises sur les pentes, au milieu même des grands bois. Les maisons sont assez bien bâties, la plupart se couvrent en tuiles rouges; mais il en est qui n'ont que des toits en chaume; j'ai observé même plusieurs portes de granges tout simplement en paille comme les toits. Je n'ai pu recueillir que des observations bien superficielles sur les mœurs des habitans; mais d'après ce que j'ai aperçu moi-même, le travail constant et les idées religieuses qui occupent et le corps et l'âme de ces bonnes gens, les préservent des passions violentes, des débauches et des vices. Toutes les femmes portent suspendue sur la poitrine une croix d'or ou d'argent; elles la placent en

vue, et semblent fières d'en être parées : c'est un trait d'innocence et de religion. Vers le bas du village de Frair, un tableau bien riant s'est offert à ma vue. Tout-à-fait au fond de la vallée, sur les bords de la route, le long d'une grande prairie, sont bâties sur une même ligne de chétives cabanes, habitations du pauvre. En avant de chacune se dessinent de petits carrés de jardins qui ne sont séparés les uns des autres que par quelques pieux, pas même liés entr'eux ; on dirait une réunion de famille. Je ne saurais bien dire le sentiment que ce petit coin de paysage m'a fait éprouver, mais je suis sûr qu'il tient de l'attendrissement et du plaisir ; comme moi, vous auriez aimé à contempler ce tableau, vous auriez été émue, et votre cœur, si bien partagé de sensibilité, vous aurait fait trouver une vraie jouissance dans cet aimable spectacle.

Bedfort est agréablement situé au pied d'une montagne alsacienne où s'assied fièrement sa citadelle, forte de sa position et de ses remparts ; cette citadelle serait imprenable si on pouvait l'entourer d'eau. Les fossés de la ville tout verdoyans, offrent le plus char-

mant coup-d'œil, et de nombreuses prairies entourées d'arbres, ornées de maisons, décorent agréablement les alentours; la place est belle, bien bâtie et ornée de deux beaux édifices, l'hôtel-de-ville et un temple catholique construit majestueusement à la moderne ; les rues sont larges et aérés. Que de licence dans les yeux des femmes! que d'insolence dans les regards des hommes! que de fracas dans les rues, que de bruit dans cette ville! A la multitude de voix qui se confondent, aux grands éclats qui se succèdent, aux mouvemens continuels et brusques, on se croirait toujours dans un corps-de-garde où des vivandières lutinent le soldat. Les militaires y sont moins impétueux que les habitans mêmes. L'accent allemand que l'on retrouve dans toutes les bouches est désagréable à des oreilles françaises et ajoute encore à la *rude impression* que cette ville fait éprouver. Le caractère allemand commence à s'y montrer. Les joies y sont grosses, les rires énormes, la marche brusque, les hommes hauts et larges, et les femmes solidement constituées. La fumée des pipes encombre les rues et les appartemens, et les figures enluminées annoncent que l'on

est sur les terres du dieu Bacchus. Au-dessus de la ville, sur une montagne assez élevée, on aperçoit encore des fragmens de ruines; ce sont les restes d'un ancien fort que le temps a réduit à quelques pierres éparses. Placés au nord de la ville, ces débris ornent singulièrement le coup-d'œil. Le nom de ce lieu sert de ralliement à tous les Alsaciens: fussent-ils au bout du monde, ils s'embrasseraient en prononçant le nom chéri de la pierre de la *Miotte*. On voit dans ce même rocher une espèce de citerne qui, assure-t-on, jadis a servi de retraite à une certaine *Catherine*, qui, après avoir usé largement de la ville, est allée pleurer sa jeunesse et enfouir ses remords sur le sommet de cette montagne.

L'humeur alsacienne est emportée; elle pousse à des querelles qui finissent ordinairement par des malheurs.

J'ai cherché vainement sur toutes les figures des belles Alsaciennes quelques traits de votre jolie physionomie; mais je n'ai pu en découvrir aucun. Vous en différez trop par vos grâces, votre taille légère, élancée,

et surtout par ce regard délicieux et ce charmant sourire qui vous embellissent et vous caractérisent. Demain je quitte la France et me dirige sur Porentruy. Je vais sur la terre étrangère promener les peines de mon cœur; ces peines, les savez-vous, les plaignez-vous quelquefois; puis-je espérer qu'un jour vous m'en tiendrez compte au chapitre de vos affections? Combien je le désire! Adieu, mon aimable Louise; vous me serez toujours l'étoile, le génie bienfaisant qui guidera ma vie.

TROISIÈME LETTRE.

Berne, le . . . . 1823.

Je devrais commencer cette lettre par un soupir de regret; j'ai quitté la France, j'ai délaissé le sol qui m'a vu naître, je ne respire plus le même air que vous ! Séparés par de longues distances, nos cœurs s'aiment-ils assez pour les franchir, pour les braver ? L'absence qui lime toutes les affections, sûrement ne pourra rien sur la mienne. Fussé-je par-delà les Colonnes d'Hercule, de longues années s'écouleraient-elles sans vous voir, que je vous aimerais toujours autant que je vous aime! Mais vous, ma Louise, vous, qui à peine ressentez peut-être pour votre ami l'un de ces légers mouvemens de préférence

que le temps efface en quelques heures, pourrez-vous résister à cette épreuve, et déjà ne m'avez-vous pas oublié ? Rarement on plaint les peines que j'éprouve; le monde en rit, le monde les croit imaginaires; il s'en joue comme d'une fiction, il s'en amuse comme d'un rêve. Aussi mon chagrin n'a-t-il d'autre confident que moi. Le destin permettra-t-il qu'un jour vous me tressiez de fleurs la chaîne de la vie? voudra-t-il que je soigne votre existence? que, reposé à vos côtés, je veille sur votre sort comme le gardien vigilant d'un trésor précieux ? le voudra-t-il ? Je l'espère; mais mon billet encore n'est pas sorti de son urne fatale. Ces tristes pensées m'ont occupé tout le jour; elles ont tellement froissé mon âme, que je ne sais si j'aurai le courage de vous rendre compte de la route que j'ai parcourue.

Parti de Bedfort à six heures du matin, j'ai traversé un pays assez stérile d'abord, et qui n'est réjoui que par les gracieux contours de la vallée de Grandvillard, qui, fraîche de belles herbes et de beaux arbres, présente à l'œil charmé le plus riant aspect. C'est sous

vos auspices, ma Louise, que je commence mon voyage; c'est en occupant mes pensées et mes espérances de mon aimable amie, que je passe les frontières de mon pays. Déjà je ne ressens plus la bénigne influence de l'air natal, de l'air français; mais de loin mes yeux la voient encore, cette patrie à laquelle vous donnez tant de charmes pour mon cœur. Et d'ailleurs, dans cette patrie si chère, tous mes souvenirs, toutes mes espérances, toute ma vie n'y est-elle pas? Sous le pied léger de ma bonne mère, les balancemens de mon berceau m'y endormirent de mon premier sommeil. Là, soigné par des âmes amies, mon âme s'est formée, s'est développée; et me donnant tout-à-fait cette vie intellectuelle et morale qui est la véritable existence, elle a achevé l'homme! car si le temps forme et élève le corps, l'éducation étend, augmente, complète et agrandit l'âme. L'avenir m'y promet votre lit nuptial, et surtout votre amour....... votre amour, plus doux à mon cœur que toutes les voluptés et du ciel et de la terre. Et puis enfin, sous l'ombrage de mes vieux arbres, dans mon hameau, dans ma vallée, ma tombe, mon dernier asile ne m'y attend-il pas? O patrie!

patrie ! mot qui n'est vide de sensations que pour l'homme égoïste ou criminel, à jours et à jamais je t'ai voué le culte du respect et de l'amour ! Enfin me voilà tout-à-fait sur une terre étrangère. Je me trouve bien encore au milieu des hommes, mais je cherche et je ne vois plus de frères ; je suis oppressé d'un sentiment pénible ; et si les beautés du site, les beautés de la riche nature, ne venaient me rappeler que je suis encore un habitant de cette terre, j'aurais été peut-être jusqu'à croire que j'avais émigré dans quelques-unes de ces planètes que dans l'azur d'un beau ciel nous aimons tant à voir vaguer au-dessus de nous. Mais je m'aperçois que mon imagination tente de me rappeler sur son char, et malgré tout le charme que j'éprouve à l'accompagner dans ses courses aériennes, dans ses magiques aventures, je sens trop le besoin de vous retrouver, de repenser à vous, mon amie, pour ne pas reprendre doucement ma place dans la vie réelle. Là, toujours je suis heureux, car toujours je suis avec vous. Vous êtes comme l'ombre de ma pensée ; vous ne pouvez me fuir, me quitter, et mon amour est despote. Me revoilà donc auprès de mon

ange tutélaire, de ma douce Louise, et, sous sa constante inspiration, je commence et j'écris mon voyage.

On a beaucoup parlé de la Suisse; tous les genres littéraires se sont épuisés à la peindre; on a présenté les vues qu'elle étale, les impressions qu'elle fournit, sous tous les aspects, sous toutes les couleurs; enfin on l'a décrite de cent manières diverses. Quant à moi, qui ne prétends pas écrire pour l'acquit d'une gloire littéraire à laquelle je me sens inhabile, je ne veux que vous rendre compte des impressions que m'ont fait éprouver les lieux que j'ai parcourus. Je vous dirai tout ce que cette vieille, cette agreste Helvétie me fera concevoir de sensations et de pensées. Aux élans de mon enthousiasme j'échaufferai votre âme; souvent nous parlerons de Dieu, de la vie à venir; nous l'apercevrons dans tout, ce Dieu que mon âme croit tant, qu'elle le découvre, le voit partout, malgré son invisibilité. Lorsqu'arrêté d'étonnement à la vue des pompes sauvages, des scènes alpestres qu'à chaque pas je verrai changer sous mon regard, recueilli en moi-même, j'épui-

serai mon cœur à sentir, alors vous appelant à moi, ensemble nous nous mettrons à admirer le Créateur dans ses œuvres, à louanger le Maître éternel et puissant qui a fait tant de choses de si peu. Quelquefois encore mes idées seront sérieuses; elles prendront l'empreinte grave et sévère du moraliste, et je m'efforcerai, Louise, de vous montrer le côté faible des âmes humaines. Le spectacle des hommes, auquel je veux que vous assistiez avec moi, fournira à votre âme de longues réflexions; vous les méditerez, et elles vous préserveront, j'en suis sûr, des traverses auxquelles trop souvent nous sommes sujets dans cette vie. Votre esprit est trop ingénieux d'ailleurs pour ne pas s'expliquer lui-même cette grande énigme du monde, énigme qui n'est pas comprise de tous, et qui ne se montre dans tout son jour qu'aux âmes pures comme la vôtre.

Mais revenons à la route que j'ai suivie hier. Les abords de Porentruy sont rocailleux; les points de vue deviennent agrestes, les sapins commencent à se montrer, et se mêlent agréablement aux chênes et aux tilleuls. Les vallées

dans lesquelles passe la route sont exclusivement occupées par de charmantes prairies, et à un quart de lieue de la ville on trouve une manufacture d'armes qui fait fabrique dans ce magnifique jardin.

La ville de Porentruy est située au pied de hautes montagnes; elle est bien bâtie, et j'y ai vu plusieurs hôtels qui parcraient avantageusement notre place Vendôme. Les habitans y regrettent la France. Profondément religieux, ils sont fidèles observateurs du catholicisme, et tous les protestans leur sont odieux; ils les fuient comme de mauvais esprits. On peut dire qu'ils sont farouches sur l'article de la religion.

C'est à Porentruy que j'ai commencé à voir les premières inscriptions allemandes. Au-delà de cette ville, sur la route de Bienne, on descend dans l'une des plus jolies vallées du Jura, et je me souviendrai long-temps avec reconnaissance du village de Cornolle. Dans ce petit pays, tout respire la dévotion; de nombreuses chapelles, éparses dans les champs, attestent le sentiment religieux des

habitans; et à chaque pas on retrouve des croix de bois relevées tout récemment. J'aime, dans les solitudes des Alpes, au pied de ses noirs et tristes sapins, à rencontrer ces signes pieux; ils me disent que si les hommes sont absens, Dieu toujours est présent partout.

Près de Cornolle, j'ai remarqué un monument druïdique; il consiste en une pierre brute, rocailleuse, percée à un demi-pied de son sommet d'un trou rond; c'était l'autel où nos pères allaient implorer la divinité, et lui demander une large et religieuse postérité. Et moi, l'un des derniers fils peut-être de cette postérité, je me découvre et je rends hommage aux hommes des vieux siècles.

En sortant de Cornolle, la route monte pendant une heure à travers les montagnes; elle fait terrasse sur des vallées profondes et fort resserrées; on se trouve tout-à-fait dans un pays montagneux. J'ai remarqué que les fleurs commençaient à prendre un caractère plus agreste, que leur taille devenait plus grande; l'aimable filipendule se montrait sur la lisière des bois qu'elle ornait délicieuse-

ment de ses grappes si déliées et si légères; nulle part je ne l'ai vue si nombreuse, nulle part je n'ai vu ses panaches si grandement composés.

A Delemont j'ai remarqué trois ou quatre statues en pierre rouge légèrement cuivrées. On m'a dit que l'une représentait le sauvage, l'autre l'homme d'armes, et la troisième la reine des cieux. Au sortir de Delemont on entre dans une gorge profonde, où le regard est obligé de se soulever perpendiculairement pour découvrir la sommité des monts. La route suit ces rochers taillés à pic, et longe un torrent impétueux qui gronde au plus bas de la vallée. Cette gorge est totalement occupée par la route et le torrent; les sapins se sont emparés exclusivement des flancs de la montagne, et on les remarque avec étonnement qui s'élèvent brusquement des parois du rocher et perdent dans les nues leur cime noirâtre. A un quart de lieue au-dessus de Moutiers, on passe sous un rocher ouvert par la main des hommes. Dans le pays, ce passage est connu sous le nom de *Pierre Percée*. Cet ouvrage gigantesque est

attribué aux Romains, ces hardis constructeurs du grandiose. L'âme est perdue dans ces gorges profondes; elle se croit seule, et le sauvage de ces lieux lui imprime une secrète horreur; elle s'élève alors vers son Dieu, et c'est en lui et par lui qu'elle retrouve les hommes et l'espérance. Depuis Tavannes, en approchant de Bienne, la route devient plus pittoresque; les montagnes s'abaissent, les vallées s'étendent, et le lac de Bienne est largement situé dans une charmante vallée au pied des hautes cimes du Chasseral. Les bords de ce lac sont riants; les points de vue s'y présentent de la plus délicieuse manière, et l'île Saint-Pierre, qui forme une espèce de cône montueux vers la rive de l'ouest, offre tant de souvenirs, qu'à elle seule elle enchante le paysage.

Vous ne me pardonneriez pas de passer trop rapidement le lac de Bienne et ses environs. Vous êtes bien aise, mon amie, de connaître tout ce que la Suisse renferme d'agréable et d'historique, et je ne veux pas que vous puissiez me reprocher de négliger jamais aucun de vos plaisirs. Il est si doux de pro-

curer quelque jouissance à celle qu'on voudrait voir toujours et parfaitement heureuse. Je vous dirai donc que le lac de Bienne est l'un des plus jolis de la Suisse; que ses eaux sont pures et que ses vagues sont douces. Je vous dirai que le Chasseral, de colossale stature, qui semble lui former au midi une barrière énorme, présente à l'œil étonné mille aspects divers, qui tous flattent plus ou moins le regard. A une distance assez rapprochée de Cerlier, se dessine en cône la petite île St.-Pierre : célèbre par le séjour que J.-J. Rousseau y fit si long-temps, elle réclame une place nécessaire dans la description de ce pays. Cette île est assez petite; elle est occupée par un bouquet de bois, un joli verger, une vigne, quelques champs, et une maison dans laquelle l'auteur de l'*Émile* a passé ses jours les plus calmes. C'est dans ce simple asile, c'est en vue de cette nature si pleine de grâce, c'est à la fraîcheur, au doux balancement de ses belles eaux, qu'il a composé ses phrases délicates qui le font aimer de l'homme de goût; il était bien inspiré, car il s'est élevé bien haut dans l'opinion publique. Je ne peux oublier de vous dire que le sénat de Berne a

commis la faute impardonnable de chasser Rousseau de sa paisible retraite. Sans soins du présent, sans désirs pour l'avenir, il vivait comme un homme qui, rassasié des sots plaisirs du monde, n'aime plus que la nature, ne vit plus qu'avec lui-même. Cet homme n'était pas dangereux, mais son nom était célèbre; il fallait le proscrire; et sans regarder en arrière, sans laisser une pensée de malédiction sur Berne, il quitta ses pénates et fut se mettre à l'abri sous le sceptre de ce Frédéric que l'histoire appelle grand autant qu'elle le peut, et qui, à vrai dire, n'était qu'un soldat despote, sans philosophie comme sans Dieu.

A l'extrémité occidentale de l'île on voit le village de Cerlier: un fragment de l'histoire religieuse de ce petit canton m'est revenu par la bienveillance d'un homme instruit, et je vais vous le raconter, toujours pour votre plaisir.

Au temps des guerres civiles qui déchirèrent la Suisse, à l'occasion de cette frénésie de réforme qui vint pour régénérer, et qui ne

réussit qu'à troubler la paix comme la conscience des peuples, il parut un décret du gouvernement helvétique qui, pour mettre fin à la lutte religieuse, décida que chaque ville ou village appellerait ses citoyens; que chacun se prononcerait pour l'étendard qu'il désirait suivre, que les votes serait recueillis, et que la religion adoptée par la majorité deviendrait la religion dominante. Cette mesure, toute bizarre qu'elle me paraisse, n'en était pas moins sage, par cela même qu'elle était nécessaire pour arrêter le sang qui coulait sous les haines et les antipathies religieuses. Comme les autres villages des alentours, Cerlier assemble ses citoyens, on émet les suffrages; mais par une circonstance bizarre, le nombre des votans se trouvant pair, les voies se partagèrent en deux nombres égaux : l'incertitude renaissait, la discorde déjà reprenait ses flambeaux, lorsque l'on vint à se souvenir que le pâtre qui gardait ses troupeaux dans les Alpes, était le seul qui ne se fût pas présenté à la réunion : on court à lui, on l'amène et on lui demande son vote. Chaque parti avait les yeux fixés sur lui dans l'attente de ce qu'il allait décider; chaque parti semblait in-

quiet de ce qu'il allait prononcer. Ce pâtre était simple. Comme un pauvre berger, il avait conservé les mœurs naturelles de ses pères; il n'aimait pas à changer; il craignait les subtilités, il redoutait les déclamations; il se souvenait que son père lui avait, en mourant, recommandé de rester fidèle au Dieu que lui-même avait adoré. Il lui semblait que ce serait être ingrat que de renier la religion qui l'avait béni dans son berceau. Aussi courut-il se ranger vers ces hommes fidèles qui voulaient vivre et mourir dans la religion romaine. Dès-lors la question fut décidée, et la réforme oubliée dans Cerlier. On ne dit pas que le peuple en ait été moins vertueux, on ne dit pas qu'il en ait été moins heureux. Le doigt de Dieu se montre là, mon amie, et je me plais à contempler cette scène admirable, ce tableau sublime qui me représente un simple pâtre appuyé sur sa houlette, décidant la question la plus intéressante pour les hommes. Je me plais encore à donner un juste tribut d'éloges à ce peuple, religieux observateur du serment, qui sans murmurer se soumet à cet arrêt. Le protestantisme s'est vainement amassé autour de Cerlier, les habitans de ce village sont res-

tés fermes dans leur foi. Respectons-les, une telle constance mérite notre vénération.

Je vais vous transporter tout-à-coup un peu loin de Cerlier; mais que voulez-vous, il faut bien vous conduire dans les hautes vallées du Chasseral, où vous allez inspecter avec moi les modestes demeures des quakers. Vous savez sans doute ce que c'est qu'un quaker, vous savez quelle est l'origine de cette secte célèbre qui prit naissance sur le sol inspirateur de l'Angleterre, et qui fut se constituer en nation sur les côtes nouvelles de la jeune Amérique. C'est le fils d'un lord anglais, nommé Villiam Penn, qui obtint du gouvernement la permission d'aller en Amérique coloniser ces frères : il bâtit une ville à laquelle il donna le nom si expressif de Philadelphie. De ce jour, par des circonstances diverses, les quakers se multiplièrent en Europe, et quelques-uns vinrent, je ne sais à quelle époque, se retirer sur les cimes du Chasseral. Là, ils ont conservé la simplicité superbe qui les distingue : modestes dans leurs habits, auxquels ils ne mettent jamais de boutons, ils ne se permettent pas d'en changer la coupe ni la couleur; la mode

est pour eux comme une divinité du paganisme : c'est une fausse et impure illusion qui abuse les hommes. Ils vivent en patriarches, comme ces premiers, ces anciens de la vie, comme Abraham, comme Jacob ; ils sont laboureurs et bergers. Ils tirent du sein de la terre toutes leurs richesses, et ils les consacrent à augmenter leurs troupeaux, qui leur servent ensuite à fertiliser leurs champs. Admirables dans leur bonne foi, ils ne changent jamais de prix pour leurs denrées ; on les voit souvent se présenter au marché public, étaler leurs grains et les remporter dans leurs montagnes pour n'avoir pas voulu céder une obole du prix que d'abord ils avaient demandé. Jamais ils ne prêtent serment, ils craignent tant de compromettre le saint nom de Dieu. Cet usage est un trait de mœurs qui me semble bien beau ! Combien il serait à désirer que, dans le siècle où nous vivons, bon nombre d'hommes voulussent adopter cette coutume des quakers. Leur loi leur défend de porter les armes ; elle redoute le sang, elle hait le meurtre ; elle dit que les hommes sont frères, et que Caïn a été maudit pour avoir tué Abel. Ce sentiment-là est bien encore ; mais notre

état social ne nous permettrait pas, je crois, de l'établir comme coutume d'état. Ils ne sont point soumis comme nous aux règles austères de l'étiquette; tous parfaitement égaux ensemble, ils ne reconnaissent point de supérieur parmi eux, aussi ne se permettent-ils jamais de se découvrir : c'est une marque de servilité, disent-ils; ce que nous nommons politesse est pour eux un mot sans signification, c'est quelque chose sans réalité. Malgré cet excès d'indépendance qui les caractérise, ils se montrent cependant soumis aux lois du gouvernement. Lorsqu'ils sont appelés en justice, ils refusent de prêter serment au nom de Dieu; mais leur amour du vrai est tellement connu, que les magistrats ont sagement fait en les dispensant de cette formalité. La vérité est tout pour eux ; ils la regardent comme la base du bien, le fondement de la vertu, et ils ont raison : la vérité est le grand principe qui fait valoir tous les autres.

Que vous raconterai-je encore de cette peuplade extraordinaire ? Je ne sais trop. Je crois avoir tout dit ; cependant j'ai oublié de vous conter qu'ils ne s'alliaient jamais avec les pro-

testans et les catholiques : ce serait un sacrilége ; ils se marient entr'eux. Ce qui vous étonnera, c'est qu'ils n'ont point de culte extérieur, point de temples, point d'autels, point de ces prières, de ces sacrifices publics qui s'élèvent en commun vers le Tout-Puissant, rien qui rappelle la présence de l'Être-Suprême, rien qui parle de lui aux yeux. Une religion sans culte me semble nue, me semble manquée ; il faut à la raison un point d'appui, et ce point est l'autel : c'est de là que le cœur part pour monter à Dieu. Et d'ailleurs j'aime à rencontrer le long de la terre des signes qui me rappellent qu'il est d'autres hommes qui adorent le même Dieu. Seulement, le dimanche, les quakers se réunissent chez l'un d'eux, on lit l'évangile ; si l'un des frères se sent inspiré, il se lève, parle sur le livre sacré : tout le monde écoute ; et lorsque l'enthousiasme de l'orateur s'éteint, et que sa voix baisse, chacun se retire et retourne chez soi.

Le quaker est essentiellement vertueux, il tient ses vertus de la rigidité de ses principes, et encore peut-être de la douceur de la vie do-

mestique dont il fait son bonheur. Un trait de plus qui le rapproche des patriarches, c'est le soin aimable avec lequel il exerce l'hospitalité; il donne au voyageur le pain et le sel, il tue pour lui l'agneau gras, comme jadis Israël accueillait l'étranger sous sa tente, le sauvait des sables du désert, et lui donnait le pain cuit sous la cendre. Je ne veux pas vous faire l'histoire des quakers, ce serait au-dessus des forces de mon intelligence comme de mon érudition; mais je veux vous rappeler que cette secte a fait le bonheur de l'Amérique, que c'est à elle que l'on doit ces superbes villes de Pensylvanie si industrieuses et si riches; et si l'Amérique se trouve civilisée aujourd'hui, qu'elle remercie William Penn. Êtes-vous contente de votre promenade? vous a-t-elle intéressée? ces bons quakers sont-ils devenus vos amis? Oui, j'en suis sûr, vous les aimez, car vous savez apprécier ceux qui vivent dans la vertu, et qui passent leur temps à soigner leurs familles et à secourir les hommes.

La ville d'Arberg, que l'on trouve avant Berne, n'offre rien de remarquable. Son ter-

ritoire n'est à citer que pour les vastes forêts de sapins qui l'occupent en partie. Lorsque l'on vient à sortir de ces bois si sombres, du sommet de la montagne l'œil parcourt avec délice la vallée de l'Aar. Cette vallée étroite est complètement pittoresque. La route qui la traverse s'engage aussitôt après dans une grande forêt, le long de laquelle on a établi un fort beau trottoir. C'est ainsi qu'on arrive à Berne, non la magnifique, mais bien l'agréable et la jolie. Adieu. Demain je vous détaillerai ce que j'aurai vu de remarquable dans cette capitale. Malgré moi je m'arrache au charme de vous écrire; mais la cloche de l'hôtel appelle les voyageurs à table; je me rends à cette bruyante invitation, et veux cependant vous dire encore que je vous aime de toute mon âme.

QUATRIÈME LETTRE.

Berne, le . . . . . 1823.

Berne est une petite ville de théâtre, une cité d'imagination; c'est une décoration délicieuse; et quand on l'observe de l'une des hauteurs qui l'environnent, on se croit au Panorama ou à l'Opéra même. Les remparts, ornés comme les jardins les plus soignés, se recommandent à l'étranger, et l'élégance de toutes les maisons bernoises donne de la fraîcheur aux idées, inspire de l'hilarité à la pensée. Rien n'est agreste comme la coiffure des femmes; leurs hautes dentelles élevées sur les tempes, et abaissées vers le milieu de la tête, forment ailes et ailes de chauve-souris.

Capitale de la Suisse, Berne est fière de ses richesses et de sa primauté, et le peuple murmure contre ce gouvernement aristocratique auquel il doit sa prospérité. Paternelle mais sévère, l'administration maintient strictement le bonheur des peuples, qui ne marche jamais sans la discipline et l'obéissance aux lois. Composé exclusivement de la bourgeoisie, classe privilégiée de ces républicains, le gouvernement bernois suit hardiment la route de la haute aristocratie. Le caractère bernois commence à se ressentir de l'influence allemande ; les hommes boivent, fument et jurent. Endormis dans un flegme profond, rarement on voit se dérider leur grave physionomie. J'ai remarqué une franchise un peu rude, je dirai même un peu orgueilleuse, dans les manières qu'ils prennent avec les étrangers. N'ayant pas pénétré dans les salons bernois, cette observation boudeuse ne peut les concerner. D'ailleurs j'ai une fort grande présomption en leur faveur. J'ai eu l'honneur de voyager avec M. le baillif de *Coutelarik*, et j'ai été à même d'apprécier la noblesse des sentimens, l'aménité et le tour d'esprit à-la-fois utile et agréable qui caractérisent cet homme

respectable. Je le prie de recevoir ici l'assurance du plaisir que j'ai eu à faire sa connaissance, et de celui que j'éprouverais à la cultiver.

Les femmes ont l'humeur libre; pourquoi dire plus? ce mot renferme tout. Berne possède plusieurs édifices publics dignes d'attirer l'attention. La cathédrale, ouvrage antique, vieux monument où jadis le catholicisme était honoré, aujourd'hui n'est plus qu'un temple protestant. Dépouillée des nombreux ornemens de nos églises, elle étonne encore cependant par la magnificence de sa voûte. Le portail est admirablement sculpté. On montre dans la sacristie qui est immédiatement après le chœur, les tapisseries qui furent prises jadis par les ligues suisses, sur ce duc de Bourgogne si brave et si téméraire. J'ai vu ces antiques dépouilles de mon souverain, et malgré tant de siècles qui m'en séparent, je n'ai pu me défendre d'éprouver un moment pénible et de jeter un coup-d'œil plus fier sur celui qui me conduisait. J'aurais voulu lui dire que la France n'a jamais été

vaincue que par des masses qui sont venues se jeter sur elle et l'écraser de leur poids, mais que jamais son courage n'a faibli, sa gloire ne s'est flétrie. Toujours verts, ses lauriers chaque année grandissent, et chaque siècle fournit de glorieuses pages à son histoire. O ma patrie! belle France! tu seras toujours la première entre les nations. L'hôtel-de-ville, l'hôtel de la monnaie se remarquent aussi, et quand on parcourt l'hospice des Orphelins, on est heureux de trouver tant de philanthropie dans ce pieux établissement.

Qui jamais est allé à Berne et n'a pas été se promener sur la plateforme de la Matte? Ombragée de superbes marroniers, ornée de bancs peints avec soin, c'est un salon délicieux. De ce point on jouit de la vue la plus variée et la plus agréable; l'imagination pourrait à peine en offrir le modèle. Au fond de la vallée gronde l'Aar, rivière rapide et bruyante dont les eaux, rencontrant de temps à autre de légères digues, s'élancent et retombent en cascades. En avant s'élève une sorte de ter-

rasse qu'embellissent de charmans villages et des champs bien cultivés. Au-dessus et aux deux côtés du tableau, les regards rencontrent avec délices de hautes montagnes découpées de champs et de bois de sapins artistement distribués; la scène est magnifique, et on n'en trouve nulle part qui puisse lui être comparée.

Plusieurs promenades se recommandent à la curiosité du voyageur; mais il en est une surtout que plus particulièrement j'engagerai à visiter. On sort par la porte de Genève, on longe le bord des remparts, et on suit le chemin qui prend la direction du nord. Après quelques minutes de marche, on arrive au sommet d'une colline qui domine la ville, et prolonge le regard jusque sur les sommets blanchâtres de l'Oberland. On suit alors la lisière d'une vaste forêt, en allant du couchant au levant, et on peut jouir d'une vue magnifique. Le gouvernement a su prévoir la curiosité publique, et de temps à autre, on trouve des bancs sur lesquels on se repose. Je me suis assis sur l'un d'eux, et me sentant exalté par le spectacle qui se développait de-

vant moi, j'ai pris mon crayon, et j'ai écrit à la hâte quelques pensées d'enthousiasme que je n'ose vous transcrire ici, car vous me reprocheriez peut-être de me laisser trop entraîner par ces élans de l'âme qui ont besoin d'être dirigés et conduits sagement, si l'on ne veut que l'imagination venant à s'en emparer, ne nous trompe et ne nous égare.

Demain je pars pour Thun et je commence mes courses pédestres. De temps à autre, je prendrai du repos et vous écrirai, assis sur le gazon ou sur la pierre détachée du rocher voisin. N'admirez-vous pas ma discrétion? Ma lettre n'est consacrée qu'à la description fastidieuse de mon voyage, et je n'ai pas prononcé encore un mot d'amour; aussi mon cœur est gonflé, il étouffe, et pour le soulager un peu, je veux vous dire ce que je pense à tout instant, depuis que je vous ai vue pour la première fois.

Long-temps j'ai cru que le bonheur n'était qu'un attrait mensonger que Dieu prêtait à la vie, pour que l'homme ne la brisât pas au

premier malheur; long-temps j'ai cru que le bonheur n'était qu'une espérance dont la réalité était réservée au ciel; aujourd'hui je suis désabusé; je vous aime, et mon bonheur repose tout entier sur vous seule. Adieu.



CINQUIÈME LETTRE.

Unterseen, le . . . . . 1823.

Me voilà sur la route de Thun, et me voilà dans un enchantement continuel; je ne me crois plus sur la terre; je me crois dans un autre monde, plus près du séjour des bienheureux. La langue et la pensée sont également impropres à rendre ce délicieux pays; la peinture elle-même serait froide; elle ne reproduirait pas cette vie, cette élégance, ce soin qui embellissent cette heureuse contrée. Ce sont les plus riantes rêveries de l'Élysée mythologique qui s'y trouvent réalisées. Si le monde encore était plongé dans l'idolâtrie, toutes les divinités champêtres désertant

leurs temples, viendraient se fixer sous les frais ombrages de l'Helvétie. L'homme du monde, habitué au fracas des cités, comprend mal ces tableaux; il ne les sent que par le plaisir qu'ils font éprouver à son regard, mais il ne les sent pas par son âme, ils n'attendrissent pas son cœur, ils ne font pas son envie; il est trop loin de la nature pour les comprendre ainsi.

J'entends le canon qui tonne sur les remparts de Berne, c'est la diète fédérale qui s'assemble, c'est un conseil de famille qui va présider au soin de ses enfans. Dans ces députés, assis sur leurs siéges modestes, je trouve plus de simplicité, plus de véritable grandeur que dans la superbe gravité de ce sénat romain, à barbe blanche et à siége d'ivoire. Laissons ces nobles pères s'occuper du bonheur des peuples, et revenons à cette belle nature qui m'environne. Que de beaux vergers! Que de jolies habitations! La langue allemande, si rude et si haute en prononciation, dépare seule cet aimable pays. Que j'aimerais à entendre les jolies bernoises parler d'amour avec cet accent italien si doux et si

harmonieux ; que j'aimerais entendre le paysan de Berne parler fièrement notre langue française! Rien n'est parfait ici-bas, et il manque toujours quelque chose que les désirs de l'homme sont impuissans à réaliser.

Les femmes sont jolies à Berne; elles ont en général une belle poitrine, et quoique leur tournure soit tout allemande, la vivacité de leurs passions cependant a donné quelque chose de français à leurs regards. Le paysan est bon et honnête, comme dans tous les pays où la civilisation moderne n'a pas encore trop pénétré; mais tout ce qui sort de cette classe, et qui, dans un état mitoyen, tend à s'élever, toute cette foule d'oisifs qui se complaisent dans leur inutilité, montrent bien l'arrogance de ces mauvais parvenus qui ne doivent leur élévation qu'aux chances de la fortune, et non à leur mérite personnel. Noble obligeance, cordiale franchise, douce gaîté de ma patrie, que n'animez-vous ces frais villages! Les mœurs y sont équivoques, car les Bernoises, peut-être un peu trop, aiment les doux plaisirs de l'amour.

Au sortir du village de Ghiesbak, l'Oberland bernois commence à déployer toute la majesté de ses pompes agrestes. Une vallée étroite semble clore le monde et étonne la vue. L'aspect de la ville de Thun n'offre rien de curieux à l'arrivée de Berne; on n'aperçoit pas le lac que la ville cache en entier. Pour bien observer toute la beauté de cette masse d'eau, il faut monter à un petit pavillon situé au-dessus d'une montagne, sur la rive gauche. De là on jouit du plus beau paysage que la nature ait produit. Thun est une ville dont les maisons, très ramassées et très anciennes, n'offrent rien d'agréable au coup-d'œil. Placée aux bords de l'Aar qui va se précipiter à quelque distance dans le lac, elle n'est remarquable que par le charme de ses environs. Je suis allé à Hoschetetet, maison de campagne de M. le comte de Mullinen, avoyer de Berne. Tout se trouve réuni dans cet asile délicieux; le lac et ses rives enchantées s'y déploient merveilleusement à l'œil; les tilleuls et les sapins les plus antiques y donnent de magnifiques ombrages, et, sous leurs dômes séculaires, le savant propriétaire a eu l'heureuse idée de placer un monument druï-

dique recueilli avec soin du milieu des ruines d'un camp celte. Pierre sacrée! tu me rappelles l'ignorance des vieux temps; grossier comme le roc sauvage sur lequel il aimait tant à entendre souffler les vents, bruire les flots courroucés de la mer, sur lequel il se croyait fier de braver l'orage, plus fier encore d'y créer ses dieux, le Gaulois, le Celte brisa ces rochers déjà morcelés par le temps, et plaçant ces débris mousseux au pied du chêne antique, ce fils des vieux jours crut élever un pompeux monument à la divinité. Son dieu, aussi sauvage que ses forêts et son cœur, bientôt lui demanda des victimes, et le druïde barbare, agitant son couteau sacré, vint réclamer pour la mort... une fille à sa mère, un enfant à l'État; mais enfin une loi plus douce vint rajeunir le monde; sous le christianisme naissant l'homme respira, ou plutôt cessant d'être un animal féroce, il fut homme.

Je vogue à cette heure sur l'eau bleuâtre du lac, et mon admiration s'indigne de ne pouvoir se peindre tout entière. Que dire de ces monts sourcilleux qui s'élèvent brusquement au-dessus de toute la rive droite? Que dire

de ces villages si bien environnés d'arbres, de ces bois de sapins si tristes et si majestueux? Que le Créateur de toutes ces beautés doit être puissant! Quand je viens à penser qu'il n'a fallu à ce dieu qu'une volonté pour créer tant de merveilles, je conçois alors une haute idée de sa grandeur. Sous toutes les formes, l'Être-Suprême a voulu montrer sa puissance; admirons ses œuvres sublimes, et que notre âme s'abîme dans son adoration. Mais pendant que je laisse mon cœur s'élever jusqu'à Dieu, la tempête s'avance et menace notre frêle embarcation; le sommet des montagnes se couvre de sombres nuages, qui, de temps à autre, laissent échapper de leurs flancs ténébreux des éclairs éblouissans; de longs coups de tonnerre déjà se font entendre, le vent s'élève, les vagues s'agitent, font balancer notre nacelle; le batelier qui naguère chantait un gros allemand, se tait et écoute; l'orage marche, il dépasse les flancs des montagnes, le voilà suspendu sur le lac. Le spectacle est superbe; mon âme, je l'avoue, n'est pas exempte de crainte, mais l'exaltation l'emporte, et tout en battant plus vite, mon cœur cependant admire et s'enthousiasme.

Déjà nous apercevons les glaciers; ils viennent contraster admirablement avec la couleur sombre des sapins et des cieux. La sublimité des scènes de la nature ne saurait se rendre; l'esprit cherche et ne trouve pas. Pendant que j'écris, l'ouragan, poussé par le vent du midi qui vient de tourner subitement, se refoule sur les montagnes; il n'a fait que nous menacer; le ciel se dégage, l'azur reparaît, et je peux tout à mon aise admirer les hautes cimes des monts que nous avons en face de nous. Plus belle, plus fraîche que jamais, la nature se remontre à nos yeux; notre bateau a repris sa voile, un frais zéphir l'enfle légèrement, et, toute pleine de vent, nous fait voguer sur une onde tranquille. Puisse ainsi la nacelle qui porte votre destin et ma fortune, doucement voguer vers le port! Que le plaisir enfle les voiles pour nous conduire à l'île du bonheur!

Quand on a dépassé Spiez, qu'on a doublé le Nazun, on entre dans une sorte de gorge formée par des rochers taillés à pic; la vue est imposante. Ces masses rocailleuses qui bordent sauvagement le lac, et les glaciers qui

se montrent au fond de la vallée, forment un ensemble extraordinaire. L'étonnant de cette scène mérite une exclamation! Quel homme assez froid ne l'a laissé échapper de son cœur! La position d'Unterseen, entre les deux lacs de Thun et de Brientz, est aussi sauvage que l'on peut l'imaginer; entourée de rochers, de glaciers et de neiges, elle semble la demeure favorite du dieu de l'hiver.

Adieu, aimable et chère amie; je ne sais pourquoi j'admire tant les merveilles de la création; quand on vous aime, peut-il donc rester dans le cœur quelque place pour d'autres sentimens. Dieu seul fait, je crois, ce miracle, pour me prouver davantage encore sa puissance. Mais si je pense à lui comme à mon maître, mon créateur et mon père, je reviens toujours à vous comme à mon bonheur et à ma vie.

SIXIÈME LETTRE.

VALLÉE D'OBERHASLI.

Meyringen, le . . . . . . 1823.

D'UNTERSEEN, le voyageur, pour l'ordinaire, se dirige vers la délicieuse vallée de Lauterbrun, citée comme une des merveilles de la Suisse. Elle offre tant de beautés en tous genres, qu'elle mérite bien l'attention de l'étranger. On y pénètre à travers une gorge fort étroite, formée par des masses immenses de rochers granitiques. Ces murs immobiles présentent un aspect sombre et font rêver l'homme qui les contemple. Vainement le savant voudrait étudier et méditer pour s'instruire des

causes qui jadis ont brisé ces colosses, rien ne transpire des œuvres secrètes du Tout-Puissant. L'œil de l'homme a beau observer, il ne trouve que doutes et incertitudes. Les eaux, quelque puissantes qu'elles aient pu être, n'ont jamais eu assez de force pour disjoindre ces montagnes de rochers. Il faut revenir à penser que la volonté de Dieu les a primitivement établies ainsi, ou que dans un grand bouleversement les montagnes se sont déchirées et ont fait place à cette jolie vallée.

Les sommités de ces rocs sont couvertes de beaux sapins, et les bords de la vallée sont peuplés d'arbres de toute espèce. Au milieu de ces charmans bosquets on découvre de distance en distance de grosses masses de pierres que le temps a détachées de la montagne, et a précipitées dans la vallée. La Lutchine aux eaux noires, au cours impétueux, longe toute la gorge.

En approchant de Lauterbrun, les montagnes s'évasent; elles laissent place à de charmans pâturages qui s'étalent avec leurs châlets et leurs troupeaux, jusqu'aux moyennes

régions, derrière lesquelles s'élèvent éblouissantes les cimes superbes de la Yungfran. Rien n'est magnifique comme la pompe des glaciers; le soleil semble-t-il se plaire à y darder ses feux, le regard devient trop faible pour contempler cette splendeur. Mais si je viens à considérer ces lieux élevés sous un autre aspect, sans arbres, sans herbe, sans fleurs, sans vie, ces hautes régions me semblent être le néant de la nature. Rien de tout ce qui existe n'ose y pénétrer; l'aigle lui-même, cet audacieux de l'air, hasarde rarement son vol aussi haut, et le chamois, l'habitant des neiges et des frimas, s'arrête avant d'arriver à ces grandes sommités.

Mais j'entends la chute du Staubbak, elle m'appelle à des impressions nouvelles. La vallée de Lauterbrun, qui a été nommée ainsi à cause de la multitude de ses eaux, se distingue par un grand nombre de cascades, parmi lesquelles le Staubbak tient le premier rang. De plus de huit mille pieds d'élévation, cette superbe chute se précipite dans la vallée. Rien n'est admirable comme les iris circulaires que forment les rayons du soleil. Ar-

rêté d'admiration en présence de ce superbe monument de la nature, le voyageur se recueille, et, au bruit foudroyant de la cascade, tombe insensiblement dans la rêverie. Qu'éprouve-t-on alors? je ne saurais le dire; mes pensées n'ont pas survécu à l'impression qu'elles ont faites sur moi. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le moment a été délicieux.

L'une des beautés favorites de la Suisse, Lauterbrun est célèbre dans toute l'Europe, et chaque année toutes les parties des deux mondes lui députent des admirateurs. Malgré la pluie qui tombait par torrens, j'ai eu le courage d'aller jusqu'au fond de la vallée, pour admirer les autres cascades qui s'y trouvent en foule. J'en ai compté dix; elles sont belles, mais le Staubbak l'emporte beaucoup en hauteur et en force d'eau.

Le lendemain de bonne heure nous avons pris notre route par le Vangre-Alpe. Nous avons passé au pied de la cime vierge de la Yungfrau, et après sept heures de marche dans la neige et sur les glaces, nous avons atteint la vallée de Grindervald. Riche par ses

deux superbes glaciers, Grindervald est l'un des points les plus curieux de la Suisse. Le glacier supérieur surtout offre un coup-d'œil admirable ; il se déploie avec majesté, et ses nombreuses pointes reflètent avec éclat les rayons du soleil. Nous sommes allés voir la belle batelière du lac de Brientz, qui est mariée à un hôtelier de Grindervald. Sa grande réputation le voulait ainsi. Beauté sans grâces, regards sans expression, ne me séduiront jamais; d'ailleurs pouvais-je trouver bien une femme qui n'a aucune ressemblance avec vous? Nous avons dîné copieusement, et à deux heures nous avons repris la route d'Unterseen. Les neiges du Scheidek nous avaient effrayés, et nous avons abandonné ce passage. Nous sommes allés coucher à Unterseen, et le lendemain, à la pointe du jour, nous étions dans une barque ornée de charmantes banderoles, et nous faisions voile pour Brientz. Quels sont ces chants mélodieux et d'instrumens et de voix, qui, de loin, semblent saluer notre embarcation? Serait-ce un écho fidèle de la mélodie des cieux? Anges saints, est-ce l'un de vos concerts? Ces accens délicieux se mêlent au bruit de la cascade du Diesbak qui se pré-

cipite dans le lac et semblent être harmoniés avec lui. Débarquons et hâtons-nous de monter l'étroit sentier, les chants nous guideront. A mesure que je m'élève, il me semble que je passe les bornes du monde réel, et que j'entre dans ce riant pays d'illusions si doux à rêver. L'harmonie a je ne sais quel pouvoir magique sur nos âmes qui nous subjugue et nous entraîne; le cœur est ému des plus douces émotions, et le sentiment qui prédomine en nous s'étend avec rapidité dans tout notre être, sur toutes nos pensées; la vie semble perdre de son âcreté pour celui qui souffre; elle n'est plus triste, elle est mélancolique pour celui qui regrette; elle est plus voluptueuse encore pour celui qui jouit des plaisirs. L'amour sent redoubler ses transports, ses tendresses; il s'étonne lui-même de voir qu'il peut aimer davantage. L'homme qui réfléchit toujours, dont l'âme rêveuse, repliée sur elle-même, juge tour-à-tour et les actions et les hommes, tacitement étudie l'univers et cherche à pressentir le ciel et la mort, aux accords d'une tendre mélodie insensiblement délaisse ses profondes méditations, et laisse errer doucement son imagination sur des scènes plus

riantes, sur des images plus douces : tant est puissante l'harmonie sur nos âmes! Déesse bienfaisante et amie des hommes, elle fournit à la religion des idées plus sublimes, plus réelles de la divinité, et force l'impie lui-même à penser de Dieu, à croire du ciel. Qui n'a pas éprouvé les pieuses émotions qu'imprime à nos âmes le chant mélodieux d'une jeune beauté, les sons divins d'une aimable lyre, et même le souffle solennel des vents agitant les forêts, qui certes est bien une harmonie encore? Qui ne s'est senti plus grand, plus religieux sous l'influence de ces scènes bruyantes? Qui n'a mieux conçu Dieu alors? Comme un baume réparateur, comme une douce volupté, l'harmonie pénètre à travers l'homme, se glisse, se répand dans tout son être, rafraîchit ses artères brûlantes, calme ses veines agitées, et verse un repos, un calme bienfaisant dans son âme et dans son cœur. L'harmonie enfin est la voix de Dieu répandue dans l'univers. Telles sont les pensées qui m'occupaient en foule pendant le petit trajet du *Sentier solitaire*. Après un quart-d'heure de marche nous arrivons enfin à une cabane modeste où nous trouvons l'hospitalité. Que

l'homme qui a épuisé toutes les sensations, qui ne peut plus trouver de jouissance au monde civilisé, vienne sur les bords délicieux du lac de Brientz ; qu'il débarque au Diesbak, il retrouvera son âme, il retrouvera son enthousiasme. D'une hauteur prodigieuse, cette magnifique chute tombe et retombe en cascade jusque dans les eaux bleuâtres du lac. Son lit, formé de rochers enlevés de force à la montagne, s'est tracé une route sauvage à travers un épais bois de sapins. Sur la pente de la montagne, un pâtre solitaire vit retiré avec ses enfans et son troupeau. Son toit offre un abri au voyageur. Dès que, par un beau ciel, il aperçoit voguant doucement sur l'onde azurée la barque légère, il prend l'alporn des Alpes, et fait entendre ce *ranz* des vaches si mélancolique et si tendre. Les voix gracieuses de ses deux filles qui chantent, l'écho qui répète ces sons, la cascade qui l'accompagne de ses bruits solennels, le lac si tranquille et si pur, les couleurs de l'arc-en-ciel qui se jouent de toutes parts, la barque qui force de rames, la voile qu'enfle le doux zéphir, le sombre des flancs des montagnes, leur cime étincelante de neige et de lumière, tout cet ensemble

enfin forme le spectacle le plus imposant qu'il soit donné à l'homme d'observer sur la terre. Guidé par ce berger, nous sommes allés visiter la galerie de rochers devant laquelle tombent et forment rideau les eaux de la cascade. A travers le tissu délié et transparent de ses ondes, on aperçoit le lac, les montagnes, le paysage; tout est confus d'abord, mais insensiblement le regard perce un peu et voit mieux les objets; il reste toujours cependant quelque chose d'incertain et d'inachevé; et le mouvement des eaux imprimant une sorte de mobilité à ces tableaux, on croirait que le monde se crée et qu'on assiste à cette scène sublime. Le prestige est brillant, et on cherche à trouver Dieu, ce Dieu qui assiste à tous les temps, et qui assistera à toute l'éternité; je le sens, je le vois tout autour de moi; dans le bruit de la cascade je l'entends qui parle à la terre, et dans la voix de la jeune fille je le sens qui parle à mon cœur. Nous avons bu du lait, remercié le bon pâtre, et tout en nous retournant vingt fois pour admirer les dix chutes de la cascade, nous avons regagné notre bateau qui nous a portés en une heure à Brientz, où nous avons dîné. En sortant de table, j'ai pris

le chemin de Meyringen, d'où je suis allé voir la chute de Reichenbak, chute qui, comparée au gracieux Diesbak, pourrait être regardée comme une beauté d'enfer plutôt que comme l'ornement délicieux d'un Élysée.

Toujours loin de vous, je rêve à vos charmes; toujours loin de vous, je rêve qu'il me serait bien doux de pouvoir enfin vous dire je vous aime. J'interroge le destin sur l'issue de mes amours, je demande à la *marguerite* si vous me serez favorable; mais cette fleur capricieuse ne me répond jamais que par des peut-être; si vous vouliez, d'un mot vous fixeriez mes pensées et mon bonheur.

SEPTIÈME LETTRE.

Grimzel, le . . . . . 1823.

Le soleil n'est pas encore sur l'horizon, la nuit cependant fuit déjà devant l'aurore qui se montre si rosée sur le manteau des montagnes; Zéphir vient de s'arracher au repos, il glisse légèrement à travers les sapins et les mélèses; l'aigle altier s'élance au plus haut des cieux pour assister au réveil de cet univers. J'entends son cri aigu : c'est ainsi qu'il admire, c'est ainsi qu'il adore. La lune s'abaisse vers le couchant, sa clarté s'efface, et ne laisse plus tomber qu'une lumière terne et voilée sur de vieux pics noirâtres. Les troupeaux, qui broutent avec avidité l'herbe

humide de rosée, font bruire leurs cloches monotones; sur un tertre élevé, le pâtre, appuyé tristement sur son bâton ferré, compte ses brebis. Toute la scène qui s'offre à moi est d'une inconcevable mélancolie, et je marche rêveur et pensif. On dit que la mélancolie est douce au cœur qui regrette; je l'éprouve, et je me plais dans cette situation de l'âme, où les images, passant fugitives devant moi, m'apportent incessamment mes souvenirs du passé. Louise, c'est de vous que je rêve avec tant de délices; abattu sous l'absence, mon âme ne se relève qu'en pensant à vous, à vous, l'objet de mes plus tendres affections comme de mes plus chères espérances; à vous, qui m'êtes si douce au passé, et qui bien plus encore m'êtes douce dans l'avenir. Le sentiment a bien de la force sur la vie; il la ranime lorsqu'elle s'abat, il la relève lorsqu'elle tombe. Mon amie, c'est depuis que je vous aime que je me tiens si ferme sur la terre. Bien des gens prendront en pitié cet excès d'enthousiasme; bien des gens l'accueilleront d'un sourire dédaigneux; il faut les plaindre : la nature leur a refusé ce qui fait le bonheur, le don d'aimer. Non, le

cœur n'est point une chimère, c'est la vie réelle, c'est la véritable existence, c'est la sève qui fait ruisseler la vie dans le corps humain. Croyez-moi, vivons par nos cœurs, et nous approcherons de ce but de la vie qu'on nomme bonheur, après lequel tout le monde court et que personne ne parvient à atteindre.

A mesure que j'avance dans les Alpes, l'air devient plus léger; je m'en aperçois au peu de fatigue que j'éprouve. Cet air si pur et si bienfaisant agit sur mon âme comme sur mes sens, mais toutefois en raison directement inverse; tandis qu'il calme les uns, qu'il les assoupit, qu'il les plie sous le joug, il élève, il fortifie l'autre, il lui inspire des idées plus hautes, des pensées plus sérieuses. Le Dieu que dans ces montagnes je suis venu admirer, parle plus librement à mon cœur, il s'y communique mieux à l'homme; il me semble que je le vois de plus près, et que si je prenais mon crayon, je trouverais dans mon intelligence des traits qui pourraient le peindre. Qui n'est pas allé dans les Alpes; qui ne s'est pas trouvé perdu dans ces profondes solitudes; qui n'a pas rêvé au bruit du tor-

rent, au souffle des vents alpestres, l'œil attaché sur ces masses de granit, de glaces et de neige; qui n'a pas rêvé à l'aspect de cette sauvage nature, ne pourra jamais comprendre la puissante influence des hautes régions. Le monde, qu'on n'aperçoit plus qu'en perspective, se montre dans son vrai point de vue; à mesure qu'on s'en éloigne, il diminue d'importance comme de grandeur; il se fait petit, il se fait peu de chose. Alors à nos yeux, pour un instant, tout rentre dans un ordre harmonique; Dieu, de l'immense profondeur de son éternité, apparaît et vient dominer l'univers; on croit voir encore sa main créatrice s'étendre, fonder les mondes et semer les hommes; on croit le voir espacer dans les cieux et le soleil et le pompeux cortège d'étoiles destinées à le remplacer; on croit le voir donner pour balance à la terre, et pour reine à la nuit, l'astre mélancolique dont j'aime tant la pâle clarté. Devant cette grande image du maître qui a tout fait, par cela seul qu'il a tout voulu, tout s'abaisse, tout se rapetisse; la terre ne paraît qu'un frêle asile donné pour peu de jours à la race humaine, et l'astre brillant qui dispense le

jour, ne semble plus qu'un *flambeau prêt à s'éteindre:* devant ce foyer de toute vie, les existences les plus puissantes semblent vaciller, n'être que des souffles. Si du milieu des détails de cette vaste scène, je m'obstine à détacher l'homme, à reconnaître l'homme, que verrai-je en lui ? une créature faible et bornée, imparfaite dans son corps, imparfaite dans son âme, un atôme qui respire à peine, une parcelle de matière qui tient à demi au néant, à demi à la vie, et dont l'existence ne me paraît assurée que par cette espérance d'immortalité que je vois s'agiter en lui, et donner couleur à son être : cette lueur brillante est la vie tout entière ; c'est elle qui est tout l'homme...... Déité généreuse, avec toi je quitte avec joie la terre, et, sur tes traces, je me dirige vers ces demeures célestes dont tu présentes à nos yeux ravis les magiques illusions; de mon berceau ce rêve me guide à la tombe. Tels sont les élans de l'imagination sur les hauteurs des Alpes: ainsi dans un vertige sublime et religieux s'exaltent nos âmes Louise, je vous y mènerai un jour sur ces cimes majestueuses, et notre délire s'augmentera, j'espère, des sou-

venirs et d'amour et de bonheur que nous fournira notre passé d'alors.

Plus je m'enfonce, plus je monte dans les Alpes, plus la gorge se resserre, plus les bois de sapin encombrent la vallée. Je passe nombre de torrens sur des arbres à demi-brisés que la foudre et le hasard ont jetés comme des ponts sur ces eaux bruyantes, et je rencontre de loin en loin des troupeaux de chèvres à longues soies, qui, à ma forme d'homme, me prenant pour leur maître, accourent et folâtrent de joie autour de moi. J'ai déjeuné à Muningen, et j'ai eu le plaisir singulier d'y converser avec un ministre qui fait profession d'interprète de Dieu, de maître de morale, de docteur en médecine, de bavard, de sot, d'ignorant et de....... sage-femme : cette dernière fonction, qui doit tant soit peu déranger la gravité pastorale, a été l'objet d'une discussion critique que j'ai eu l'honneur de soutenir avec lui. Il s'en est tiré avec plus d'esprit qu'on pouvait en supposer à une bête de nature, rendue plus bête encore, je crois, par la demi-éducation qu'on a cru devoir lui donner pour le faire ministre. Cet original a

pris, sans façon, sa part d'un déjeuner où il n'était pas invité, et il m'a semblé qu'il était en possession d'aider ainsi tous les voyageurs.

De Muningen je me suis dirigé sur le Grimzel, par la cascade d'An-Dek. Cette cascade, qui est située sur les limites de la végétation, dans le dernier bois qu'on rencontre en s'élevant, est formée par la chute de l'Aar, rivière fougueuse qui, se dégageant des neiges et des glaces, s'élance comme un torrent et gagne la vallée à travers les bois et les rochers. Sa chute offre le spectacle le plus magnifique; je ne vous en donnerai pas tous les détails, je craindrais de ne pas vous en fournir une idée assez juste. Au reste, les traits dont j'ai esquissé le Diesbak et le Rechenbak conviennent à leur sœur d'An-Dek; mais cette sœur est l'aînée; elle m'a semblé plus puissante en eau, et plus sublime encore peut-être par le sombre des rochers et le majestueux des bois qui l'entourent. Un peu au-dessus de la cascade, j'ai pris du repos et bu du lait dans une petite cabane servant de retraite à deux pâtres des montagnes. J'ai

conversé assez difficilement avec ces bonnes gens; l'un d'eux parlait légèrement l'italien, et c'est par l'entremise de cette langue si fraîche et si douce, que j'ai recueilli quelques notions sur les idées qui occupent l'esprit grossier de ces bergers. La civilisation et toutes ses voluptés factices n'ont jamais excité leurs désirs; ils ne la connaissent que de nom, et ils m'en ont parlé comme des joies et des usages d'un autre monde. Contens d'espérer en Dieu et de vivre paisibles sur leurs montagnes, entre leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, ils ne cherchent point à changer d'état; ils restent fixés avec plaisir là où la nature a fait germer leur vie. Mon amie, croyez-vous qu'ils ne vivent pas aussi bien que nous ? Mais le soleil commence à s'incliner vers les montagnes; il ne faut pas que j'oublie que j'ai encore deux grandes lieues à faire dans le pays le plus difficile, et je me remets en route. Insensiblement la végétation se perd, les hautes cimes s'évasent, et j'aperçois le ciel de tous côtés; je longe d'affreux précipices, et je m'avance à travers mille dangers vers ce Grimzel si fameux dans l'histoire de la nature.

Le rhododendrum des Alpes, cette plante dont la fleur est si jolie, dont les couleurs sont si bien pourprées, se montre le dernier dans les Alpes; on le voit braver les neiges et les frimas, et souvent je l'ai vu là où j'avais peine à apercevoir de la terre. Je ne voyage plus qu'à travers les rochers et les neiges, et enfin, après trois heures de la marche la plus pénible, j'atteins enfin le Grimzel. Dans ces lieux sauvages, on dirait que Dieu a établi le siége du néant, tracé l'image du chaos; on dirait qu'il a voulu y arrêter la nature, y suspendre la création; mais grand jusque dans ce chaos, je le reconnais encore aux formes hardies et majestueuses de ces vastes rochers. L'existence de Dieu ne se retrouve-t-elle pas et toujours et partout? Hommage donc, éternel hommage à cet Être-Suprême qui de la même pensée a créé et l'âpre sommet des Alpes, et la colline verdoyante que l'homme aime tant à habiter. Savez-vous qu'il faut que je finisse cette lettre : l'impression de ces lieux est trop forte, il faut que je m'en dégage un moment, et que j'aille rendre un peu de repos, un peu de douceur à mon âme, en espérant de vous.

Adieu, ma jolie Louise, je vais embellir le sauvage désert où je me trouve de vos charmes et de mes espérances; c'est vous dire assez qu'en dépit de ces rochers et de ces frimas, je vais le transformer pour moi en un délicieux Élysée.

HUITIÈME LETTRE.

VALLÉE D'URSEREN.

Andermatt, le . . . . . 1823.

Hier en vous quittant, je suis allé prendre part à un repas dont les convives appartenaient presqu'aux quatre parties du monde. Ce jour-là plusieurs bandes de voyageurs semblaient s'être donné rendez-vous au Grimzel; presque tous parlaient français, et, chose agréable pour moi, dans la conversation générale on s'est toujours servi de cette langue. J'en étais presque fier, et je sentais mon amour-propre patriote se gonfler au-dedans de moi. Nous avions des Wurtemburgeois, des

Bohèmes, deux Américains, des Anglais, un habitant cuivré de la régence barbaresque d'Alger, et enfin une Italienne. Chacun a oublié son pays pour vanter celui dans lequel nous étions venus chercher des émotions nouvelles; chacun l'a jugé différemment, mais tous se sont accordés à le regarder comme unique dans le monde. Ce dîner-là, certes, avait bien son mérite, et pour l'agrément et pour l'instruction; rien n'était pittoresque comme les périodes de ces étrangers; les mots qu'ils prononçaient étaient bien français, mais l'arrangement de ces mots et de leurs phrases appartenait toujours au génie de leur langue. L'Italienne, avec sa voix douce et rusée, terminait tous ses mots par des *a* ou des *i* qui donnaient du moelleux à ce langage mixte. Les Allemands prononçaient avec rudesse nos syllabes les plus douces, et souvent plaçaient la fin des phrases avant le commencement. L'Africain seul m'a paru parler français assez correctement, et je n'ai distingué d'étranger dans ses discours qu'un accent assez piquant, qui ressemblait un peu à la prononciation aiguë de nos provençaux. Quant aux Anglais, je peux dire avec vérité qu'ils sifflaient le

français. Je ne sais à quelle occasion, vers la fin du repas, la conversation s'est engagée sur Bonaparte; nos Wurtemburgeois, hommes de guerre et je crois gens de gloire, ont applaudi vivement à ce nom-là; j'ai contredit l'exagéré de leur opinion, et j'ai vanté à mon tour nos princes chéris, nos Bourbons; j'ai parlé de leurs vertus, et j'ai fait oublier la gloire napoléonienne. J'ai dormi tout d'un somme, et mes rêves ne m'ont parlé que de rochers, de cascades et de glaces; j'étais sur des pics sauvages, pensant à vous; je descendais les pentes des glaciers pour me rapprocher de vous; j'étais heureux que l'illusion se prêtât si bien aux vrais désirs de mon cœur.

Sitôt le point du jour, sitôt levé, sitôt en marche. En quittant la maison du Grimzel, on monte à travers des roches nues, jusqu'au dernier sommet de la cime qui la domine; on laisse à droite les pics glacés du Mettenberg et des autres cimes de l'Oberland, et passant devant les flancs neigeux des Aiguilles du Valais, on suit le sentier étroit du Mayen-Vand; on descend alors dans une vallée

étroite où coule le Rhône. Les glaciers magnifiques qui forment les sources de ce fleuve, descendent au nord dans une gorge très resserrée. L'aspect en est frappant; ce sont des rochers de glace qui étonnent autant par leur masse que par les formes bizarres qu'ils affectent. Je me suis assis au bord du fleuve qui coule lentement sur son lit de mousse; j'ai tiré de mon havresac quelques provisions, et j'ai réparé mes forces que la fatigue m'avait enlevées. Rien n'est plus désert que ce site sauvage; la vie y semble à demi-perdue, et si de distance en distance on aperçoit quelques rhododendrums, on les croit égarés dans ce climat, aussi ingrat aux hommes qu'aux plantes.

Après m'être reposé quelques instans, j'ai repris mon voyage, et j'ai recommencé à grimper une rampe étroite qui longe le flanc de ces fameux glaciers du Rhône. Arrêtons-nous un moment en face de ces glaces, et admirons les teintes magnifiques que le soleil leur imprime. D'où vient que cet astre puissant, que ce foyer ardent de lumière, laisse

toujours intacts ces rochers glacés ? d'où vient qu'il ne les dissout pas en eau, et que ne les envoie-t-il fertiliser nos campagnes ? Pour en trouver la cause, il faut remonter jusqu'à Dieu, et tenter de comprendre un de ses décrets : lorsqu'il a jeté l'existence dans l'espace, lorsqu'il a vivifié le néant, il a tracé à la vie un cercle restreint; et là seulement le soleil commence à jouir de son influence vitale, là seulement est le premier point de sa puissance. Tu n'iras pas au-delà, a-t-il dit à la vie; je veux que l'homme sache que c'est moi qui ai créé la terre et les êtres, et que rien ne peut exister que là où je l'ai voulu. Pour rendre ce décret sensible à tous, il a enveloppé la terre d'une certaine masse de fluide aérien qu'il a assigné aux hommes, aux animaux et aux plantes comme aliment de leur existence. Plus nous approchons de la terre, et plus la faculté vitale de cet élément se montre puissante; et par une loi contraire, plus nous nous éloignons de cette terre, plus nous nous élevons dans l'espace, plus le principe qui anime se perd et finit enfin par disparaître tout-à-fait. Que l'homme puisse monter jusqu'à une région de plus, et bientôt

il trouvera l'inertie et la mort. L'atmosphère qui enveloppe la terre est un élément puissant qui la garde du néant, car nous sommes frontières de ce néant vaporeux que je ne saurais comprendre, mais que cependant une secrète frayeur quelquefois voudrait me faire craindre.

Cette loi de Dieu est juste; elle me fournit une preuve de plus de sa sublime existence; car enfin si les élémens seuls avaient combiné et produit tout ce qui existe, pourquoi auraient-ils concentré tous leurs efforts dans ce petit coin de l'immensité; et pourquoi ces élémens, cherchant à faire l'existence, n'apercevrions-nous pas dans l'espace des commencemens de mondes, des ébauches imparfaites, des essais de vie? Être-Suprême, je te remercie d'avoir permis à la simplicité de ma foi de comprendre l'une de tes pensées! Dieu n'est pas un être qu'on conçoive en un jour, Louise; il faut bien des années pour que le sentiment et la raison puissent en former le vrai portrait dans nos âmes; chaque instant change un trait ou ajoute une nuance à l'idée que d'abord on s'en était faite. Quant

à moi, je le dis hautement, je ne jette pas un regard sur la nature, je ne fais pas un pas dans la vie, que je ne sente s'augmenter dans mon âme mon admiration pour sa puissance et mon amour pour sa bonté.

Le soleil est monté déjà bien haut sur l'horizon; il faut poursuivre notre course. Au pied de ces glaciers que j'ai admirés avec tant de plaisir sur la lisière d'un pâturage, j'aperçois quelques cabanes des Alpes; elles sont construites grossièrement avec des débris de rochers; des pâtres les habitent durant la saison chaude. Lorsque je les aperçus de loin, se tenant immobiles et fixes sur le bord des précipices, je les aurais pris, si mon âme eût été superstitieuse, pour des ombres malheureuses condamnées par l'éternelle justice à peupler ce triste séjour. En m'approchant d'eux, l'habit valaisan et les lambeaux de la misère m'apprirent combien leur sort était à plaindre. Je passais en soupirant et je levais les yeux vers le ciel, comme pour lui demander compte de toutes les souffrances de ces infortunés. A quelques mille pas de là, j'ai monté une côte fort roide, au-dessus de laquelle je voyais se

dessiner les pointes de la Furca ; ce mot de Furca vous explique, sans que je vous la décrive, la forme du sommet de cette montagne. J'ai oublié les fatigues d'une rampe extrêmement escarpée, en m'arrêtant de temps à autre pour admirer la fleur rosée d'un gazon qui, par son feuillage, pourrait le disputer en délicatesse même à celui que nous a fourni l'Espagne. J'ai reconnu avec plaisir les jusquiames grandes et petites, et j'ai admiré avec délices une petite fleur argentée dont les formes sont si déliées, le tissu si transparent, qu'on pourrait lui donner l'épithète de *gaseuse*. J'ai mis en campagne toute ma science botanique, mais en vain ; elle n'a pu me fournir le genre, l'espèce et le nom de cette jolie plante. Si jamais je retourne dans les Alpes, j'aurai soin de me précautionner de plus de savoir, afin de n'avoir pas la honte d'avouer ainsi mon ignorance. Pendant que je suis en train de vous parler botanique, il faut que je répare un oubli de ma part sur ce sujet. Vers les sources du Rhône, sur les bords de ce fleuve naissant, j'ai rencontré une espèce de chardon épineux, dont la force végétative m'a paru monstrueuse. Sa tête, bien hérissée

et bien fournie, m'a étonné par la grandeur de ses formes; et si je faisais loi en botanique, de suite je le couronnerais *roi* des chardons. N'oubliez pas cependant que je ne vous parle que d'une humble plante herbacée, et n'allez pas vous figurer sa taille trop gigantesque. Au reste, je la chercherai dans les dessins de la Flore des Alpes, et je vous en montrerai le tracé le plus exact.

Au sommet du col de la Furca, où je me retrouverai, si vous voulez bien, sont les frontières des cantons de Berne et d'Ury. Le pâtre religieux des vallées catholiques d'Ury, a voulu consacrer les premières marches de son territoire par les symboles de sa foi, et il a élevé une modeste croix de bois sur les limites des deux pays. Ce signe pieux, qu'on trouve comme perdu dans le désert, plaît à l'âme qu'il invite à se ressouvenir qu'il est un Dieu en qui doivent être toutes ses espérances. Je me suis arrêté au pied de cette croix, j'y ai pris un sorbet que j'ai su composer avec un peu de neige, de sucre et de kirsch-wasser. Certes tous ceux que j'ai savourés au café de Foi ne m'ont jamais paru si délicieux. De ce point

on commence à descendre à travers une sorte de vallée qui passe devant de superbes glaciers encore, et se perd enfin dans le lit d'un torrent. A cette hauteur de la vallée, où les eaux commencent à devenir maîtresses, on prend un sentier étroit qui mène jusqu'à l'endroit où les montagnes, venant à s'abaisser, forment la vallée d'Urseren. Réalpe se présente à la vue d'abord; ses maisons bâties en débris de rochers, au milieu d'un pays où l'œil n'aperçoit pas un arbre, offre l'aspect le plus triste. Dans le fond, on distingue les clochers de quelques chapelles; et tout-à-fait au pied du Gothard, l'œil découvre une masse brunâtre, c'est Andermatt, c'est le chef-lieu de la vallée. Un capucin à ceinture de corde et à barbe flottante, nous a donné l'hospitalité à Réalpe; nous y avons fait un mauvais déjeuner, et deux heures après nous étions à Andermatt, d'où je vous écris.

Ne craignez pas l'effet des glaces et des neiges sur mon cœur. L'âme et le corps sont des êtres qui se plaisent souvent à contraster, je l'éprouve aujourd'hui, car je sens mon cœur plus amoureux que jamais au sein de

ces sombres froidures. Adieu, mon amie, ma Louise, ma bien-aimée, c'est un mot qui me coûterait bien plus à dire si je n'avais l'espoir de me réunir bientôt à vous pour ne plus vous quitter jamais.

NEUVIÈME LETTRE.

CANTON D'URY. — VALLÉE D'URSEREN.

Andermatt, le . . . . 18.3.

Je comptais partir de grand matin, mais la pluie m'a retenu, et je profite de cet incident pour causer un moment de plus avec vous, avec vous, l'amie de mon cœur.

Il est quelque chose de particulier aux catholiques de ces cantons, et ce n'est pas la partie la moins touchante de leurs mœurs et de leur religion : c'est le soin, c'est la vénération qu'ils portent à la cendre des morts. L'en-

ceinte destinée au dernier asile de l'homme est couverte de monumens pieux, et il n'est pas de fils, quelque pauvre qu'il soit, qui n'orne de quelques signes la tombe où repose son père. Chaque jour la jeune fille, tout en gardant son troupeau le long des Alpes, glane des fleurs, les tresse en couronne, et le soir, à l'heure de la prière, elle va orner de son modeste bouquet la croix funèbre qui s'élève sur la sépulture de ceux que son cœur regrette. Cet usage est digne des vieux temps: il me rappelle la Bible, il me ramène au jour des patriarches; je l'ai contemplé ce pieux spectacle, j'ai respiré l'odeur suave des fleurs consacrées à la mémoire des morts, et cet instant vivra toujours dans mon cœur comme s'il n'était que d'hier. Le jour baissait, le soleil avait déjà disparu derrière les glaciers du Rhône et les cimes de la Furca, et ses reflets s'effaçaient lentement de dessus les neiges éblouissantes qu'il colorait merveilleusement d'une teinte de pourpre; tous les pâtres étaient descendus de la montagne, et dans cet instant, rassemblés dans le temple, ils remerciaient Dieu de les avoir protégés pendant cette journée; un capucin à barbe longue, à

cheveux blancs, dont la robe de bure n'était retenue que par une simple corde, du milieu du silence le plus profond, élevait vers le ciel sa pieuse voix. Debout, sur le seuil de l'église, je jouissais avec délices de ce tableau : la cloche tintait lentement, le prêtre priait avec force, avec onction; des cimes les plus élevées j'entendais descendre et s'engouffrer dans la vallée les souffles bruyans des vents; de temps à autre l'avalanche se précipitait avec fracas et roulait dans les bas-fonds : à tous ces bruits le torrent mêlait ses bruits plus grands et plus fougueux encore... Le peuple à genoux me semblait bien recueilli, et l'odeur balsamique des fleurs répandues sur les tombeaux enivrait et mes sens et mon âme. L'impie devrait aller dans les Alpes assister aux pieuses cérémonies des pâtres d'Urseren, et, j'en suis garant, il en reviendrait et plus sage et plus heureux. Séparé du monde par des neiges éternelles, isolé au milieu des plus sauvages rochers dans une vallée qui semble la dernière de ce monde, presque sans végétation, sans nature, le pâtre d'Ury n'a pour richesse que ses troupeaux, sa foi et son Dieu. Cet apanage lui suffit; pour l'homme qui espère, la terre est toujours assez

riche, la vie toujours assez bonne. Le malheur n'atteint que celui qui, brisant au fond de son cœur l'espérance du ciel, s'est limité lui-même à la courte durée de cette carrière terrestre; il ne possède rien, il ne jouit que du présent, l'avenir manque sous son incrédulité, le néant est le but où il va, et le passé ne lui est rien, puisqu'il ne peut lui servir à préparer l'avenir. Mais pour l'homme persuadé, qui croit n'être qu'en voyage sur cette terre, dont la vie bien employée n'aspire qu'à mériter le ciel et l'immortalité, cette existence est toujours heureuse; sa position ici-bas ne lui arrache jamais une plainte; le néant, que le méchant réclame, ne fatigue jamais son cœur de sa cadavéreuse apparition : cette image livide lui est inconnue; son âme même n'en conçoit pas la pensée; toujours il marche en compagnie de son Dieu et de son espérance : aussi, rarement un nuage de tristesse vient-il obscurcir le calme de ses traits. Comme l'impie, qui sait que sa course est bornée, il n'est pas pressé de jouir; il a devant lui toute une éternité pour le bonheur. Oui, je le crois, c'est la piété, c'est la foi simple et entière des pâtres d'Urseren qui leur fait supporter sans mur-

mure le pénible de leur position ; l'habitude peut y contribuer, mais ce sentiment-là ne serait pas assez fort pour les soutenir s'ils n'avaient leur religion et leur avenir.

Puisque j'ai décrit les scènes dont mon âme a tant joui dans la vallée d'Urseren, il faut que j'esquisse l'aspect de cette froide contrée. Sa longueur totale n'est que de deux lieues; sa largeur au plus d'une demie. Le voyageur s'y repose avec délices en descendant des glaciers de la Furca ; son œil qui, pendant six lieues, n'a vu que des précipices, se calme alors, et se trouve mieux en apercevant Réalpe, première station qu'on découvre en descendant des montagnes. Composé de quelques chétives maisons, Réalpe porte les tristes livrées de la misère; un capucin qui dessert les chapelles, offre un asile aux voyageurs. Pas un arbre ne croît dans cette vallée; seulement sur les bords de la Reuss, fougueuse rivière qui va s'engouffrer dans la gorge de rochers qui mène à Altorf, on aperçoit quelques légères broussailles qui font grand effort pour pousser de chétives ramilles. Une espèce

de sauge particulière aux régions hautes des Alpes s'y plaît davantage, et s'y montre plus verte et plus belle. La vallée est encaissée dans les cimes élevées des Alpes, toujours couvertes de neiges et de glaces. Au fond de cette vallée, au pied du Gothard, on trouve deux beaux villages, Hospital et Andermatt; les maisons y ont bonne apparence, elles sont en général entretenues avec soin.

Un peu avant d'arriver à Hospital par la route du Grimzel, on voit les ruines d'une vieille tour, jadis dominatrice de cette sauvage contrée: la liberté helvétique l'a mutilée il y a déjà bien des siècles. Ses débris aujourd'hui frappent l'âme du voyageur; il s'étonne de trouver jusque dans cette gorge reculée des traces de l'ambition et de l'orgueil de ses pères.

L'habitant est simple, bon, hospitalier; il a dans ses traits quelque chose de triste et de rêveur qu'il tient de son pays et de ses habitudes solitaires. Pendant les beaux jours de l'été, les troupeaux montent aux pâturages, et

n'en redescendent qu'aux approches de l'arrière-saison. Les hommes ne sont pas beaux; les femmes ne sont ni jolies ni coquettes. Cette vallée fait partie du canton d'Ury, l'un des démocratiques de la Suisse.

Je suis allé visiter hier le pont du Diable : ce pont, jeté sur la Reuss, qui, à cet endroit, est enfermée dans une gorge de rochers, ne mérite pas l'épithète terrible dont on a bien voulu l'honorer.

Je ne sais pourquoi, mais j'ai fantaisie de vous tracer le portrait d'une aimable personne qui ne vous est pas étrangère, et que j'aime plus que ma plume ne peut le dire.

Elle est à cet âge heureux où l'on voit briller dans la jeune fille la naïve gaîté de l'enfance et la première timidité de l'adolescence; son maintien est réservé, elle est tranquille, elle est posée, et cependant sur son gentil minois on remarque avec délice le doux sourire qui voudrait percer et qui n'ose. Rien n'est aimable comme son coup-d'œil; il est mélancolique, il se laisse aller mollement, il

tombe chargé de sentiment..... on dirait que son cœur veut aimer et que sa pudeur s'y oppose. Sa blonde chevelure orne son front de ses longs anneaux, sa blanche peau est bien veinée d'azur, sa bouche est toute de rose; son teint, légèrement pâle, est un attrait de plus; comme son regard il peint la mélancolie de son âme; et qui ne sait que dans la jeune fille, la mélancolie n'est autre que la peine secrète, le regret étouffé de ne pouvoir aimer? Sa taille est ronde comme celle des Grâces, sa main petite, son pied mignon; et pour se former tout-à-fait, son sein n'attend que les amours, comme pour aimer son cœur n'attend qu'un autre cœur. Si vous joignez au charme de cet ensemble, tout celui que répand sur cette aimable personne les délicieux reflets des plus douces vertus et de l'âme la plus belle, si vous l'ornez encore des couleurs de la gracieuse modestie, vous aurez le portrait fidèle de l'amie que je révère tout autant que je l'aime.

Chacun des détails de ce tableau, bien imparfait quant à la stricte ressemblance, faible

copie de tout ce que j'ai vu de plus aimable, vous dira assez qui j'ai voulu peindre. Pourriez-vous un instant vous méconnaître ?

Adieu, on m'appelle pour partir; adieu, faut-il donc toujours répéter ce triste mot!



DIXIÈME LETTRE.

LIGNES GRISES.

Dissentis, le . . . . 1823.

Depuis deux jours je n'ai presque pas aperçu d'arbres, et je regrette bien les beaux sapins de la cascade d'Han-Dek; au milieu de ces frimas éternels, je *repense* avec délices aux fraîches vallées de mon pays, et le souvenir de la France vient ranimer mon cœur sur la terre étrangère. D'où vient que je prends tant de plaisir à me rappeler ma patrie, d'où vient que jamais une heure ne s'écoule sans que je lui porte le tribut de mes regrets. Croyez-vous que ce sentiment me vienne uniquement de cet instinct patriotique, que toute

âme bien faite porte en elle; croyez-vous qu'il soit produit encore par le noble orgueil de se dire l'un des fils de la grande nation, de la nation de gloire. ... croyez-vous que les doux souvenirs de mon enfance, ces souvenirs du passé, que j'aime tant à faire revivre, m'attachent seuls à ce beau pays? Eh bien, ma chère Louise, vous ne jugeriez pas tout entière la cause de mes regrets : sans doute tous ces motifs y contribuent puissamment, mais il en est un autre que je vais vous dire et qui me rend l'absence plus pénible, le ressouvenir plus doux et la France plus chère! Vous ne le devinez pas, votre cœur ne vous le souffle pas, mon amie; j'espérais que vous connaissiez cependant toute la force du sentiment qui me lie à vous, et j'étais persuadé que vous ne doutiez pas que vous êtes le charme qui embellit ma vie et qui m'attache à elle; oui, ma Louise, si le regret de la patrie me presse si fortement au sein de ces montagnes, c'est que cette patrie, si chère à mon cœur, est le lieu que vous habitez, le séjour où s'écoule votre vie entre les doux plaisirs de l'innocence et de la vertu. Mais je crois qu'au lieu de vous entretenir de mon voyage, je

vous parle d'amour, n'en regrettez rien : tout en causant ainsi, je vous ai fait franchir l'âpre passage de l'Ober-Alpe; je vous ai évité l'aspect triste et brunâtre de ces roches sombres qui de trop près semblent menacer le ciel. J'ai craint de vous effrayer en vous faisant côtoyer avec moi les bords légers d'un lac qui se trouve perché si haut. Vous auriez tressailli en franchissant de fougueux torrens sur des planches peu solides, et souvent vous vous seriez vue obligée de sauter, comme le chamois, de rocher en rocher; rien n'inspire dans cette haute vallée; la vue y est resserrée entre des masses rocheuses; les pâturages que nous avons traversés, et qui forment la richesse de cette contrée alpestre, ne m'ont pas paru fournis en belles fleurs. J'y ai admiré le satyrion à odeur de vanille, fleur en chaton qui exhale le parfum le plus délicieux; j'en ai apporté un échantillon; vous jugerez par vous-même si mon choix et mon goût sont justes. Ainsi, sans vous en douter, vous avez passé avec moi l'Ober-Alpe, le Crisp-Alpe; je n'ai pas même daigné vous arrêter à l'une des sources du Rhin; j'ai passé ce fleuve fort lestement sur une solive de quelques pouces de large, et

je n'ai été étonné que de la force de son courant. Cette source descend des hautes cimes, et probablement est alimentée par les neiges éternelles qui les couvrent.

Dans ce désert sauvage, où le bruit mélancolique des cloches des bestiaux rappelle seul que l'homme l'a pénétré, l'a soumis, rien n'appelle l'âme à de grandes émotions, on se croit perdu, isolé, et l'on presse sa marche pour retrouver la nature et la société. Mais déjà nous voilà à une lieue de Dissentis, et nous traversons les ruines encore fumantes d'un village que le feu du ciel a consumé tout entier. Les flammes n'ont rien respecté, pas même l'église, où chaque soir le malheureux allait porter devant Dieu sa misère et ses espérances. D'actifs ouvriers réparaient le dommage, et les habitans m'ont paru résignés à leur malheur : un travail assidu chasse les tristes pensées, et au fond de l'âme endort la douleur. Quittons ces lieux qui ne nous offrent que des réflexions pénibles, et gagnons lentement à travers ces bois de sapins que je revois avec tant de plaisir, le grand village de Dissentis. Voulez-vous que je vous en donne le pano-

rama : pour ce faire, asseyons-nous sur le sommet de l'Alpe qui le domine, nous y serons bien..... Tout en admirant le superbe point de vue, nous reposerons nos membres fatigués de sept lieues, et nous respirerons le parfum des plus belles fleurs. La pluie a cessé, les brouillards ne couvrent plus les flancs des montagnes, les neiges se dégagent de leurs sombres vapeurs, et le soleil vient donner du brillant et de l'éclat à l'une des plus belles scènes de la création. Admirez d'abord avec moi l'ensemble éblouissant de neiges et de glaces qui couronnent ce tableau. Voyez comme les feux du soleil s'y rencontrent de mille manières ; toutes les couleurs les plus brillantes s'y marient avec art, ces iris lointains charment l'homme qui n'est pas accoutumé à les voir.

Votre regard est si agile, que pendant ce léger élan d'admiration, sans m'attendre, vous avez probablement déjà parcouru de l'œil les sombres bois et les frais pâturages qui descendent jusque dans la vallée, et ces jolis chalets dont, par parenthèse, je vous ai apporté un modèle. Je m'étonne que vous ne

me demandiez pas l'usage de ces grands échafaudages que vous remarquez aux dernières pentes et même tout-à-fait dans la vallée, sur le devant des habitations. Ce pays est sujet aux orages, aux pluies et surtout aux brouillards, et cela vient du voisinage des neiges et de la présence de nombreux sapins; les récoltes sont ainsi exposées à sécher lentement, et pour accélérer cette importante opération, on a imaginé de les exposer le plus possible à l'action de l'air; on les étage le long de ces grands cadres, et on les présente ainsi au vent qui les a bientôt mises en état d'être fermées et conservées long-temps. Vous voyez que l'esprit est nécessaire à l'homme, la nature ne fait pas toujours tout pour lui, et il est force qu'il y supplée par son industrie. Si je voulais m'enfoncer dans de grands raisonnemens, je partirais de-là pour prouver que l'état naturel de l'homme n'est pas la vie sauvage, destin vulgaire des animaux, mais bien cette existence sociale et civilisée qui a produit le génie, la gloire, l'amour et vous. Mais je craindrais de vous ennuyer; reprenons notre panorama.

Tournez votre vue de ce côté, à votre

droite, et réjouissez-vous du charmant paysage qui s'offre à vous. Sur ce roc entouré de sapins, comme s'élève pieusement la flèche de ce joli ermitage ! Dieu est partout, dit-on, mais la religion n'a que des lieux privilégiés : voilà l'un de ces asiles chéris ! Comme toutes les âmes sensibles, vous êtes pieuse, ma Louise, soyez donc contente et remerciez-moi de vous mener ainsi en pélerinage à l'une des chapelles les plus révérées des Grisons. Elle est dédiée à saint Nepomucène; ce saint, je crois, est d'origine suédoise, norvégienne ou russe : peu nous importe; il est saint, c'est l'essentiel, et tout le pays lui porte le tribut de ses vœux. On m'a assuré que ce saint était le protecteur des jolies femmes ; adressez-vous donc à lui en toute confiance; dès qu'il vous verra, vous serez sa favorite. Je ne serai pas jaloux : il vivait au quatrième ou cinquième siècle de l'ère vulgaire. Au pied de ce roc solitaire coule le Rhin, qui commence à se montrer fleuve et beau fleuve. L'une de ses sources, qui descend du mont Albula, s'est jointe à celle que nous avons traversée : il gronde déjà en maître. Ses rives sont encombrées de cailloutages que ses débordemens ont laissés sur la plage. Il

s'enfonce dans une gorge bien boisée, que nous suivrons demain dans toute sa longueur. La vallée, comme vous pouvez le voir, s'est légèrement élargie pour recevoir le village de Dissentis. Il ne vous offre rien de curieux ; les maisons sont mal bâties, mal en ordre ; la verdure des arbres ne s'y entremêle pas, et je n'aperçois de distingué qu'un immense édifice qui me paraît être un couvent. Nous avons tout vu, tout admiré; le soleil baisse, l'ombre commence à voiler les bas du vallon, la faim me presse; adieu donc, je vous reporte au sein de votre famille, je vous y laisse heureuse et tranquille; et moi je vais, tout en m'occupant de vous, gagner un gîte pour la nuit. Adieu, mon aimable amie, à demain; l'espoir de vous retrouver dans mon cœur chaque matin à mon réveil, entretient seul le désir que j'ai de conserver ma chétive existence.

ONZIÈME LETTRE.

LIGNES GRISES.

Dissentis, le . . . . . . 1823.

Bonjour, ma toute aimable, je m'éveille et je pense à vous. Je suis content de ma nuit; j'ai rêvé que j'étais à vos pieds, que je vous disais : je vous aime, et que vous me répondiez par le plus charmant sourire ; ce sourire, je l'interprêtais comme un aveu, et j'étais heureux ! Mon rêve s'accomplira-t-il ? N'est-ce qu'une illusion, et dois-je m'en éveiller!

Hier, en vous quittant, je fus m'installer

dans une fort mauvaise auberge, où je ne trouvai pour restaurant que quelques tranches de jambon cru, du miel et des œufs. Ce pays est malheureux, en ce que l'on y vit fort mal et d'une façon très malsaine; aussi n'ai-je pas remarqué sur les visages cette fraîcheur robuste que j'ai tant admirée sur les physionomies suisses. Cette population n'est riche, ni en beauté ni en bonté. Le voisinage de l'Italie se fait déjà sentir; les yeux de ce peuple n'ont plus la franchise, l'ouvert de ceux de leurs voisins; on remarque dans leurs regards quelque chose de fin et de sournois, qui prévient désagréablement en leur faveur. Les mœurs n'y sont pas très pures, les femmes n'y ont pas cette pudeur exquise, cette modestie évangélique, voiles si doux à l'amour. Les hommes ont le propos libre, grossier même quelquefois. Dissentis est catholique; la religion réformée ne commence que dans les villages près d'Ilantz. Le peuple est très superstitieux; il élève de nombreux oratoires, et la vallée est encombrée d'ermitages, tous fort artistement placés sur le haut des collines. Les bénédictins du couvent que je vous ai fait remarquer hier, desservent toutes ces chapelles. Je

suis allé visiter ce couvent, j'en ai vu les moines, j'ai pris des renseignemens sur eux, et je me suis convaincu que comme dans tous les pays, ils passent leur vie à prier et à ne rien faire. Si dans ces lieux de retraite absolue, il se pratique quelques vertus, ce sont de ces vertus négatives et forcées, que je ne saurais admirer dans aucun. La vraie vertu est ardente, empressée autour des hommes; elle les soigne, les soulage, les protège, et, à travers la vie, guide l'homme de la terre au ciel. Les bénédictins qui occupent ce grand édifice vivent dans l'abondance; leurs visages brillans de santé, leurs corps chargés d'embonpoint, contrastent d'une manière bien frappante avec l'aspect chétif et malade du peuple qui les nourrit. Laissons ces messieurs jouir paisiblement de la vie et continuons notre voyage. Je vais suivre le Rhin dans son cours; bordé de jolis bouquets d'arbres, il offre de charmans lieux de repos; un peu au-dessus du village de Summix, j'ai stationné quelques instans sur les rives de ce fleuve; il faisait chaud, et j'ai goûté avec délice la fraîcheur de l'ombre, et celle plus agréable encore que m'envoyait le Rhin. J'avais devant moi un

charmant paysage qui se composait d'une chapelle, d'une ruine de vieux château, de quelques fermes éparses, de beaucoup d'arbres, d'une petite cascade, de beaux troupeaux et de nombreuses prairies. Cet asile si riant m'a fait penser que j'y serais heureux avec vous, et qu'oublié du monde, loin du bruit que font les hommes, nous pourrions y vivre pour nous seuls. C'est la mélancolie qui m'inspirait ces secrets désirs, car la mélancolie est la base de mon caractère. Bonheur de la vie, par elle le cœur replié sur lui-même caresse voluptueusement ses plus douces émotions, et par elle encore l'objet aimé ne quitte jamais la pensée; le sentiment colore toujours d'une teinte mélancolique le front de celui qui aime. Ces idées berçaient si agréablement mon imagination, que je me suis oublié assez long-temps sur cette petite plage. Revenu à moi, la raison m'a parlé à son tour, et m'a montré combien j'étais fou de vouloir vous soustraire ainsi au monde dont vous êtes l'un des plus jolis ornemens. D'ailleurs, à votre âge le cœur n'est pas exclusif, il aime les plaisirs; vous avez besoin encore de distractions, et le sentiment d'a-

mour, quelque profond qu'il fût, pourrait-il vous suffire ? Élevés pour la société, nous devons y rester ; nous devons compte à nos semblables de tous nos momens ; et qui n'est pas utile aux hommes, n'est pas vraiment vertueux. Ces idées rentrent un peu dans celles que m'a suggérées le couvent de Dissentis, et je crois même que, sans m'en douter, elles n'en sont que la suite, que la conséquence. Je reprends mon sac de voyage, je bois à votre santé de l'eau limpide du Rhin, et je repars pour Ilantz.

Midi sonnait quand je suis arrivé à la petite halte du déjeuner, au village de Trous, célèbre dans les fastes helvétiques. On y voit encore la salle où tous les ans se faisait l'élection des landretchs ou premiers magistrats du pays. Ce privilége, qui datait de l'origine des lignes grises du quinzième siècle, n'a cessé que depuis quelques années ; c'est Coire, la capitale, qui se l'est approprié. Les grands finissent toujours par engloutir les petits. Que cette réflexion ne vous étonne pas, nous sommes en terre et en air républicains. Cette salle d'élection mérite de fixer l'attention ; elle est

placée dans un bâtiment qui n'offre rien de curieux; il ressemble à l'une de nos petites maisons bourgeoises. Ce sanctuaire patriotique est revêtu d'une couche de plâtre depuis le haut jusqu'au bas; le plafond forme voûte. Tout autour de l'appartement, sont peints les armoiries de tous les landretchs de cette ligne, et on en remarque plusieurs de très brillantes. Voilà l'histoire de l'une d'elles, qui m'a frappé par les étoiles nombreuses dont elle était chargée. Vers le milieu du seizième siècle, presque à la naissance de la liberté de l'Helvétie, tous les suffrages se réunirent pour élever à la première magistrature un simple paysan des Alpes. Une députation fut le chercher dans ses montagnes; elle le trouva occupé du soin de ses troupeaux, et le conduisit vêtu de ses simples habits au lieu de l'assemblée. Accueilli par les acclamations de ses concitoyens, il justifia leur choix, et son règne d'un an fut l'un de ceux dont les peuples conservèrent la mémoire avec le plus de vénération. Le temps de sa magistrature écoulé, il reprit le chemin de sa cabane, où il mourut comme il était né, laboureur et berger. La noblesse de sa famille date de cette époque glorieuse, où le peuple,

qu'il avait si bien gouverné, lui donna pour récompense des armes chargées et surmontées d'étoiles. Ce trait-là, j'espère, a une couleur d'antiquité et de vertu qui vous plaira, j'en suis sûr; pour moi je l'ai admiré sincèrement et l'ai placé à côté de celui de Cincinnatus, l'un des trophées de l'histoire romaine; le secret d'un si beau caractère est perdu depuis long-temps! Le plus grand nombre de ces armes, qui conservent encore les attributs de l'antique chevalerie, appartient à cette vieille et généreuse noblesse qui sut conquérir la liberté pour le peuple et non pour elle; de cette noblesse qui ne mit ses intérêts pour rien dans le pacte fédéral formé par ses armes et juré sous ses auspices: sa gloire s'est augmentée de ce généreux désintéressement, et les peuples lui en ont tenu compte en la nommant presque toujours à la tête de la république. Ces noms illustres sont en vénération dans tout le pays, et il suffit de les porter pour avoir des droits au respect de tous. Cette reconnaissance, qui se soutient pendant tant de générations, me semble bien belle, et parle puissamment en faveur des hommes de ce pays.

A quelques pas du village, j'ai vu la chapelle où se réunirent les premiers députés des lignes et où ils formèrent alliance fraternelle, en jurant sur l'évangile d'être fidèles à Dieu et à la patrie. Sur le devant de cette chapelle est un tableau qui représente ce fait intéressant. On y voit les Grisons sous les armes, et les trois chefs qui élèvent leurs trois doigts, et jurent en présence de Dieu et des hommes. Tout auprès de ce pieux asile est un sycomore sous lequel se reposèrent les magistrats après avoir prêté le grand serment. Les siècles l'ont presque flétri; on voit qu'il a peine à vivre; son tronc déchiré est à demi entr'ouvert, et l'extrémité de ses branches ne pousse plus qu'un feuillage rare et chétif. Salut, vieux témoin de vertu et de liberté! salut, vieil hôte de l'antique Rhétie! tu m'offres, de nobles souvenirs, tu me sembles bien vénérable, et devant toi je me découvre religieusement.

J'ai eu le bonheur de rencontrer à Trous un ancien officier au service de France; cet homme aimable a trouvé du plaisir à parler

avec moi des pays où il a cueilli de nobles lauriers, c'est à lui que je dois tous les renseignemens les plus précieux. En partant il a bien voulu m'accompagner, et m'a conduit à une mine de fer qui doit être vendue au roi de Bavière; cette mine m'a semblé riche. On travaille le minerai dans le bas de la vallée, et on a su tirer un parti fort avantageux d'un torrent qui coule auprès, en l'employant à faire mouvoir l'usine. En sortant de là, j'ai serré la main du bon M. de Latour, je l'ai remercié de sa bienveillance; il m'a répondu que je ne lui avais pas d'obligation : « Quand je vois des Français, a-t-il ajouté, *ça m'anime le cœur.* » Je lui ai serré la main plus cordialement encore, et j'ai suivi gaîment le sentier qui mène droit à Ilantz. A Rummix j'ai quitté la rive gauche du Rhin, et j'ai côtoyé son rivage de droite. Le chemin est délicieux; il traverse de superbes bois de sapins et de mélèses; le vent agitait mollement la forêt et m'apportait tous ses parfums balsamiques; je croyais voyager dans un Éden céleste, sous un climat enchanté. Je suis arrivé sans fatigue et sans ennui; le charme du pays occupait mes yeux, et votre souvenir réjouissait mon

cœur. Me voilà à Ilantz, petite ville fort laide et fort vieille, dont je ne vous dirai rien, parce qu'il n'y a rien à en dire.

DOUZIÈME LETTRE.

LIGNES GRISES.

Coire (Chur), le . . . . . 1823.

Je ne vivais pas au quatorzième siècle, vous pouvez aisément m'en croire; mais j'ai lu tant et tant de fois les mémoires de ce temps, j'en ai si souvent étudié les mœurs dans les auteurs contemporains, que je puis facilement reconnaître les usages de ces hommes déjà si loin de nous. Je ne m'y suis pas trompé, et je ne mets pas une date trop antique à la chambre dans laquelle cette nuit j'ai goûté les douceurs de Morphée. Jugez-en vous-même. Fi-

gurez-vous un grand appartement carré, des fenêtres fort étroites, élevées, et des vitraux aussi gothiques que ceux de nos plus vieilles églises; une boiserie sculptée et cirée couvre toutes les parois de l'appartement, sans excepter le plafond même. Ce style est beau, il est majestueux et bien en harmonie avec l'idée que je me forme du goût de ce temps-là. Un poële énorme, en briques vernissées, occupe l'un des coins de l'appartement. Tout à l'entour sont peintes des images de bienheureux, et un saint Antoine à longue barbe, à grand capuchon, surmonte ce monument avec son bâton et son cochon. Deux lits qui sont sur les côtés, sont du nombre de ceux que nous nommons lits à la duchesse; allez à une fripperie, visitez un vieux château, et vous connaîtrez facilement les lits de cette espèce. Ceux-là cependant diffèrent essentiellement de ceux que vous verriez en France, car ils ont pour *ciel* des tableaux très bien peints, qui représentent le grand roi David dansant avec sa harpe autour de l'Arche-Sainte, et la bonne dame Putiphar, trop enthousiasmée de la beauté de Joseph. Le reste de l'hôtel est en harmonie avec cet appartement; les corri-

dors voûtés y figurent des cloîtres, et les décors extérieurs portent et griffons et gueules de lions, livrée des siècles passés. On nous a servis dans des plats peints en bleu; nos verres et nos carafons étaient en cristal chamarré d'or ; l'hôte seul n'avait pas une couleur antique ; il était jeune , bien fait, et sa femme, jolie brune de dix-huit ans, m'a paru fort éveillée et très amie des plaisirs de ce bas-monde. Je me suis arrêté bien longtemps à cette vieille page d'histoire. Hâtons nos pas, et refoulant derrière nous six grands siècles, replaçons notre vie où le hasard l'a établie, au commencement de ce dix-neuvième siècle, qui, n'en doutons pas, fournira un jour à la postérité de nobles exemples d'honneur et de vertu; car ma Louise, nous sommes dans un temps où chaque jour le génie s'étend et les sciences découvrent. Applaudissons-nous donc de vivre à une époque aussi fameuse, et n'imitons pas les esprits chagrins qui osent regretter les vieux préjugés et les gothiques usages des siècles passés.

Je me remets en route, je traverse un pont couvert, et reprenant le Rhin, je le

suis dans son cours. Je trouve plusieurs jolis villages, dont les vergers entremêlent avec art les habitations. Laissant bientôt le fleuve à ma droite, je grimpe une côte très étroite, et à travers un beau bois de sapins j'arrive sur les hauteurs de Reichnau. Ici le spectacle devient magique; l'une des sources du Rhin, la plus puissante, celle qui prend naissance au mont Albule, débouche d'une petite vallée qui m'offre, dans son paysage borné, un couvent, des hermitages à flèches, demi-cachés dans de superbes mélèses, des fermes bien tenues, de vertes prairies et des vergers chargés d'arbres, et des arbres chargés de fruits. La jonction du fleuve et de sa troisième source s'opère sans grand fracas au village même de Reichnau. Ce village, bâti sur les bords du Rhin, forme le coup-d'œil le plus enchanteur; situé à l'entrée de la grande vallée qui mène à Coire, et qui se déploye de la manière la plus pittoresque aux yeux des voyageurs, il me présente le plus magnifique aspect. J'admire les maisons si bien peintes qui se groupent autour de l'église, et j'arrête avec plaisir mon regard sur le château et le jardin de M. *Planta*. Cet ingénieux propriétaire a

su tirer un parti merveilleux de la situation de ses fonds, et il a si bien fait, qu'il a trouvé le secret d'embellir par l'art la plus belle nature de la Suisse.

Vous trouverez peut-être trop souvent répété dans mes lettres, les mots *admiration*, *enthousiasme*, *joli*, *charmant*, *délicieux*, *agréable*, savez-vous ce que vous devez en conclure? Que mon esprit est faible, notre langue pauvre, ce pays riche en beauté, riche en nature, et surtout que je pense et parle souvent de vous. Ce petit coin de terre me semble privilégié, de beaux arbres, de beaux troupeaux, de belles prairies d'un gracieux ensemble, et, mieux que tout cela, d'heureux habitans. Dans le fond de la vallée, sur les bords du fleuve, assises sur une légère éminence, je découvre les ruines d'un antique castel, jadis puissant roi de cette contrée; dans ses débris, il semble conserver encore quelque physionomie de sa fierté passée; il m'appelle à des souvenirs chevaleresques, j'y cède, et je vais en deux mots vous dire et son histoire, et celle de l'époque célèbre où ses murs féodaux s'écroulèrent sous le marteau

de la république. Cette contrée appartenait jadis aux archiducs d'Autriche, précisément à ce quatorzième siècle où je vous ai transportée tout-à-l'heure pour assister à l'origine de l'appartement où j'ai dormi. Le peuple des Grisons, fatigué de la tyrannie de ses gouverneurs, osa imiter ses voisins, et, comme eux, secouer un joug étranger. La nation s'arma pour reconquérir sa liberté, et ne voulut poser les armes que lorsqu'elle eut assuré cette liberté dont elle était si avide. Cimentée par le sang le plus pur, et sanctionnée par six siècles de prospérité, elle est bien acquise, et certes elle est devenue possession légitime. Les libéraux de ce temps-là ne ressemblaient nullement aux libéraux du dernier siècle; comme eux, ils ne se levaient pas pour détruire, mais bien pour édifier, pour bâtir solidement. Ils furent sages dans leurs lois, modérés dans l'application de ces lois mêmes, et la paix et le bonheur s'ensuivirent.

Durant la domination autrichienne, une noblesse valeureuse s'était bâti ses châteaux dans ces délicieuses vallées; dégagée de tout orgueil, cette race antique associa à la cause des

peuples ses intérêts et son courage, et l'orna du brillant de sa gloire. Le bras de ses chevaliers guida l'étendard national, et repoussa loin de leurs montagnes l'archiduc et ses troupes. Ces guerres furent sanglantes; elles apportèrent des désastres, et ces ruines que vous voyez le prouvent assez à notre siècle. Il serait injuste d'en accuser la fureur insensée d'un peuple qui ne portait à ces châteaux aucun souvenir de haine. Vous voudriez peut-être que je vous instruisisse à présent du gouvernement de ce pays. Il est démocratique de droit et aristocratique de fait; je vous ferai observer en passant qu'il en est de même dans tous les cantons populaires de la Suisse. La démocratie est une institution monstrueuse, hors de nature, hors de principe, qui ne peut s'établir ferme sur la terre. Le grand conseil est composé de soixante-trois membres, et le petit conseil ou conseil d'État, conseil exécutif, est formé de trois députés nommés par chacune des trois ligues. Les choix tombent toujours sur les hommes les plus recommandables du canton, soit par leur naissance, leurs vertus ou leurs richesses. L'action du pouvoir ne se fait pas sentir sur le peuple. L'administration

est douce et paisible; et dans cet heureux pays, la sagesse des lois prévient les crimes et les désordres; chez nous, elle ne sait que les punir. Les gouvernans règnent par persuasion; ils ont besoin d'éloquence pour faire agréer des mesures législatives; car ces mesures passent à la critique de tout un peuple qui, sans abuser de ses droits, se montre cependant jaloux d'en user. Les femmes exercent peu d'influence ici ; elles se limitent aux soins de leur ménage; elles surveillent leurs enfans, entretiennent l'ordre et l'abondance dans la maison; par leurs caresses, soulagent leurs maris des fatigues de leurs travaux, et, contentes d'exercer sur eux le doux empire du sentiment, elles n'en recherchent pas d'autre. Peu jolies, peu soignées dans leurs ajustemens, elles ignorent l'art de la coquetterie, art dangereux qui met l'imitation à la place de la nature, et le mensonge à la place de la vérité. Elles m'ont paru dans cette vallée tout autres qu'à Dissentis; leur morale est plus sévère et leur conduite plus sage. Je n'ai fait cette observation qu'en courant; n'ayant pas séjourné dans ce pays, je n'ai pu l'approfondir; je vous la donne telle qu'elle m'a été sug-

gérée par quelques scènes éparses qui m'ont frappé. Le bien et la vertu sont si doux à croire, votre âme est si belle, que je suis sûr de vous avoir persuadée de la sagesse de votre sexe chez tous les Grisons. J'ai fait à Reichnau un déjeuner fort restaurant; j'ai quitté le jambon cru et le miel, pour la volaille et le poisson, et je m'en trouve à merveille. La route qui conduit à Coire est aussi bien entretenue que nos plus belles routes de France. J'ai rencontré plusieurs attelages appartenant à de simples cultivateurs. La force et la beauté des chevaux, l'éclat des harnois ornés de cuivre poli et luisant, l'élégance des chariots et l'air joyeux des cochers, m'ont fait plaisir. Les richesses des Grisons consistent dans leurs troupeaux et leurs fromages; l'agriculture, qui n'occupe que les habitans des vallées, n'est pas d'un produit assez fort pour baser un commerce, et l'industrie manufacturière est très faible.

Ce pays se nommait anciennement Rhetia; son nom figure aux premières pages de l'histoire romaine. Une tradition assez singulière s'est conservée chez les bergers des hautes

vallées; cette tradition fait remonter l'origine de ce peuple bien avant la fondation de Rome; elle prétend que les ancêtres des Grisons, paisibles habitans des plaines italiques, vivaient heureux sous ce beau climat, lorsque Romulus et Rémus, voulant fixer leurs brigandages, vinrent établir le siége de leur empire aux lieux mêmes qu'ils occupaient. L'exil leur fut commandé par la nécessité, et encore par la noble fierté qui leur défendait de vivre sous les lois de leurs vainqueurs, dans un pays jadis leur patrimoine, et alors la proie de vils étrangers. Vous voyez que le motif qu'ils prêtent à l'émigration de leurs pères, se rattache à un beau sentiment d'honneur; la tradition ajoute qu'ils franchirent la première chaîne des Alpes, et s'établirent dans toutes ces vallées qui forment aujourd'hui les Lignes Grises.

Ce conte populaire m'a fait rêver que peut-être cette langue romance, qui semble un composé de toutes les langues de l'Europe, pourrait bien être au contraire la langue-mère de toutes, et que le latin lui-même, cet harmonieux et puissant langage, ne tire son ori-

gine que de ce premier dialecte. Cette question est du domaine austère de l'érudition : je n'ai fait que vous esquisser mes idées principales sur ce sujet, et je ne veux pas vous ennuyer de mes recherches et de mes observations là-dessus ; il m'est plus doux de vous glisser un petit mot de tendresse, et de vous dire que le temps m'est toujours bien long loin de vous.

La ville de Coire est bâtie au pied de hautes montagnes, à un quart de lieue du Rhin. Son aspect est simple, ses environs sont sans faste ; quelques bois, quelques vergers, des maisons de campagne assez mesquines, composent toute sa parure. L'un des affluens du Rhin la traverse dans toute sa longueur.

Adieu, je vais visiter cette antique cité, et demain je vous rendrai compte de ce que j'aurai remarqué de plus digne de vous être raconté.

TREIZIÈME LETTRE.

CANTON DE SAINT-GALL.

Sargans, le . . . . . 1823.

Hier je vous ai parlé bien légèrement de Coire, cette capitale des Grisons; et croiriez-vous que ce matin je n'ai rien de plus à vous en dire. J'ai voulu visiter l'École militaire; on m'a refusé en ma qualité d'étranger: ces messieurs font les mystérieux, ils ont tort; en fait d'établissemens guerriers comme en fait de gloire, depuis huit siècles la France n'a rien à apprendre. Je me suis présenté aux portes de la cathédrale, le gardien du saint lieu était, je crois, à finir sa bouteille et à fumer son

tabac, impossible d'entrer; je n'ai pas voulu forcer la serrure, vous m'approuverez sans doute, et je me suis retiré, mécontent et même d'une humeur assez chagrine.

Hier, en revenant de mes courses, j'ai rencontré dans une rue écartée deux grandes dames tout en noir, qui fort poliment m'ont fait une révérence à l'antique, à laquelle j'ai répondu par un salut à la moderne. Mon guide, qui s'est courbé respectueusement devant elles, me les a dit être les nobles épouses des Landretchs régnant. Vous voyez que les hautes classes de la société sont très polies à Coire.

Faites provision de courage, armez votre âme d'intrépidité, car je vous mène aux portes des enfers. Cependant ne vous effrayez pas au point de me quitter; ces enfers ne sont pas aussi redoutables que ceux de l'autre monde, on y entre et on en sort. Pour vous associer tout-à-fait à cette excursion, persuadez-vous que nous avons déjeuné ensemble à Zitzers, joli village à trois lieues de la capitale; que nous y avons bu du lait très onctueux, et que

pendant notre frugal repas nous avons été régalés des lourdes plaisanteries d'un gros Allemand qui voulait faire ce que trivialement nous nommons en France *le gentil*.

Remettons-nous en route, quittons la vallée, appuyez-vous sur mon bras, et commençons à gravir la montagne. Tout en cheminant, voulez-vous me permettre de vous dire que je vous aime, que chaque jour je vous trouve et plus aimable et plus jolie? Je crois que vous souriez : soupçonneriez-vous que j'exagère ma pensée? vous me feriez injure; je ne peux rien dire de trop quand je parle de vous et de ma tendresse. Que l'avenir sera heureux pour moi si vous voulez m'aimer un peu! que nous passerons doucement ce voyage de la vie, si court pour celui qui sait aimer, si long et si désert pour l'égoïste qui se renferme tout en lui!

A force de monter on finit cependant par arriver au sommet. Voilà quatre grandes heures que je marche, et j'aperçois seulement les vieux murs du couvent de Pfiffers; à peine puis-je croire que ma montre n'est pas en

avance, j'aurais pensé qu'à peine y a-t-il une heure que nous gravissons ensemble; avec vous, je pense, un voyage autour du monde n'aurait que la durée d'un jour. Vous rappelez-vous le charmant sentier que nous avons suivi, ces mélèses qui nous embaumaient, cette cascade au pied de laquelle nous nous sommes reposés et rafraîchis? vous n'avez sûrement pas oublié les délicieux points de vue que nous offrait la vallée à mesure que nous nous élevions dans les Alpes? Si votre mémoire est en défaut, voilà qui doit rappeler vos souvenirs.

Que je suis étourdi! je vous ai parlé des enfers et de l'amour, et je ne vous ai pas encore dit où précisément je vous conduisais. Sonnons à la porte du couvent, et demandons aux heureux bénédictins un guide pour les bains de Pfiffers: c'est le but de notre petit voyage. Cet immense bâtiment ne vous offre rien de curieux, il est triste et sombre comme les cœurs de ceux qui l'habitent; le style de son architecture appartient à un vieux siècle dont je vous tairai le nom, car aucune époque n'y est bien caractérisée. Là, dans une

paix profonde, dans un repos absolu, la vie passe sans fruit, sans bonheur et sans utilité pour les hommes. Notre guide, qui ne sait pas un mot de français, nous fait signe de le suivre; quittons cet asile inhospitalier où l'on n'a pas même daigné nous offrir un verre d'eau pour nous désaltérer. Le sentier devient pénible, appuyez-vous davantage sur moi; que je voudrais pouvoir porter toute votre fatigue, comme pendant toute ma vie me charger de toutes vos peines. Comme il est étroit ce détestable sentier: prenez garde, allez doucement, donnez la main à votre guide, le pas difficile est franchi, et nous approchons du terme de notre course. Savez-vous que, tout en admirant ces bois de mélèses, au feuillage si léger, si plumé, et la colossale stature de ces planes, vieux enfans de la terre, nous avons longé pendant plus d'une heure les flancs de la montagne la plus âpre et la plus rude. Nous voilà sur le plateau qui domine le grand ravin; approchez-vous doucement, et sondez de l'œil cette immense profondeur: le regard ne peut la soutenir. Plongeant à pic sur le ravin, l'œil découvre sous lui l'immense bâtiment des bains. Descendons par ces rampes

pratiqueés le long des flancs de la montagne, et qui sont taillées moitié en escaliers fort roides, moitié en sentiers fort étroits; les arbres nous ombragent et nous préservent heureusement de l'action brûlante du soleil. Nous sommes au repos. Ce bâtiment est construit comme un immense couvent; il sert de logement aux baignans, de boutique aux marchands, d'asile aux restaurans et aux cafés : c'est une ville tout entière. La salle où jaillissent les sources chaudes, où vont puiser tous les malades, les cellules où ils prennent les bains de vapeur, n'offrent rien de curieux. La pensée comme le regard glissent rapidement et ne stationnent pas sous ses voûtes antiques. On nous propose de nous guider à la source de la Tamina. Cette course présente de vrais dangers, je ne veux pas vous y exposer; il faut nous séparer. Adieu donc, délicieuse illusion qui m'a donné pour amie, pour compagne, mon aimable Louise; adieu, chimère enchanteresse qui m'a placé si longtemps à vos côtés, je vous perds en cet instant; puissé-je bientôt, au lieu de vous, retrouver la réalité! Adieu donc, vous *revoilà* tranquille et paisible dans votre Dauphiné, et moi je me

retrouve seul, bien seul, à plus de cent lieues de vous et de mon pays.

La Suisse offre bien des vues imposantes, elle frappe l'œil de scènes bien élevées et bien sublimes; elle émeut l'âme par le charme attendrissant de ses fraîches vallées, de ses tableaux de simplicité, de bonheur et de vertus; mais jamais elle n'étonne le regard, elle ne frappe l'imagination et l'âme comme à la source de la Tamina, aux bains de Pfiffers; situés aux cantons de Saint-Gall, sur la lisière des Grisons, enfoncés dans des montagnes de toute hauteur, perdus dans un ravin de plus de deux mille pieds d'élévation, ils semblent appartenir à une autre terre, à un monde inachevé et à demi-échappé du chaos ou du néant. La source où l'on prend les eaux chaudes pour les amener dans les bains, mérite seule d'occuper toute l'attention. L'expression est faible pour rendre un semblable tableau dont la pensée s'effraye tant encore qu'à peine peut-elle en rappeler le souvenir. Sur une solive bien frêle on traverse un torrent impétueux, on franchit une porte fort étroite, et on commence un voyage de plus d'un quart de lieue

sur des planches qui ont à peine deux pieds de largeur, et que l'art a légèrement suspendues sur le torrent qui roule avec fracas à vingt pieds au-dessous. Je ne crois pas que les poètes aient jamais représenté l'entrée du Ténare plus sombre et plus sauvage. Ce gouffre semble être le lieu qui donne passage pour arriver à l'empire de Pluton et de la mort. Une voûte de rochers, élevée de plus de deux cents pieds, obstrue la clarté du jour, et si, de distance en distance, les fissures du roc ne laissaient pénétrer quelques rayons, la nuit règnerait absolue dans ces épouvantables lieux. Je n'ai pas l'âme timide, je brave facilement le danger, je me plais même à me jouer avec lui, mais j'avoue que je n'ai pu me défendre d'un moment de terreur en pénétrant sous cette immense galerie; les planches sur lesquelles je marchais n'étaient soutenues que par des crampons de fer fichés sur le côté droit d'un rocher chisteux qui laisse échapper de nombreux fragmens d'ardoises. A chaque pas je me sentais glisser, et si un seul instant j'eusse perdu l'équilibre, je roulais dans le torrent, où il eût été impossible de me porter le moindre secours. Mon guide m'a

raconté qu'un capitaine de Lausanne, à qui cet épouvantable accident était arrivé il y a deux ans, avait été retrouvé sept jours après à plus de deux lieues de là. Je peux dire, sans affirmer rien d'exagéré, que pendant une demi-heure je me suis vu suspendu entre la vie et la mort, que la plus légère secousse me rendait inévitable.

C'est au fond de cette longue galerie, sur le bord du torrent, sous une superbe voûte de marbre que jaillit la source chaude; de longs tuyaux de sapin la prennent et la conduisent jusqu'à la salle des bains. Concevez-vous comment on l'a découverte dans le fond de cet antre profond? je ne saurais l'expliquer, et mon imagination comme mon savoir sont complètement en défaut là-dessus. Sortons de ce pays perdu, le voisinage des enfers est dangereux, dit-on; la terre, d'ailleurs, m'est un Élysée que je me plais trop à habiter avec vous, pour que je ne m'y attache pas de toutes les forces de mon âme. Orné de fleurs, paré de jeunesse encore malgré sa longue existence, le monde est un Eden quand l'amour lui prête son prisme enchan-

teur : devant mes yeux, devant mon cœur, vous l'étendez ce prestige délicieux, et par vous et pour vous je trouve la terre la vraie patrie du bonheur.

Vous voudriez peut-être connaître la nature des sources chaudes de Pfiffers, je ne suis point chimiste, je ne les ai point analysées; cependant je crois qu'elles sont fortement chargées de parties sulfureuses. On m'a dit qu'elles étaient salutaires pour les maladies de la peau. Je ne sais que cela de leur histoire.

De Pfiffers à Sargans il n'y a que trois lieues, je les ai faites sans fatigue, et en arrivant j'ai encore eu le courage de visiter une petite colline à quelques minutes de la ville, d'où l'on découvre une vue très attrayante.

Adieu, demain je pars pour Allesteten.

QUATORZIÈME LETTRE.

CANTON DE SAINT-GALL.

D'Allesteten, le . . . . . . 1823.

La route de Sargans à Allesteten, sous le rapport des beautés naturelles, n'offre rien qui soit digne de vous être raconté. Le pays est coupé de bois et de champs bien cultivés, les villages y ont bonne apparence, les femmes y sont jolies, les hommes portent sur leurs traits l'image du bonheur et de la paix. Durant sept lieues rien n'a distrait ma pensée du souvenir de la France; mon imagination, toujours active quand il s'agit d'objets chers à mon cœur, m'a bien servi pendant cette jour-

née. Si je vous disais tout ce qu'elle m'a fourni de délices, peut-être auriez-vous peine à le croire. Tenez, jugez-en vous-même.

Je me croyais de retour dans ma patrie; j'approchais de mon village; déjà, du sommet de mes montagnes, je distinguais la fumée des toits, j'apercevais les flèches brillantes du château, et je m'étais arrêté, écoutant les balancemens de la cloche pieuse qui sonnait la prière du soir. Le soleil qui venait de s'éclipser à l'occident, et qui ne laissait plus à notre hémisphère que quelques reflets semi-obscurs, voilait cette scène de je ne sais quelle teinte de mélancolie; mes yeux s'étaient mouillés de larmes, l'attendrissement avait ralenti les battemens de mon cœur; j'étais heureux d'un bonheur que je savais sentir, mais que je serais inhabile à vous raconter. Insensiblement mes sens reprirent du calme, et, guidé par la lumière argentée de la lune qui venait de se lever au-dessus de nos bois, je descends, je traverse le village. Mon pas était pressé, j'écoute à peine mille bonnes gens qui me saluent d'affection, je me précipite, ne vous étonnez pas, j'allais à votre rencontre; le charme augmente alors,

le prestige devient plus vif et plus brillant, je crois vous voir accourir au devant de moi, vos bras sont ouverts, votre œil est humide, votre sein est oppressé; il se refuse à vous laisser échapper quelques mots : pressé dans vos bras caressans, enivré de plaisir, je me crois votre ami, votre époux, je me crois l'objet de vos tendresses. Que ce rêve était délicieux! mais hélas! ce n'était qu'un rêve, l'un des misérables détails de la vie réelle, en passant, est venu heurter mon esprit, il m'a éveillé, et il ne m'est plus resté de cette douce chimère que le plaisir d'avoir été aimé de vous pendant quelques instans. De toutes mes journées passées en Suisse, celle-ci ne m'a pas été la moins agréable, et j'en garde soigneusement la mémoire.

Mon guide m'appelle, il me montre la plaine d'Allesteten, qui s'ouvre devant nous et présente à l'œil ravi *tout l'or de ses guérets ;* soit dit en passant, cet hémistiche n'est pas de moi, il est trop pompeux pour mon petit génie. Dans le fond de cette belle plaine, je distingue le clocher d'Allesteten, nous en approchons au pas de course.

Cette petite ville est située au pied de la rampe qui monte au canton d'Appenzell; elle n'offre rien de curieux, cependant sa cathédrale est d'un beau style; l'architecture en est élevée et majestueuse : c'est bien la demeure d'un Dieu. J'ai interrogé la jolie sacristine qui me guidait sous ses voûtes sacrées, et j'ai été fort étonné d'apprendre que ce beau vaisseau servait et d'église aux chrétiens, et de temple aux réformés : chose plus admirable encore, c'est que ce mélange des cultes n'est jamais le prétexte d'aucune rixe entre les deux communions; ils vivent tous en frères; mon amie, ces gens-là professent la vraie religion. Quelle leçon ce petit nombre d'hommes sages, du fond de ces Alpes, donnent à l'Europe, au monde entier!

Cette église d'Allesteten me fournit l'occasion de vous parler des protestans et des catholiques suisses. Vous n'aimez sûrement pas la controverse, aussi aurai-je soin d'éviter toute discussion; fidèle aux principes de votre enfance, votre foi est la vraie foi d'Israël; le doute vous paraîtrait aussi criminel que l'in-

crédulité même! Ah! ma Louise, gardez bien cette foi précieuse: c'est un trésor qu'une fois perdu, hélas! on ne retrouve plus. La religion est le premier besoin de l'homme; c'est la seule clause à laquelle Dieu ait attaché notre bonheur. Vivez en paix dans cette quiétude de l'âme, qui est l'apanage des âmes vraiment religieuses; faites le bien par devoir comme par instinct; occupez-vous, en bonne chrétienne, d'amasser pour Dieu et l'éternité; soignez l'homme souffrant et malheureux; prodiguez les deniers de l'aumône; continuez enfin de marcher à cette perfection où vous mène votre douce et sublime croyance. Malheur à moi si, n'écoutant que l'ambitieux amour-propre d'une fausse philosophie, je cherchais à déranger la sainteté de votre vie! je serais trop coupable. Sans blesser cependant la délicatesse de l'âme la plus scrupuleuse, je peux vous entretenir un instant de la religion protestante, vous dire qu'elle compte parmi ses sectateurs d'honnêtes et bons citoyens, et vous laisser deviner le bien qu'elle a pu faire; car, mon amie, c'est encore la morale de l'évangile et la divinité du Christ que j'honore en elle. Vers l'an 1519,

un moine de Saxe, Luther, inspiré par l'ambition de devenir chef de secte, se mit à prêcher la réforme de l'église et la régénération du monde; il commença par attaquer la vénalité de la cour de Rome; il s'éleva avec force contre l'autorité suprême du pape; enfin il sépara sa cause de celle de la catholicité, en osant mettre en doute les mystères que l'église en corps avait consacrés comme articles de foi : dès-lors il y eut hérésie dans la chrétienté. Luther, bientôt, eut des imitateurs; Calvin, Zuingle, s'élancèrent sur le même théâtre; la nouvelle société s'intitula évangélique, parce que, disait-elle, elle avait ramené la religion à sa première simplicité. Je ne puis nier que le protestantisme n'ait eu le salutaire effet de forcer le clergé catholique d'alors à veiller sur sa conduite, et à se montrer plus régulier; mais c'est à-peu-près là tout ce qu'il a produit de bien, et un autre moyen pouvait amener le même résultat. Le poison de l'hérésie fit des progrès rapides; le nord de l'Allemagne se déclara pour la réforme, et de proche en proche le protestantisme gagna la Suisse et la France; une partie des cantons adopta la nouvelle croyance, une autre partie

refusa d'y accéder. Cette division donna lieu à des guerres longues et meurtrières. Le besoin de la paix se fit enfin sentir, et l'harmonie se rétablit dans toute la confédération. Les Suisses catholiques et protestans s'embrassèrent en frères, et la tranquillité fut assurée pour toujours. Cette église m'en rend un sûr témoignage. Dans cette même enceinte, chaque dimanche le protestant vient entendre son prédicateur, et quelques instans après le catholique arrive, tire un grand rideau vert qui dérobait l'autel et le tabernacle, et la messe commence. Vous voyez que la religion est douce et tolérante dans ce charmant pays. On sait ménager avec indulgence la croyance des autres, et chacun est tolérant par principe autant que par politique; la morale des protestans les invite, ainsi que la nôtre, à suivre le penchant des cœurs, et à pratiquer cette sublime vertu de charité qui est, à proprement parler, le cœur de la religion chrétienne, comme la foi en est l'âme. Chaque ville possède des établissemens de bienfaisance, que les plus riches et les meilleurs citoyens surveillent eux-mêmes : aussi voit-on peu de mendians dans tous les cantons protestans.

L'esprit religieux du peuple en général m'a fait plaisir à observer; j'aime voir l'homme rendre un juste hommage à son Créateur : j'aime voir le fils prosterné devant son père. Zélé croyant, le Suisse a la conscience la plus religieuse, et c'est ce qui fait qu'il a moins de vices et plus de vertus; sa vie se règle sur sa foi; il suit sans balancer le chemin que lui trace l'austère morale de son culte. Protestans, catholiques, tous professent une pratique soutenue de leur religion; nul ne manque à ses devoirs de chrétien, et les jours de fêtes et dimanches les temples et les églises sont inondés des flots d'un peuple respectueux qui vient et prier et s'instruire. Chez les protestans, le culte est trop simple, il est grave, il est triste, il tire toute sa majesté de la foi des fidèles; rien d'extérieur, rien d'imposant ne frappe les yeux, n'émeut l'âme, et ne prédispose le cœur à plus de piété; rien ne prépare les voies à l'onction sainte. Dieu, disent-ils, est assez grand de sa propre grandeur; en cherchant à le peindre, à le faire apparaître aux yeux, nous risquons de défigurer sa sublime image. Chaque homme le croit d'après son cœur, et chaque homme le croit bien : lui-même n'a-

t-il pas pris soin de graver son idée dans nos âmes. Malgré des observations qui, au premier coup-d'œil, pourraient paraître spécieuses, je trouve ce culte trop aride, trop sec ; l'homme instruit, l'homme sensible, a tout assez de cette religion-là ; mais l'homme simple, l'homme des champs, celui dont les pensées n'ont pas été développées par l'éducation, celui qui vit beaucoup par ses sens, et si peu par son âme, pourra-t-il, aussi bien que vous, privilégiés de la terre, découvrir et croire Dieu là où ses yeux ne le voient pas? Perfectionner est un bien ; mais on abuse de ce désir de perfection ; chacun a l'ambition de réformer ; et que de fois, aveuglé par cette passion d'orgueil, on chasse le bien pour le remplacer par le mal ; chacun d'ailleurs juge trop d'après sa petite sphère, d'après ses petits intérêts. Tel savant, dont l'âme hardie et généreuse, brisant tous les préjugés, se sera rapprochée du vrai Dieu, et qui, renversant les cultes, voudra détruire la vieille foi de nos pères, à mes yeux ne sera jamais qu'un insensé ; et cependant ses idées sont grandes, ses pensées religieuses, sa morale saine, austère même ; mais il devait se souvenir que la

10

masse des hommes a d'autres besoins nécessités par d'autres positions, et que ce qui est favorable à lui-même pourrait bien être nuisible à la société en général : pour tous, la vie ne porte pas les mêmes fruits. La majesté du culte extérieur est commandée par cette loi d'apathie et d'ignorance qui régit la plupart des hommes; le sage ne devrait jamais oublier qu'il faut frapper les sens pour réveiller les âmes. J'ai admiré cependant la piété du protestant, il m'a étonné par la simplicité de sa foi, et surtout par sa confiance en Dieu. Religieux par conviction, il est heureux dans cette vie, et il espère l'être plus encore dans l'autre; réglé dans ses désirs, borné dans ses besoins, il a su mettre un frein à son imagination, et il est un cercle d'idées qu'il ne dépasse jamais; ce cercle, tracé jadis par une main sage, par un génie profond, s'est conservé malgré le temps : les siècles ont glissé sur lui, sans l'entamer jamais. Honneur donc à ce peuple religieux, honneur à ce peuple confiant en la bonté suprême !

Chez les catholiques, le culte de Rome s'est conservé pur et intact; il est encore tel qu'il

était il y a cent ans, tel qu'il fut il y a mille ans, et le modeste pâtre du canton d'Ury conserve encore cette même foi qu'eurent jadis les vieux châtelains du douzième siècle. Comme la chaire de saint Pierre, elle s'est transmise de main en main sans s'altérer. L'église catholique est riche du Dieu qu'elle possède dans son arche sainte; mais les hommes y ont ajouté des richesses fastueuses; l'autel, chargé de dorures, de tableaux et de fleurs, semble bien le tabernacle divin où plus spécialement se plaît le Dieu de la croix; et le signe pieux qui s'élève fièrement sur le dôme du clocher, étincelle de tous les feux des métaux les plus précieux; partout l'œil rencontre l'image vénérée de la mère du Christ; partout le regard s'abaisse devant les saintes reliques des bienheureux. Le sacrifice de la messe offre réellement de la magnificence; ce surplis du lin le plus éclatant, cette chappe à larges franches d'or, ce trône à demi dans les airs, où, au milieu d'une gloire, rayonne le Dieu des chrétiens; l'encens qui fume, la voix lentement solennelle du pontife qui prie, tout un peuple prosterné, confondu, anéanti devant le Dieu qui se révèle à

lui, tout contribue à élever l'âme, à attendrir le cœur. Les yeux se mouillent de douces larmes, la pensée monte et s'attache à Dieu, l'homme tout entier prie et s'humilie. Oh! qu'il est magique ce pouvoir des cérémonies religieuses, et qu'il plaît à celui qui aime à ressentir de douces émotions!

Adieu, ma chère Louise, je vais gravir ce soir encore jusqu'au canton d'Appenzel; de cette station qu'on me dit être charmante, je vous écrirai demain; mais avant de vous quitter aujourd'hui, je veux vous prier de me consacrer de temps à autre quelques douces pensées.

QUINZIÈME LETTRE.

Saint-Gall, le . . . . . 1823.

J'ai vu cet Appenzel dont tant de voix éloquentes ont fait de si délicieuses peintures ; j'ai admiré la fraîcheur de ses vallées, le gracieux des croupes verdoyantes de ses montagnes ; j'ai pris plaisir à me promener dans ses villages opulens et soignés; j'ai applaudi à l'air de franchise et de richesse que j'ai remarqué sur le visage et dans les manières, et je me suis trouvé heureux d'avoir enfin sous les yeux le spectacle du vrai bonheur d'un peuple. Certes, je n'outre pas la vérité quand je parle

ainsi : Appenzel, avec ses troupeaux, son lait, ses prairies et son industrie manufacturière, a su acquérir une aisance qui s'est répandue dans toutes les classes de la société, et a, pour ainsi dire, nivelé toutes les conditions, bien mieux que les lois, les usages, et cet esprit de liberté dont la théorie peut séduire, mais que la pratique fera toujours repousser. Tout l'Appenzel est riche ; aucun homme ne souffre dans ses frais et riants vallons ; la vie pastorale fournit aux uns, l'existence manufacturière produit aux autres. Rien n'est plus aimable que cet accord heureux de la simplicité pastorale avec l'activité qu'exigent les travaux industriels : rien d'ailleurs aux yeux de celui qui ne va chercher en Suisse que le plaisir de quelques jolis points de vue, rien ne s'harmonise mieux que des vallons d'un beau vert, des habitations bien tenues, des troupeaux nombreux, des ruisseaux murmurans, de vastes bois, de grandes manufactures, et des hommes heureux. Les vallées appenzelloises sont élevées dans les Alpes et se dessinent peu profondément : on dirait qu'elles ne sont, à proprement parler, que de fortes ondulations de terre.

C'est à quelques lieues d'Allesteten, qu'après une montée longue et pénible on entre sur le canton d'Appenzel, et bientôt après on descend tout-à-coup dans le village de Gaïs. Ce village, situé dans un pays où on ne soupçonnerait que des mœurs rustiques et champêtres, réunit cependant durant l'été les sociétés les plus brillantes; ses chèvres sont renommées pour le lait excellent qu'elles fournissent, et cette réputation est un bienfait pour ce petit pays, où tous les ans on voit arriver, des divers points de la Suisse et de l'Allemagne, maintes belles dames qui veulent essayer sa vertu. Vous connaissez, mais de ouï-dire seulement, l'extrême attention que votre sexe apporte à se conserver le teint frais et brillant; ainsi, quand je vous aurai appris que le lait de chèvre a principalement cette propriété, vous ne serez plus étonnée de l'affluence que j'ai trouvée à Gaïs.

Au milieu des Alpes, j'ai revu un aperçu de Paris et du monde, j'ai revu l'élégante toilette des petites maîtresses, le luxe présomptueux de la femme qui, ne pouvant plus séduire par ses yeux, croit éblouir par le riche de sa pa-

rure; j'ai entendu parler à demi-voix d'intrigues qu'on n'a jamais eues, de malheurs que l'on n'a jamais éprouvés, et d'honneurs qu'on ne connaît que de nom. Chacun, loin de son pays, s'y donne pour ce qu'il n'est pas, et chacun, tout en croyant duper les autres, n est jamais venu à penser qu'il pourrait bien être aussi une première dupe. Au reste, l'aspect de Gaïs est élégant et gracieux à l'œil; on y voit de nombreux équipages, des livrées seigneuriales, beaucoup d'hommes à tournures étrangères, et nombre de jolies femmes. J'ai passé légèrement dans un lieu qui était de trop grand plaisir pour moi; j'ai repris ma route, et je me suis hâté de gagner les vallées plus élevées et plus solitaires. Le peuple qui habite les hauts pâturages d'Appenzel ne réalise pas ce que l'imagination fait concevoir d'un peuple pasteur: riche, opulent, il étale un luxe qui s'accorde mal avec la simplicité que l'on prête à ces hommes-pasteurs dont l'antiquité vantait l'innocence. De nombreuses manufactures éparses le long des torrens qui arrosent ces vallées, enlèvent une partie de ce charme idéal qu'on aimait à espérer. Malgré ces réflexions, malgré ce rêve déçu, le ta-

bleau de ce petit canton doit intéresser tout ami de la fraîche nature, tout ami d'une tribu riche, heureuse et sage. Content de son sort, l'Appenzellois ne cherche jamais à dépasser sa destinée, et en cela il donne une leçon de morale et aux nations et aux hommes ; le costume pittoresque des femmes, leur tournure élégante, relèvent encore les couleurs aimables et gaies sous lesquelles l'Appenzel se montre aux regards du voyageur. Si dans ce petit pays on veut observer avec attention l'espèce humaine, on y trouvera l'homme tel qu'il est, lorsque la société ne l'a pas corrompu par des vices; on y verra que le fond de l'âme est bon, que nos penchans nous portent vers les travaux utiles, les sentimens du cœur, la bienveillance envers tous et la reconnaissance envers Dieu. Tous les hommes sont frères, dit l'Appenzellois, et il ouvre sa porte à l'étranger qui demande asile. Tous doivent s'aider, se soutenir et s'aimer, et il partage sa couche et son pain avec l'infortuné que son étoile errante amène sous son toit. Le caractère de cette peuplade suisse est aussi sain et aussi beau que la faiblesse de notre nature peut le comporter. Gloire à lui, car il est re-

ligieux et bienfaisant! Mon amie, plus que tout autre il aura droit au trésor des cieux: Dieu ne lui doit-il pas une riche part?

Croyez-vous que je puisse entrer dans de grands détails sur les mœurs intimes de l'Appenzel? J'ai passé trop légèrement dans ce canton pour avoir pu approfondir le caractère de ses habitans; le hasard, qui seul pouvait me servir, ne m'a pas découvert les pensées habituelles, les idées saillantes qui ont le plus d'empire parmi eux. Je ne vous ai dessiné qu'à grands traits ce petit pays, comme tous les autres tableaux que j'ai cherché à vous offrir; j'aurais pu ambitionner la gloire de figurer l'historien; pour cela que m'eût-il fallu? un peu de hardiesse et un peu de mensonges; j'aurais fardé tout cela d'une apparence de vérité, assortie à-peu-près aux couleurs nationales; et certes de moi-même j'aurais pu me ranger parmi les auteurs qui ont écrit sur la nature, les mœurs et l'histoire de la Suisse. Mais je suis plus modeste; je n'ambitionne que le but où j'espère parvenir, celui de vous plaire un instant par le récit de mon voyage, et plus encore de vous plaire toujours par les

expressions de mon bon et sincère amour. J'ai bien interrogé quelques bons habitans sur la forme de leur gouvernement, tous se sont réduits à me dire qu'ils étaient heureux. Les détails qu'à force de questions je leur arrachais ensuite, ne m'apprenaient que ce que nous savons tout aussi bien qu'eux, que leur gouvernement est républicain, et que tous ont part aux actes de la souveraineté. Voulez-vous en savoir davantage, consultez ou le savant *Raoul-Rochette*, ou l'aimable et gracieux *Deppingre*; ils sont fournis en érudition et en élégance, et sûrement ils ne pourront manquer de vous être utiles et agréables.

J'ai traversé, à une lieue de Gaïs, un village qui m'a semblé réaliser tout ce que l'imagination a pu concevoir de plus joli, de mieux peint et de mieux cultivé; il m'a paru une vraie décoration d'opéra, tant ses maisons étaient ornées, tant ses couleurs étaient fraîches; les jardins qui entremêlent les habitations étincelaient des plus belles fleurs, et, de distance en distance, de grands et beaux arbres figuraient à merveille dans ce charmant paysage. Dans ma ferveur campagnarde, je me

suis représenté quelquefois un Élysée champêtre où les âmes des bons se reposent après la mort; pour ce faire, j'employais toujours grands frais d'imagination, mais d'aujourd'hui je n'aurai plus qu'à me souvenir; et ce délicieux village sera le séjour divin où je placerai désormais l'asile heureux des hommes qui ont dépassé et cette terre et cette vie. En avant de Saint-Gall on descend assez rapidement jusqu'à l'entrée de la ville; les sapins s'élèvent tristement sur les bords de la route, et ne quittent le voyageur qu'aux approches de Saint-Gall même.

Bâtie dans une petite plaine qui s'étend jusqu'au lac de Constance, cette ville est l'une des plus jolies qu'offre la Suisse, et, comme toutes ses sœurs, elle tire tous ses charmes de l'extrême propreté de ses habitations, qui, pour la plupart, sont peintes. Les dômes de la cathédrale s'élèvent tout dorés; ils figurent bien et donnent grande physionomie à Saint-Gall.

Quelques mois encore, et nos destinées seront liées à jamais; sur le même nuage nous

suivrons le vol du temps; unis par des nœuds indissolubles, nos existences se confondront, et nos deux âmes n'auront plus qu'une volonté directrice. Mon cœur vous aime trop, mon amie, pour ne pas avoir foi au bonheur, quand vous venez confier votre vie à mes soins. Le mariage effraye un peu, peut-être, votre timide innocence; vous craignez encore de rencontrer les regards d'un homme; on vous les a représentés comme les ennemis de votre sexe. Jeune fille, qui ne connais le mal que d'ouï-dire, la vie que de nom, tu rougis à ma vue, et ce m'est une preuve de la pureté de ton âme. Oh! rassure-toi, j'ai un fonds d'espérance qui ne saurait me tromper, et à mes yeux ravis déjà l'avenir se pare de ton bonheur. La coupe de vie que je bois ici-bas, long-temps me fut amère, aujourd'hui il me semble que sa liqueur s'épure, se change... et qu'un destin plus doux est tout proche de moi; car, ma bonne Louise, je vous aime déjà à cette heure où vous ignorez encore s'il vous sera permis de m'aimer; et quand, pour la première fois, je vous adresserai le premier mot d'amour, vous serez étonnée d'apprendre que cet amour a déjà vieilli dans mon cœur.

SEIZIÈME LETTRE.

Zurich, le . . . . . 1823.

Saint-Gall est une jolie ville; c'est la miniature de la Suisse; elle est fraîche, elle est peinte, elle est joliette; son ensemble charme le regard du voyageur. Les habitans sont affables, ils ont une fierté républicaine assez douce, qui ne nuit pas à leur bienveillance envers l'étranger; ils ne sont pas rudes comme quelques peuplades montagnardes; l'aristocratie, la religion et le voisinage de l'Allemagne, les ont polis et façonnés aux goûts de la civilisation moderne. Les femmes ont des cou-

leurs assez vives, des traits bien dessinés; leur costume est joli; il vous irait bien, j'en suis sûr; vos yeux bleus, votre nez à la Roxelane, votre bouche si bien l'image de la rose à demi-épanouie, prêteraient encore un nouveau charme à cette parure helvétique, et vos blonds cheveux nattés avec soin, seraient admirés même dans ce pays où ils sont si habituellement beaux; mais de plus que les Galloises vous auriez ce charme du sourire qui part autant du cœur que de l'esprit, et cette légère teinte de mélancolie qui, disent quelques auteurs, est la grâce des beautés antiques. Madame de Staël, ce génie-homme, cette gloire de la littérature moderne, a considéré la mélancolie comme la vertu essentielle du vrai beau; c'est par elle qu'elle a classé les grands siècles de notre monde : ne rougissez donc pas de cette couleur mi-sombre qui, de temps à autre, se répand légèrement sur votre physionomie. C'est le jour mystérieux qui donne le plus doux reflet à votre charmant visage.

Presque frontière de l'Allemagne, Saint-Gall se ressent du voisinage; son langage est, dit-on, plus fleuri que celui des autres can-

tons. De cette ville je me suis dirigé sur Constance; j'ai passé par Arbon, où je me suis embarqué sur le lac. Cette belle étendue d'eau m'a donné une idée de la mer; ces ondes bleuâtres, sur lesquelles voguait si légèrement mon bateau, m'offraient un coup-d'œil ravissant: le ciel et les paysages montagnards des côtes voisines, qui se renversaient dans leur cristal, me plaisaient à observer. J'ai laissé Lindau sur la droite, et j'ai débarqué à Constance. J'ai passé légèrement dans cette ville, qui ne m'a paru porter aucun caractère de beauté, et je me suis dirigé sur Schaffouse; j'y suis arrivé pour dormir, et le lendemain je me suis levé de bonne heure pour en partir aussitôt: ma course était brillante, j'allais à la chute du Rhin à Lauffen. Ce fleuve, si riche en belles eaux, se précipite en cascades d'une hauteur de quatre-vingts pieds environ, et tombe avec fracas dans un bassin qu'il semble s'être creusé. Mais voyez ce que c'est que la nature humaine, tout ce qui est de son ressort s'use, s'affaiblit; le temps ne marche pas en vain, il lime toute la création; et l'homme lui-même, ce roi de la terre, ce monarque imposant et superbe, cet être qui, par la su-

blimité de sa pensée, tient de si près à Dieu, l'homme est le premier sujet de ce redoutable pouvoir. Puissance invisible de destruction, le temps dégrade tout à la longue, nos sens s'affaiblissent à force d'en user, la vue se perd à force d'avoir vu, l'ouïe devient paresseuse pour entendre parce qu'elle a trop écouté, la sensibilité du tact, l'odorat, se perdent avec l'âge, et le sens même de l'admiration s'émousse à la longue : c'est à cette cause que j'attribue le peu d'enthousiasme que j'ai ressenti à l'aspect de la chute de Lauffen. J'avais vu des scènes de cascade trop belles pour conserver encore quelques émotions pour celle-ci. Je vous disais tout-à-l'heure que dans l'homme tout se perdait à la longue ; de cette loi terrible le cœur seul est excepté : toujours jeune, toujours ardent, même dans les corps débiles, le temps ne peut rien sur lui : émanation de la divinité, il est au-dessus des lois humaines!

J'ai mangé avec plaisir de l'excellent poisson du Rhin, et j'ai trouvé qu'à Lauffen on sait très bien faire les honneurs du fleuve aux pauvres voyageurs affamés. J'ai peu stationné

dans ce lieu ; le pays n'est pas curieux par lui-même, et après un quart d'heure on a tout assez admiré la chute. Mon cœur, d'ailleurs, me pressait de regagner la France ; il semblait reprocher à mon imagination de me retenir si long-temps loin de vous. J'avais encore un espoir, qu'à peine j'osais m'avouer, tant il était faible, d'enfin déterminer vos parens à conclure de suite une union que je désire depuis si long-temps. Aussi, abandonnant, peut-être pour toujours, les bords du Rhin, je me suis mis dans le courrier de Zurich, d'où je vous écris aujourd'hui.

Adieu, je passerai la journée de demain à Zurich ; je désire voir cette ville avec détail.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Zurich, le . . . . 1823.

Zurich est l'une des plus célèbres villes de la Suisse; c'est la capitale de l'un de ses cantons protestans. Située sur le bord de l'un des plus jolis lacs, elle offre aux voyageurs le repos le plus agréable, à sa descente des hautes montagnes; il retrouve là tout le luxe de la civilisation, tout le poli, tout le soigné de la société; il peut se délasser aux pieds d'une jolie femme, ou se récréer au théâtre. Des cercles de savans peuvent lui fournir encore d'utiles agrémens, et s'il aime les établissemens de bienfaisance, il est en pays fourni.

J'ai demandé à un ancien militaire, homme d'esprit et d'expérience, qui se trouvait à la porte de l'hôtel, ce que j'avais à voir; il m'a proposé de me conduire, et nous sommes partis. Notre première visite a été pour la cathédrale; le vaisseau de ce grand temple protestant est d'une élévation remarquable; on se plaît à le comparer aux plus belles voûtes de nos églises de France. L'œil cherche en vain des décors pompeux dans cet asile pieux; la simplicité protestante a si bien proscrit tout culte extérieur et visible, que dans ces temples rien ne parle de Dieu ; redoutant l'idolâtrie, ils ont rejeté les images ; redoutant l'orgueil, ils ont supprimé les vases sacrés, les tabernacles, les arches saintes : aussi l'aspect de ces lieux destinés au culte d'un Dieu est-il triste et pauvre. J'ai fait mon ascension au clocher, et de là j'ai joui du panorama de la ville, du lac et de la campagne de Zurich. Il était à peine sept heures, les rayons du soleil rasaient encore obliquement les flots du lac, qui, dans certains endroits, semblaient tout de lumière; dans le fond du tableau, les montagnes étaient éclairées, et de tous les points du lac on voyait s'avancer de jolies barques qui, avec leurs

voiles blanches, voguaient vers Zurich. Ce panorama était vraiment attrayant, et je me suis oublié long-temps à en admirer tous les détails. La ville était dans l'ombre encore, aussi pouvais-je en distinguer plus facilement les divers édifices; l'arsenal, la maison des orphelins, l'hôtel-de-ville, tour-à-tour occupaient et ma vue et ma pensée. L'horloge, cependant, venait de sonner huit heures, et l'oreille encore tout assourdie de ses sons bruyans, je remerciai le portier qui nous avait ouvert le clocher; je lui glissai la pièce d'usage, et je me dirigeai vers l'hôtel-de-ville. J'arrive, je monte les marches d'un superbe escalier, et j'allais entrer hardiment dans la salle, lorsqu'un factionnaire, m'adressant la parole en allemand, s'oppose à mon passage; mon guide s'avance, cause une minute avec le soldat, et m'annonce que les magnifiques seigneurs de Zurich tenaient un conseil d'État, et que je ne pouvais voir le palais. Il n'y avait rien à faire, je redescendis et me rendis à l'arsenal. Si vous aviez parcouru avec moi cet arsenal, à chaque pas je vous aurais vue frémir de cet appareil meurtrier : des piques, des lances, des haches d'armes, des

cuirasses, des brassards, des casques chevaleresques, des hommes de fer enfin, vous auraient effrayée; vous les auriez crus vivans à la manière dont les diverses parties de l'armure sont ajustées entr'elles. Vous n'auriez osé vous promener devant cette file de canons que le préposé me montrait avec tant d'orgueil; à l'entendre, on aurait pris une haute idée de la puissance zuricoise. Mais arrêtons-nous un instant devant cet arc fameux qu'on nous dit être celui du célèbre Guillaume Tell. Voilà un monument historique du plus haut intérêt; j'admire la portée énorme de cet arc, et je m'étonne qu'un homme, jadis, ait pu l'employer avec autant d'adresse. Nos pères avaient plus de force que nous, Louise; nos générations sont abâtardies, et c'est peut-être ainsi que le genre humain marche insensiblement à sa fin. Puisque j'ai prononcé le nom de Guillaume Tell, sûrement vous voudrez que je vous en dise quelques mots : toujours à vos ordres, je vous obéis.

Aux vieux temps de la féodalité, la Suisse appartenait à la maison d'Autriche. Eloignée de son prince, cette contrée était livrée à des

gouverneurs; l'un d'eux ayant osé abuser de son autorité, jusqu'à exiger que, par une obéissance absurde, chaque citoyen rendît à une perche surmontée d'un bonnet, qu'il avait fait placer sur la place publique, les mêmes respects qu'à lui-même, s'attira la haine de tout ce peuple. Guillaume Tell, simple laboureur, venu à la ville pour affaire, soit ignorance, soit noble fierté, ne se conforma pas à l'ordre du tyran; arrêté par les satellites du gouverneur, il fut conduit devant lui; ses réponses courageuses et hardies irritèrent cet homme farouche, qui le condamna à la peine de mort.

On raconte, mais l'histoire est assez obscure là-dessus, que Gesler, informé que Guillaume Tell était réputé pour son adresse à se servir de l'arc, lui fit grâce de la vie, à condition qu'il abattrait avec sa flèche une pomme placée sur la tête de son enfant. Guillaume tend son arc, et la flèche enlève la pomme, sans que le jeune enfant ait reçu la moindre blessure. Cette action cruelle de Gesler avait animé le peuple; Tell, enflammé de colère, l'appelle à la liberté; le peuple entend ce noble cri, il se lève, et les Autrichiens sont

chassés. Voilà les faits mémorables qui ont recommandé Guillaume Tell à la postérité.

Après avoir quitté l'arsenal, je suis allé chez un riche propriétaire, visiter un brillant cabinet d'ornithologie. Vous auriez admiré l'art avec lequel on a su conserver les couleurs, les attitudes et jusqu'à l'animé de la vie de ces oiseaux : ce cabinet est une des curiosités de Zurich. J'étais fatigué; je me suis rendu à mon hôtel, et j'ai lu quelques pages de *Lamartine;* vous voyez que je soigne mes plaisirs, et que je ne néglige rien pour passer agréablement mes jours de rigueur et d'absence. Je me suis oublié dans ma lecture, et le dîner était servi lorsque, fermant mon livre, je me disposais à sortir. La partie fut remise après le repas. Je ne languis jamais à table ; aussi ma séance ne fut-elle pas longue; et appelant mon guide, je le priai de me conduire à l'hospice des orphelins, établissement dont on m'avait vanté la tenue régulière et soignée. Quand Zurich ne se recommanderait que par cette maison des orphelins, elle mériterait d'être placée au premier rang des villes suisses; nulle part je n'ai vu tant d'humanité,

tant de philanthropie; nulle part je n'ai vu tant de bienveillance pour l'être abandonné des auteurs de ses jours. On peut dire que le gouvernement de Zurich est aux petits soins avec le malheur. Ceux qu'en France la société repousse, sont adoptés ici; et le Zuricois, aussi sage qu'éclairé, les regarde comme la grande famille que lui assigna la Providence. Gloire à la noble pensée qui inspira ce superbe établissement, gloire à la nation qui sut si bien l'utiliser! Voilà mes courses finies.

Adieu, ma chère Louise, je vais me diriger vers la France, et mon cœur tressaille de plaisir comme si déjà j'étais de retour sur le sol de ma patrie. Adieu, ma douce et charmante amie, pensez à moi; votre souvenir m'est si précieux!

LETTRE DIX-HUITIÈME.

D'Aarau, le . . . . . . 1823.

Je suis parti de bonne heure dans une petite voiture découverte, attelée d'un cheval de poste, et dans ce modeste équipage je gagne la ville d'Aarau. La route traverse Baden, où l'affluence des étrangers est toujours grande pendant l'été. L'homme malade vient y chercher la santé, tandis que l'oisif, le désœuvré, viennent y quêter un peu de plaisir; cette cité est ancienne; les ruines d'un château gothique font point de vue en avant de la ville; j'ai passé rapidement, aussi ne puis-je

vous donner d'autres détails sur les eaux, les baigneurs, Baden et ses environs. A quelque distance de la ville, on entre dans une plaine bien cultivée: c'était le temps de la moisson, et j'ai vu lever des gerbes de superbes épis. Au milieu des moissonneurs se jouaient de jolis enfans qui semblaient être de la famille; du moins je l'ai présumé à leur gaîté et à leur liberté. Mais quel fut mon étonnement, lorsque je les vis s'avancer vers la route, se mettre à courir près de la voiture, et solliciter ma charité d'une voix bien piteuse et bien triste. Mon cœur fut oppressé, et je maudis l'avidité qui n'est jamais satisfaite de ce qu'elle a, et qui porte l'homme jusqu'à se dégrader pour obtenir une chétive pièce de monnaie. Je demandai à mon postillon si ces enfans appartenaient aux propriétaires de ces champs: « *Eia*, Monsieur. — Et pourquoi les laisse-t-on mendier ainsi? — *Meiner, être la coutume.* » J'en savais assez, je cessai mes questions. Pour chasser les tristes réflexions que ce tableau venait de faire naître en moi, je tournai ma pensée vers la France, je me reportai au foyer paternel, et, les yeux fermés, l'esprit suspendu, je jouis tout à mon

aise d'une scène de famille. Au coin d'un grand feu, un soir d'automne, tous réunis, tour-à-tour nous devisions du passé, tour-à-tour nous devisions de l'avenir ; mon grand-père, dont la gaîté a survécu à plus de quatre-vingts années, racontait les plaisirs de sa jeunesse, et son œil s'animait à mesure qu'il parlait, tant le souvenir a de puissance sur nos âmes : nous prêtions une oreille attentive et semblions tous contens de le voir un moment oublier son grand âge. A la suite de son récit vinrent les réflexions; mon père en fit plusieurs avec ce calme de raison et cette justesse d'aperçu qui le distinguent; ma mère vint y mêler ses douces paroles, aussi douces que ses sentimens et ses pensées ; et moi, je courais la poste en parlant et en pensant, comme, hélas! je la cours à cette heure. Ce bonheur domestique, je vais le retrouver de nouveau; je vais me plaire encore au milieu de mes parens et de mes amis : ah! que la vie est bonne quand elle vous offre tant de délices. Louise, un jour vous viendrez vous joindre à cette réunion châtelaine, et tous encore nous aurons acquis un lien et un plaisir de plus. Quand on parle de ses parens, le charme est si puissant, que

plus l'âme ne peut s'arracher à son empire ; on se rappelle tant et tant de jours heureux et fêtés par eux ; la masse des bienfaits est si grande, qu'elle ne peut se comparer qu'à la masse de la reconnaissance ; tout souvenir plaît, intéresse, jusqu'à celui qui vous rappelle des fautes si promptement regrettées et surtout si promptement pardonnées. Si l'imagination, reculant jusqu'à l'entrée de la vie, rêve à ces douleurs qui donnent aux mères le caractère d'héroïsme, si votre berceau s'offre à votre mémoire avec tout ce cortége de soins et d'attentions dont votre mère l'a entouré, comme le cœur bat plus vite, comme l'œil se trouve tout humide. Ah! n'oublions jamais les auteurs de nos jours; pour nous ce sont des dieux : les aimer à l'égal de la divinité, ce n'est que leur payer le tribut qui leur est dû.

Mais voilà la vieille cité d'Aarau qui s'offre à ma vue. Sans éclat et sans magnificence, elle est située dans une plaine qui est fertile et bien cultivée; une population active habite la ville et ses alentours. J'ai remarqué une jolie promenade qui fait terrasse, sur les bords de la rivière.

Adieu, il faut que je vous quitte, il est six heures, et la voiture arrive. Adieu, demain au lever du soleil, alors qu'à peine vos yeux s'ouvriront, je serai à Berne, et là, comme partout, comme toujours, je penserai à vous, je vous aimerai, et vous le dirai.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Berne, le . . . . . 1823.

On arrive toujours avec plaisir dans une jolie ville ; aussi suis-je tout réjoui d'avoir encore une journée à consacrer à la ville de Berne. J'ai revu cette charmante cité avec le plaisir qu'on éprouve lorsqu'on se retrouve en compagnie d'anciens et bons amis. Un sentiment de plaisir abonde dans le cœur, le réjouit et l'anime : aussi me voilà d'une humeur fort gaie pour aujourd'hui. Je veux profiter de mon séjour ici pour aller jusqu'à Hoxfil, visiter le célèbre établissement de M. de Fel-

lemberg ; cet homme, véritablement utile à la science et à son pays, a su réduire en principe cette science d'agriculture dont les lois éparses échappaient souvent à l'étude la plus approfondie. Nous n'avions aucune école spéciale d'agriculture, M. de Fellemberg a voulu remplir ce vide, et il a fondé un établissement où de toutes les parties du monde de jeunes députés venaient apprendre la culture des terres. Les abus se mêlent à tout; ils envahissent toutes les institutions humaines : celle-ci pouvait-elle être exceptée? Dans le nombre des jeunes gens qui venaient s'instruire à cette école, il s'en trouvait de fort riches et de très peu fortunés, les uns avaient de la hauteur, les autres de la fierté : de-là des divisions, des querelles, des malheurs. Il fallait un homme ferme et hardi pour tenir en bride tant de jeunes têtes si divisées d'opinions et d'intérêt. M. de Fellemberg avait bien toutes les qualités nécessaires pour être le directeur habile d'un établissement de ce genre; mais il préféra son repos et sa tranquillité à cette pénible et continuelle responsabilité, et l'école d'agriculture fut remplacée par un collége de jeunes gens, qu'on ne recevait plus passé un certain âge.

Ce nouvel établissement prospéra bientôt, et l'Allemagne aujourd'hui fournit nombre d'élèves à cet illustre pensionnat; on a eu le soin de procurer aux élèves tous les exercices gymnastiques qui, pense fort habilement M. de Fellemberg, contribuent puissamment à développer les forces des enfans. Le corps ne doit pas être négligé dans l'éducation; souvent c'est de son plus ou moins de développement que dépendent les facultés morales : la santé de la vie entière, la santé, ce premier des biens, ne tient-elle pas d'ailleurs à la manière dont on a été élevé dans la première enfance, et surtout dans la jeunesse. Le bâtiment est grand; il a la forme d'un ancien château; le manége couvert se trouve à la suite: un grand bois entoure toutes ces constructions. Dans une vaste salle on a rassemblé tous les outils d'agriculture, toutes les machines que M. de Fellemberg a inventées ou perfectionnées. On y remarque des charrues artistement dessinées, des semoirs qui peuvent être très utiles, et différens objets qui échappent à ma mémoire. J'ai trouvé là un vieil émigré, M. le comte de Vieille-Ville, qui, ami de M. de Fellemberg, accepte depuis la révolution sa

généreuse hospitalité : homme d'esprit, il a conservé toute l'amabilité de notre pays. Il a eu l'extrême complaisance de me promener dans le parc et de me donner sur l'établissement tous les renseignemens que je pouvais désirer. En homme d'honneur, il paye M. de Fellemberg de ses bontés pour lui, en reconnaissance et en éloges : c'est la monnaie la plus accréditée chez les âmes généreuses.

Hoxfil n'est qu'à deux lieues de Berne ; j'ai repris le chemin de la ville assez tard, et je ne suis arrivé à Berne qu'au coucher du soleil. J'ai été me promener sur la terrasse de la Matte, je me suis assis un moment pour respirer la fraîcheur de la soirée, et je ne me suis décidé à la retraite que lorsque les factionnaires se sont avancés pour faire évacuer la terrasse.

Adieu, demain de bonne heure je partirai pour Lausanne.

VINGTIÈME LETTRE.

Genève, le . . . . 1823.

Me voilà dans le courrier, ainsi ne vous attendez pas, ma bonne et tendre Louise, à des descriptions bien détaillées du pays que je vais traverser. La diligence est parfaitement composée; nous avons un conseiller d'État de Genève, homme grave s'il en fût jamais, mais homme, je crois, de génie; son front, du moins, semble en porter l'empreinte, et son regard est celui d'un être supérieur. Nous avons un ministre saint protestant, véritable homme de Dieu; et nous avons enfin deux

jeunes botanistes qui descendent des hautes montagnes avec une ample moisson d'herbes et de fleurs. La conversation n'a pas été animée jusqu'à Morat : on s'observait, on s'essayait; quelques syllabes jetées au hasard n'obtenaient pour réponses que des monosyllabes plus insignifians encore. Le pays que nous traversions cependant offrait un coup-d'œil riche; les terres m'ont paru productives et bien cultivées : tout est soin en Suisse; tout est arrangement, propreté; aussi les champs rapportent-ils beaucoup et les maisons sont-elles toujours très jolies. A l'arrivée de Morat on aperçoit des ruines qui paraissent appartenir à un ancien temple romain. Les habitations des dieux étaient massives à cette époque; elles étaient à l'abri de toutes secousses violentes : on voit bien qu'elles doivent leur origine à des peuples dont la terre natale est sujette à de violentes commotions. Nous avons bien déjeuné dans cette ville, qui est ancienne, à ce qu'il m'a paru : l'histoire lui donne une date fort antique. Pendant le repas, la conversation s'est établie ; on a parlé de la fameuse pyramide, et j'ai manifesté le désir de la visiter. Fort complaisamment ces messieurs

m'ont proposé de devancer la voiture; j'y ai consenti, et nous sommes partis. La pyramide n'existe plus, les Français ont vengé la mémoire de leurs aïeux, et en 1798 ils ont détruit ce trophée qui avait quelque chose de barbare, car cette pyramide de mort n'était construite qu'avec les ossemens des Bourguignons morts dans le combat. Le gouvernement a fait élever à la place même qu'elle avait occupée, une colonne sur laquelle on lit la date de la victoire remportée par les Suisses sur notre brave duc de Bourgogne. J'ai été ému, je l'avoue, à l'aspect de ce lieu, et j'ai bien senti, dans cet instant, de quel lien vous enchaîne la patrie. J'ai gratté la terre, comme pour chercher quelques débris de mes pères, mais je n'ai retrouvé aucun vestige d'ossemens, le temps a tout détruit, et pour jamais la poussière de nos aïeux s'est mêlée à la poussière de la terre.

En passant à Payerne, j'ai été voir la vieille selle de la bonne reine Berthe. On remarque encore le trou dans lequel tenait sa quenouille. A Lausanne, j'ai été me promener au signal, pour admirer la belle vue du lac; ce

point est superbe, mais je suis un peu blasé sur ces belles vues, j'en ai tant admiré depuis un mois! Lausanne est très bien située à une demi-lieue du lac; parfaitement habitée, elle offre la ressource de la plus aimable société : d'illustres savans s'y sont retirés. De Lausanne à Genève, la route est variée par les plus jolies habitations; on voit partout l'opulence et le bien-être, et on arrive dans cette ville enchanté de ses environs. Je ne vous dis rien du lac, je me réserve de vous en parler lorsque j'irai à Vevey dans une barque génevoise.

Adieu, mon amie, demain, à mon retour de Ferney, je vous écrirai deux mots pour vous compter ce que j'aurai vu de remarquable dans le château fameux qui a servi si long-temps de retraite à M. de Voltaire. Adieu, je voudrais avoir l'esprit aimable de cet auteur célèbre, pour vous peindre mon cœur et vous dire mon amour.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

Genève, le . . . . . 1823.

J'ai passé les frontières ce matin; il fallait bien être sur les terres de France pour applaudir au génie. J'ai vu avec plaisir la demeure du vieillard de Ferney, de cet homme célèbre dont l'esprit a rempli le monde. Ses œuvres lui ont gagné l'immortalité; et tant qu'ici-bas il y aura des hommes qui aimeront l'agréable et le beau, on lira M. de Voltaire. Vaste génie, il a su se rendre facile tous les genres d'écrire; on estime sa prose, on admire ses vers; *la Henriade* est un chef-d'œuvre, ses

tragédies valent celles de Racine; l'histoire de Charles XII rappelle la façon des grands maîtres de l'antiquité, et dans ses poésies légères il est inimitable. Jamais homme n'a su allier avec tant de grâce le langage austère de la philosophie et la langue doucereuse des amours. Tout en badinant, il instruit, et il fait plaisir même en parlant métaphysique. Ses mots ne sont pas incompréhensibles, et tout le monde entend ses phrases. Sans doute on a des reproches à lui faire; il s'est cru le dieu des lettres; et comme tel, armé du pouvoir suprême, il a voulu dicter des lois; l'orgueil l'a pris, et il s'est irrité contre tous ceux qui ne se sont pas humiliés à ses genoux. Un instant il a oublié qu'il était sur la terre, et qu'il était, comme tout mortel, sujet aux erreurs; son arrogance bientôt s'est montée, et il est devenu assez insolent pour faire ériger un temple à la divinité, sur le frontispice duquel on lit en lettres d'or : *Deo erexit Voltaire!* C'est le premier objet qui frappe les yeux lorsqu'on arrive dans la cour du château, dont l'architecture simple et naturelle n'offre rien de remarquable à l'œil. Un valet-de-chambre du propriétaire actuel m'a reçu

sur les marches du perron, et m'a fait traverser une antichambre assez jolie pour me conduire dans le salon occupé par M. de Voltaire, et qui, ainsi que sa chambre à coucher, est religieusement conservé dans l'état où le grand poète l'a laissé en mourant. Ce salon a deux grandes fenêtres qui donnent sur le parc; il est orné de quelques tableaux; l'un d'eux m'a singulièrement frappé. Voici quel en est le sujet: le génie de la gloire, dans tout l'éclat de sa divinité, est descendu à portée de la terre; d'une main il entraîne Voltaire au temple de l'immortalité, qui brille au plus haut du tableau, tandis que le grand homme en s'élevant dans les cieux, foule d'un pied hardi et dédaigneux tous ses ennemis de ce bas-monde, Fréron et les jésuites. La chronique assure que la composition du tableau est de M. de Voltaire lui-même; je n'en crois rien, il est plus probable que ce tableau lui a été offert en hommage par un vil flatteur, et que la faiblesse l'aura aveuglé au point de l'accepter. Nous sommes à la porte de sa chambre à coucher: entrons. Une seule fenêtre éclaire une pièce assez longue, au fond de laquelle on voit un lit de fort mauvais bois;

des rideaux de damas bleu brodés à grands ramages blancs ne descendent plus qu'à quelques pieds du ciel. Vous me demanderez sans doute la raison de cette singularité, et je vous répondrai en vous disant que les hommes sont assez fous pour attacher une sorte d'idée superstitieuse aux reliques des hommes célèbres, et que, guidés par cet absurde préjugé, chaque voyageur enlevait une petite pièce de ces rideaux et croyait emporter ainsi le génie de Ferney-Voltaire : à la petite dimension de l'étoffe, on juge que le nombre des pélerins a été grand. On assure que, lors de l'invasion du sol français par les armées coalisés, les Autrichiens ont taillé ces pauvres rideaux à coups de sabre ; quelques malins prétendent qu'ils sentaient le besoin de se prémunir d'une relique plus forte, connaissant la difficulté qu'elle aurait à produire son effet. Un ancien secrétaire, le portrait de la grande Catherine, brodé de ses mains pour être offert à M. de Voltaire, les traits chéris de la marquise du Châtelet, cette femme de son cœur, sa bonne et sublime Émilie, et le portrait enfin d'un jeune Savoyard qu'il aimait, et qui se montre presqu'en face du sien, telle est la chambre

du poète de Ferney. Le parc, que j'ai parcouru avec intérêt, ne m'a rien présenté d'extraordinaire; c'est un charmant jardin anglais, mais voilà tout. En partant, j'ai admiré le beau village de Ferney, et ce spectacle m'a ramené à penser à M. de Voltaire, à l'homme célèbre qui a créé une si belle commune. Son cœur était bon, car il faudrait être par trop misanthrope pour croire qu'il n'a fait le bien que par orgueil; peut-être l'ambition d'être applaudi a pu l'encourager dans ses œuvres de bienfaisance, mais sa bonté naturelle seule l'a inspiré d'abord; c'est elle qui lui fournissait les premières idées : pourquoi lui ravir cette douce couronne, elle ne pèsera pas à son front comme les nombreux lauriers dont l'Europe entière l'a couronné. Ces pensées m'ont ramené jusqu'à Genève.

Adieu, ma charmante Louise, je regrette que nous n'ayons pas visité de compagnie le château de Ferney, alors que son poète vivait encore, sans doute vous lui auriez inspiré quelques-unes de ces saillies aimables qu'il n'accordait jamais qu'à l'esprit et à la beauté.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Mon projet était bien hier de continuer aujourd'hui mon voyage; mais après de longues courses on a besoin de repos, et je me suis déterminé à passer toute cette journée à ***, petit village catholique enfoncé de quelques lieues dans le pays de Genève.

Le hasard m'a bien servi dans le choix de ma station; car j'ai fait rencontre de l'homme le plus instruit et le plus vertueux que j'aie connu jusqu'à présent. Vous savez que les voyageurs d'ordinaire se plaisent à converser avec les notables du pays, car ils aiment à apprendre. Guidé par ce mouvement de curio-

sité si naturel, après mon premier repas, je fus me promener du côté du presbytère. Mon hôte m'avait vanté l'esprit et la bonté de son pasteur, et j'espérais le rencontrer à la promenade. Je ne fus pas trompé dans mon espoir, et j'aperçus à quelque distance de là le respectable curé qui, sous l'ombre de beaux arbres, récitait son bréviaire. Je ne voulus pas l'interrompre dans sa pieuse occupation; j'attendis quelque temps qu'il eût fini de lire, et ce ne fut qu'alors que m'approchant, je le saluai et lui demandai la permission de m'entretenir un instant avec lui, si toutefois je ne dérangeais ni ses projets ni ses devoirs. Le bon pasteur accueillit cette demande avec un sourire qui me charma, et nous voilà tous les deux à nous promener et à causer. Nous parlâmes d'abord du pays, de ses productions, de la beauté du paysage; nous admirâmes ensemble les richesses de la nature, et cette conversation nous conduisit insensiblement à parler de la religion et de la morale.

J'étais curieux, je l'avoue, de connaître, sur ces articles, toute la pensée de ce respectable vieillard, et il ne se fit pas presser de

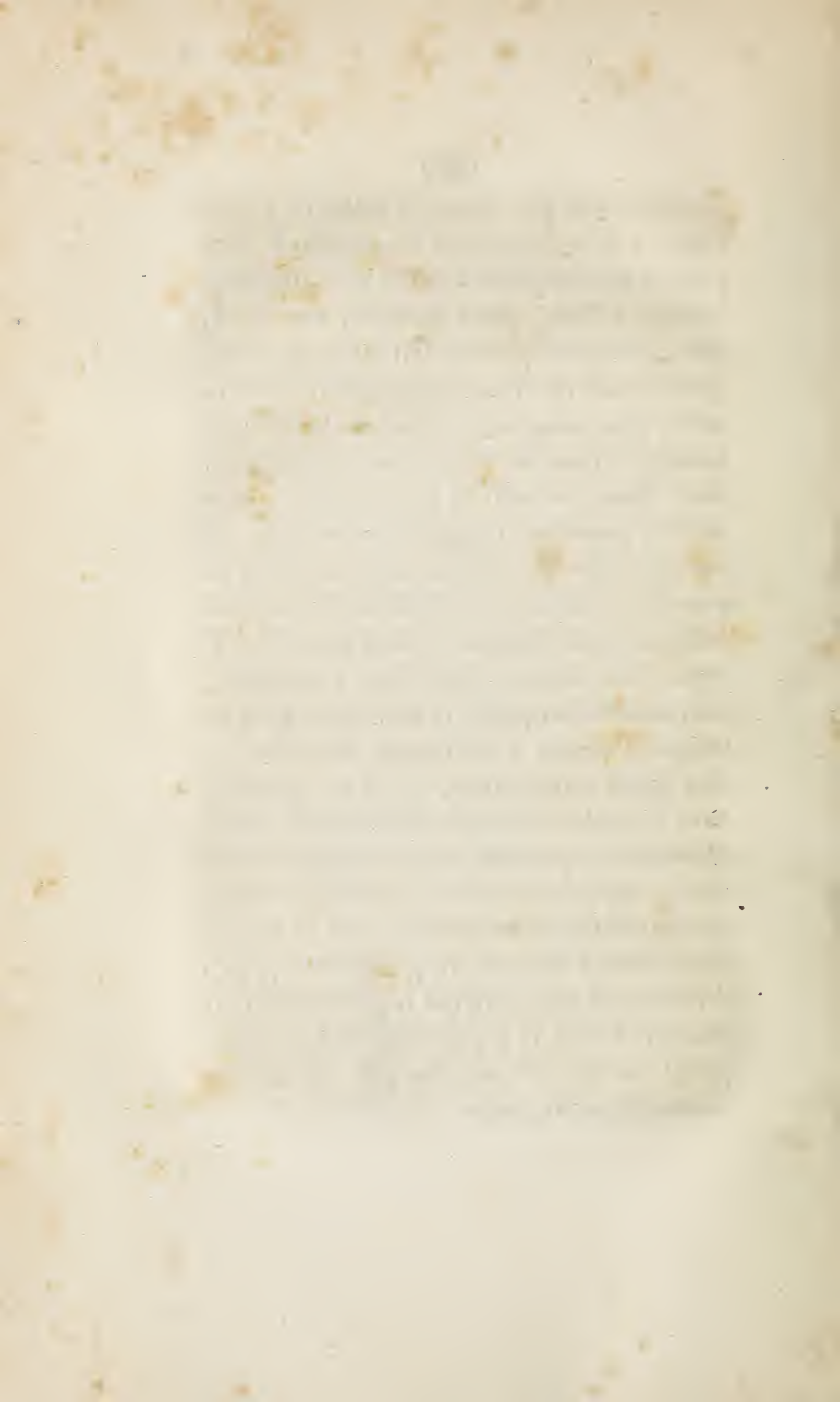
questions. Il avait de l'abandon comme toutes les âmes simples et bonnes ; et je n'eus que la peine de laisser échapper mon désir pour le voir satisfait. « Monsieur, me dit ce vénérable prêtre du Seigneur, la tolérance, dont nous nous faisons un devoir, entretient seule dans ce pays cette paix profonde qui fait notre richesse et notre bonheur. Nous connaissons l'Évangile à fond, mais nous nous occupons peu de ses interprétateurs. Nous sommes simples, quelques-uns trop présomptueux ; dirons-nous que c'est par ignorance ? je crois, dans la vérité de mon âme, que c'est par véritable sagesse. Nous pensons que Dieu a dit tout ce qu'il a voulu dire, et qu'il ne nous appartient pas de chercher un sens caché là où nous trouvons une vérité clairement énoncée. Nous ne condamnons pas nos frères de penser autrement que nous; car nous leur demandons qu'ils ne nous condamnent pas nous-mêmes ; et, vous le savez, en bonne morale, tout droit est égal, tout doit être commun. Chez nous la religion est facile, aussi est-elle familière à la plupart ; nous en faisons notre douceur, notre consolation, mais nous nous gardons d'en faire la crainte,

la terreur de personne. Notre divin maître nous a donné de si beaux exemples, que nous serions bien coupables de ne pas les suivre. Il est venu sur la terre pour adoucir et faire disparaître la loi de rigueur; nous appartient-il, à nous, de la rappeler cette loi terrible? Non; nous sommes sous la loi de grâce, et ce mot nous trace toute notre conduite. Hélas! parmi nos frères, il s'en trouve quelques-uns qui n'ont pas compris assez les maximes de Jésus-Christ: ceux-là sont égarés; mais ils reviendront au bercail; un jour qu'ils liront l'Évangile, ils seront attendris de la douceur de ses paroles, et ils se dépouilleront de ces prétentions élevées qui pourraient peut-être ressembler à l'orgueil. En effet, que sommes-nous, Monsieur, nous ministres du Seigneur, nous prêtres de Jésus-Christ, nous sommes les médiateurs des âmes et de Dieu, les consolateurs de ceux qui souffrent, l'appui de ceux qui veulent aller à Dieu; nous devons montrer la route du ciel, et voilà tout. Dans l'organisation sociale, nous ne devons compter que comme citoyens et non comme prêtres: notre mission est toute morale, elle ne tient à rien d'humain, à rien de terrestre. Je vois dans

l'histoire bien des maux qui ne sont venus qu'à la suite du joug que des prêtres égarés se plaisaient à vouloir imposer aux peuples. Imposer! et de quelle autorité temporelle le maître nous a-t-il revêtus? il nous a défendu au contraire tout pouvoir temporel, et nous a dit que son royaume n'était pas de ce monde. Restons fidèles à ces maximes divines, et n'oublions pas que la religion n'est jamais plus belle que lorsqu'elle pardonne. On dit que dans votre pays des hommes trop exaltés nuisent à la cause sainte ; on le dit, et j'en suis douloureusement affecté, car je connais le Français, je sais apprécier tout ce qu'il a de bon, tout ce qu'il a de généreux dans l'âme, et je crains qu'on ne lui donne de fausses idées sur nos saintes doctrines : il faut si peu pour égarer une âme, que l'on devrait bien mettre de la mesure dans tout ce que l'on dit et dans tout ce que l'on fait. Dans ces pays montagneux, dans ces retraites paisibles, quelquefois la sagesse vient nous visiter, et nous la recevons, Monsieur, comme un hôte que le ciel nous envoie. — Je m'aperçois bien, Monsieur, repris-je aussitôt, que cet hôte visite souvent votre demeure, et qu'il vous aime de

prédilection; si, dans notre belle France on pouvait prêcher une si douce morale, que de paix et de bonheur il en résulterait pour l'État! Mais nous sommes à la suite d'une révolution, et les passions se disputent encore l'empire. Puisse le Bourbon qui règne étendre son sceptre et calmer toute cette agitation! Notre avenir est long, Monsieur, sera-t-il paisible? plus rien ne viendra-t-il troubler la paix de notre patrie? Nous commençons à nous rapprocher. Déjà oubliant les ressentimens passés, nous redevenons les frères de nos frères; ensemble nous recommençons une carrière brillante; tout s'agrandit chez nous, tout se prépare pour un siècle magnifique; une jeunesse brillante, pleine de feu et de vertu, se dirige à grands pas vers les sciences et la gloire. Des hommes inspirés nous parlent sur la lyre le langage des dieux; et la tête chargée de lauriers, la France se montre la première entre les nations. O mon pays, ô mon siècle, ô mon temps, que de beaux destins t'attendent dans l'avenir! que de nouvelles louanges s'apprêtent pour toi! Mais ce bonheur, cette gloire.... personne ne voudrait-il nous en dépouiller: de sourds complots ne

s'ourdissent-ils pas contre le trône et contre l'État ? » Je m'étais animé en parlant de mon pays, et le vieillard m'écoutait avec attendrissement. « Bien, jeune homme, me dit-il, bien, c'est ainsi que l'on doit aimer sa patrie, que l'on doit chérir ses concitoyens ; c'est une vertu, mon jeune ami, conservez-la, et soyez heureux : c'est un vœu que je forme pour vous. Nous ne sommes pas destinés à nous revoir ; peut-être reviendrez-vous dans ces contrées, mais si vous daignez me garder un souvenir, lorsque vous me demanderez, l'indifférent vous répondra : il n'est plus. Vous le voyez, mes cheveux blancs, ma voix cassée, ma raison moins juste, m'avertissent qu'il est temps de songer à la retraite. Mais elle me sera douce cette retraite, car je n'emporterai dans la tombe aucun remords. Adieu donc, Monsieur, croyez que j'ai eu du plaisir à vous voir, et que je m'estimerais heureux si je trouvais l'occasion de vous revoir avant de finir. » Nous étions à la porte du presbytère, je pris avec respect une main que le pasteur me tendait avec bonté, et je pris congé de lui en soupirant de n'avoir pas plus près de moi un homme aussi vertueux.



VINGT-TROISIÈME LETTRE.

(COMMENCÉE A GENÈVE, ET FINIE A VEVEY.)

Vevey, le . . . . . 1823.

Vous serez bien aise peut-être, mon aimable amie, de parcourir avec moi les bords délicieux du lac de Genève? Votre âme, qui aime le beau, s'enthousiasmera facilement à l'aspect des scènes imposantes qui se présenteront à nos regards, et votre religion se croira heureuse d'admirer la puissance de Dieu dans ses plus beaux ouvrages. On a décrit de mille manières ce lac que je pourrais presque nommer le premier des lacs de notre

Europe, si je ne craignais de scandaliser les adorateurs de la brillante Italie. Je ne connais pas, à la vérité, *il Lago-Magiore;* je n'ai pas débarqué *N'ell isola bella;* je ne me suis point reposé sous les ombrages odorans qui ornent cette île charmante, comme un voluptueux disciple d'Épicure; je ne m'y suis point endormi d'un doux sommeil sur le sein des beautés italiennes.

Situé sous le climat le plus beau du monde, enveloppé de tous les souvenirs de l'antiquité, il a d'autres charmes encore que ceux de la nature; mais l'histoire des hommes est si triste dans son passé que souvent elle flétrit les beautés du paysage. Quoi qu'il en soit, je ne puis me décider à donner un rival au lac de Genève, et dût-on m'accuser de sottise ou de présomption, je le proclame le favori de la belle nature. Hier, je fus me promener jusqu'au village de Collonnie, bâti à un quart de lieue du lac; il ne se compose que de maisons de campagne, ou pour mieux dire de maisons de plaisance. C'est un Élysée délicieux que les étrangers, durant la belle saison, se plaisent à venir peupler en foule. Les Anglais surtout,

qui se montrent avides de tout ce qui est beau, payent au poids de l'or les maisons les plus modestes. Vous devez bien penser que le Genevois se réjouit de tirer un parti aussi lucratif de ces pavillons de plaisir que ses pères avaient construits comme l'asile du repos et du bonheur, et qu'il a su si bien transformer en des temples à Plutus. Une observation m'a prévenu contre les Genevois; j'ai remarqué qu'ils étaient peu sensibles par eux-mêmes aux charmes de leurs superbes positions, et qu'ils ne regardaient les beautés de leur pays que comme une riche mine à exploiter. Chez eux tout est sacrifié à la soif de l'or; ils chérissent trop ce métal précieux dont l'homme s'est fait l'esclave, et ils consacrent toute leur vie à l'augmentation de leurs trésors. Ce peuple-là ne doit pas être heureux, ses désirs de fortune trop prononcés gâtent les aimables dispositions de son caractère. Au reste, ces observations ne peuvent s'appliquer à la classe honnête de Genève, qui n'est composée en général que de familles riches, instruites, aimables et vertueuses. Plusieurs de ces familles habitent Lyon, et portent dans la société tous les agrémens de l'es-

prit le plus gracieux aussi bien que la franche gaîté, l'abandon heureux des âmes généreuses.

Le village de Collonnie est un but de promenade pour toutes les classes ouvrières de Genève. J'y ai remarqué de belles femmes, dont les tailles imposantes et bien formées m'ont frappé d'admiration. Leur teint, aux plus vives couleurs, annonce un beau sang et une vie pure. Ce que c'est que l'apparence; comme il ne faut pas s'y fier : elle est si trompeuse! Ces femmes, qui semblent porter sur leur visage la sagesse de leurs mœurs, doivent au contraire être citées comme très amies des plaisirs sensuels. La morale s'est perdue dans la république de Genève, car le frein salutaire des lois ne bride plus les passions. Collonnie est situé sur la côte de Savoie; on y trouve un heureux accord d'arbres, d'habitations et de jolies femmes, qui forment un ensemble gracieux à observer. Tout le temps de ma promenade, j'ai été d'une humeur sombre, je faisais le misanthrope, je boudais le genre humain; aussi je me hâte de glisser sur ces instans, et de revenir à aujourd'hui, où j'ai retrouvé la gaîté et le plaisir en pensant à vous.

Le ciel est serein, l'air est pur; le lac n'est agité que par la brise matinale qui, soulevant doucement ses flots bleuâtres, semble les faire jouer entr'eux. Partons, allons voguer ensemble sur ses belles eaux. Déjà la barque est préparée, sa voile blanchissante s'arrondit sous l'impression du vent; elle semble impatiente d'entraîner notre nacelle. Le gondolier s'essaie à manier sa rame, il admire la force de son bras. Allons, Louise, quittons Genève, cette cité dont l'histoire n'est qu'une longue anarchie; cette cité, qui se souleva contre le Dieu de ses pères, et apprit à nos climats à secouer le joug des antiques croyances; fuyons ces citoyens, dont les pères proscrivirent le catholique comme intolérant, et le lendemain sur les places publiques brûlèrent en triomphe le malheureux Servet; car le protestantisme aussi a eu ses auto-da-fés. Tandis que je cause ainsi avec vous de Genève, le batelier a obéi à nos désirs, et déjà nous sommes loin de la ville. Le lac s'étend à l'horizon, la nappe se déploie, à chaque coup de rame le tableau va s'embellir; déjà n'apercevez-vous pas les hautes cimes des Alpes. Elles se montrent au fond de la scène comme les

bornes immobiles de la terre. Quand on considère leurs cimes agrestes, leurs masses puissantes, on s'étonne que le monde continue encore au-delà. Le soleil, qui se lève au-dessus de leur sommet, couvre d'un voile d'or leurs neiges éblouissantes, et ses rayons, après s'être joués sous mille couleurs, sur les fentes sauvages des glaciers, glissent le long des pentes, se distribuent dans les vallées, et se reflètent dans le lac. Voyez-les qui, rasant la crête des monts de Savoie, se précipitent sur les ondes limpides de notre lac : comme la douce ondulation des vagues agite mollement et les rayons et la nacelle.

Mon amie, puissent les mouvemens de notre vie être aussi paisibles, puissent-ils nous balancer aussi délicieusement sur cette mer plus orageuse encore que le lac sur lequel nous voguons! Le matin est l'heure de joie pour toute la nature ; tout semble respirer le plaisir. Voyez-vous ces oiseaux à grandes ailes qui viennent voler légèrement autour de la barque ; entendez-vous leurs chants aigus : j'y reconnais l'accent sauvage du plaisir. Voyez à cet endroit du lac que les rayons du soleil

frappent d'une lumière plus vive, voyez ces petits habitans des eaux qui viennent sauter au milieu de la lumière; ils se plaisent à exercer leur agilité sous l'influence bienfaisante des feux du jour: la fleur même, qu'on nous dit insensible, semble se réjouir alors, elle ouvre avec amour sa brillante corolle, et laisse échapper plus de parfums que jamais; et l'homme...... l'homme se tait, il admire, il aime, il adore; Dieu et son amie se partagent son cœur. L'un et l'autre, il les remercie du passé; l'un et l'autre il les espère dans l'avenir. Louise, ne trouvez-vous pas ainsi que moi que sous la magie d'une scène aussi magnifique, la piété est plus tendre et l'amour plus doux.

Nous sommes en face de Ripaille, lieu qui a quelque célébrité dans l'histoire; peut-être serez-vous bien aise d'avoir quelques détails sur ces ruines qui jadis furent la retraite d'un souverain. Un certain duc de Savoie, Amédée VIII, fatigué de l'ennui des cours, tourmenté de l'étiquette de la souveraineté, un beau jour descendit de son trône, abandonna à son fils les rênes de ses états, et vint, en fre-

donnant une chanson moitié mystique, moitié voluptueuse, avec peu de favoris, se fixer à Ripaille. Je ne sais par quel bizarre caprice il revêtit l'habit religieux et organisa sa troupe en établissement de Saint-Bruno. Ne croyez pas cependant qu'il introduisit dans son palais les règles austères des Chartreux; il se contenta d'en porter l'habit : tout le long du jour il faisait bonne chère et menait joyeuse vie. Le vin, le repos et l'amour se partageaient son temps, et Ripaille n'était qu'un temple élevé à la volupté d'Épicure. Cependant un écho du monde vint jusque dans sa retraite réveiller Amédée; il sut que l'Église avait perdu son chef, et l'ambition regagnant aussitôt son cœur sur la mollesse, l'entraîne à Rome; il arrive, il brigue la tiare et la place sur son front : le revoilà de nouveau et roi et demi-dieu. Le reste de sa vie est du domaine de l'histoire.

Ripaille fut détruit en 1794; la révolution abattit ses vieilles tours, doublement coupables de haute trahison envers les idées du siècle pour avoir jadis servi d'asile à un prince et à un pape. Cependant, avant de quitter tout-à-fait Ripaille et Amédée VIII, je veux

vous répéter les jolis vers que l'ambitieuse lubie d'Amédée pour la tiare a su inspirer à Voltaire. Dans ce morceau badin vous reconnaîtrez facilement la touche légère et gracieuse du poète chéri de notre aimable patrie :

« O Bizarre Amédée !
» De quel caprice ambitieux
» Ton âme est-elle possédée ?
» Ah ! pourquoi t'échapper à ta douce carrière ?
» Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
» Ta cellule, ton vin, ta maîtresse et tes jeux,
» Pour aller disputer la barque de saint Pierre ? »

Encore un mot sur Amédée ; quelques écrivains, appréciant à leur juste valeur toutes les actions de son inconstante vie, ont osé l'accuser de folie ! Je n'en crois rien ; mais j'ai voulu toujours vous dire leurs sentimens afin que votre piété, venant à se tromper, n'aille point porter des vœux adorateurs à un pape que d'autres vous diraient peut-être habiter aujourd'hui le séjour des bienheureux.

De loin déjà, ne voyez-vous pas se déployer les rives du beau pays de Vaud ; nous voguons si doucement, l'onde est si légère, la nacelle

se balance si mollement, et je suis tellement occupé de la belle nature et de vous, que je ne m'aperçois pas du trajet que nous a fait faire notre batelier. Quelle est riche toute cette côte occidentale du lac ; peuplée de villes, de villages et de superbes habitations, elle étale un luxe peu commun. Là-bas au-delà de Vevey, à cet endroit où le lac semble former le ceintre, le village de Clarence se montre à nous, et fait face aux sombres rochers de Meillerie. L'un fut l'asile de l'amour heureux, les autres entendirent le cri du désespoir de l'amant de Julie. Si nous avions quelqu'espoir de retrouver le bosquet où Saint-Preux reçut le premier baiser, si nous pouvions espérer de revoir la pierre glacée sur laquelle il écrivit cette lettre fameuse où il semblait vouloir renoncer à la vie, et qu'il avait datée du bord de l'abîme, nous ferions filer notre barque et nous irions tour-à-tour visiter ces deux rives qui gardent tant de souvenirs ; mais le temps a passé sur ces scènes d'amour, et d'un souffle destructeur il les a effacées de dessus notre terre. Heureux encore qu'un Rousseau, sur les écrits duquel le temps ne peut rien, nous en ait conservé la mémoire.

L'aspect de Clarence est gracieux ; ne trouvez-vous pas que l'amour avait bien choisi son asile ? Le paysage tout à l'entour est frais et bien dessiné; le lac d'ailleurs lui prête son doux charme. Les rochers de Meillerie, qui s'élèvent si sauvagement sur l'autre rive, me font peur à voir; leur teinte noirâtre et leurs flancs dépouillés repoussent et la vue et la pensée; l'aigle seul en habite les sommités alpestres. Vevey s'annonce à nous par l'aspect le plus gracieux ; ses maisons peintes, les arbres qui l'entourent, sa position inclinée sur les bords du lac, préviennent en sa faveur. Nous voilà en face du port. Il est beau, large et commode, notre voile se gonfle, notre batelier pousse le cri d'arrivée; nous allons aborder, tenez-vous ferme, prenez garde; le mouvement d'abordage est toujours brusque; donnez-moi la main, je vous soutiendrai. Où irons-nous loger? consultons Ébel, le savant, le véridique Ébel, et il nous conseillera l'hôtel des Trois-Couronnes; allons, je connais la rue qui y mène; venez, nous avons besoin d'un bon dîner, et j'espère que nous nous trouverons bien des excellentes truites du lac, et surtout du zèle des Suisses pour que les étrangers se

trouvent bien chez eux. Un mot encore : songez que nous voilà chez de farouches républicains, où il est imprudent de manifester des idées monarchiques. Ces démocrates sont fiers ; prenez garde de ne pas blesser leur liberté et leur orgueil. En voilà assez pour aujourd'hui, dînons présentement, c'est l'essentiel après un long trajet sur le beau lac de Genève.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

De Martigny, le . . . . . . 1825.

Le soleil est déjà bien haut sur l'horizon, et sûrement vous dormez encore. La course que je vous ai fait faire hier cependant n'a pu vous fatiguer. De douces images, sans doute reproduites en rêve, occupent agréablement votre sommeil. Quels tableaux peuvent si long-temps vous arrêter dans ce riant pays de chimère? Croyez-vous aimer pour la première fois? votre cœur se prononce-t-il enfin? ou bien les souvenirs de l'enfance, les plaisirs innocens du premier âge vous occupent-ils? ou mieux en-

core, jouez-vous avec ces fantômes bizarres qui ne sont ni de ce monde ni de cette vie ? assistez-vous aux scènes de quelqu'autre terre, dont nous ne savons ni le nom ni le temps, dont nous ignorons les singuliers habitans ? Je vous vois sourire de mes idées, plus singulières peut-être que tous les rêves que vous avez faits. Eh bien, je cesse mes conjectures ; je respecte votre repos, rendormez-vous : si j'ai eu l'indiscrétion de vous réveiller, je vais partir pour les montagnes, et dans quelques heures je serai à Chillon. J'ai traversé rapidement le trajet qui sépare Vevey de cette vieille prison, et déjà je suis dans ces sombres souterrains taillés dans le roc vif au-dessus du lac ; ils inspirent l'horreur à celui qui ose y pénétrer. Jadis de nombreuses victimes d'intrigue ou d'imprudence, y coulèrent, dans le désespoir, des jours que l'Éternel leur prolongeait dans sa colère. Biron, cet éloquent écrivain, cet homme qui manie avec tant de force la langue des passions ; Biron, l'ami et le compagnon de mes loisirs, est venu recueillir sous ces voûtes les gémissemens des malheureux qui y ont vécu, et dans son poëme de Chillon, sa voix est si terrible, si étouffée, qu'on dirait

que par un prodige inouï les cendres des prisonniers ont repris l'existence, et sous ses yeux ont reproduit quelques heures de vie. Que je me sais gré de ne pas vous avoir amenée dans ces lieux, vous en eussiez conservé longtemps l'impression la plus triste.

J'ai admiré tout le long de ma route les belles sommités du Jorat, et l'imposant aspect de la dent de Jaman. La nature, dans ces climats, varie à chaque pas ses magnifiques aspects : elle semble se plaire à vouloir nous étonner à force de variété et de magnificence; c'est auprès de Chillon que le Rhône se jette dans le lac; ce fleuve déjà impétueux mutine ses ondes, et par ses bruits sourds paraît s'indigner de se mélanger à des eaux étrangères.

L'heure s'avance, je veux aller coucher ce soir à Martigny; mon dîner m'attend à Saint-Maurice, il faut partir et se hâter : je traverse rapidement Aigle et la petite ville de Bex, et ce n'est pas sans un profond soupir de regret que je songe aux belles salines que je ne peux visiter; mais l'espoir de revenir dans ce charmant pays me ranime et me laisse assez maître

de moi pour tout voir et tout admirer. En approchant de Saint-Maurice, la vallée se resserre, et laisse à peine un libre passage au Rhône. A l'entrée de la ville est construite une porte qu'on prétend appartenir au temps des Romains, et qui ferme la vallée. Cette porte est vraiment unique dans les fastes de ce monde. Elle frappe d'étonnement par le gigantesque de ses formes, et surtout par la masse des murs qui la composent. Le Valais commence à Saint-Maurice, et la limite du canton de Vaud est précisément cette même porte devant laquelle je vous ai arrêtée un instant; j'oubliais de vous dire qu'une autre porte, semblable à celle-là, sépare le Valais du district de Bex.

Saint-Maurice n'offre rien de curieux; sa rue est sale, boueuse, les maisons y sont antiques et enfumées; les habitans m'ont paru peu aisés; j'ai eu le plaisir d'entendre quelques notables du pays, attablés en face d'une énorme bouteille, qu'ils se plaisaient à renouveler souvent, discuter avec emphase la politique de l'Europe. J'ai eu le plaisir de leur entendre commenter les actes de notre gouvernement,

et de me convaincre que Bacchus était un bien mauvais inspirateur en politique. Ils étaient si absurdes dans leur façon d'envisager les choses, que j'ai ri de bon cœur de l'air d'importance qu'ils mettaient aux choses ridicules qu'ils débitent. Je repars pour Martigny, je veux m'arrêter quelques instans à Pissevache; je désire voir sur ses eaux jaillissantes l'effet magique des rayons solaires. Cette cascade est l'une des plus belles de la Suisse; son élévation n'est cependant pas aussi remarquable que celle des cascades de l'Oberland. La chute est élevée sans être gigantesque, et le volume des eaux qu'elle jette dans la vallée n'est pas aussi considérable que sa grande réputation pourrait le faire présumer. L'arc-en-ciel se joue admirablement sur la poussière humide qui enveloppe tous les alentours; les couleurs réfléchies par cet astre magique, produisent à l'œil surpris le plus superbe effet. Le Rhône coule à quelques pas de là, et mêle ses bruits sourds aux bruits plus impétueux de la cascade.

Le peuple qui habite le Valais m'a frappé par un double caractère dont les traits sont

bien marqués sur tous les individus : la grande misère et la bonne simplicité de cœur. Calme dans son malheur, le Valaisan est résigné et ne porte pas dans cette vertu l'orgueil d'une fausse modestie ; il ne se croit pas un mérite de souffrir sans se plaindre. Le fond des âmes est vraiment admirable de simplicité et d'innocence. Voici un trait qui vous prouvera que je ne juge pas trop favorablement du bon naturel de cette petite population : J'avais à peine dépassé Evione, petit village à quelque distance de Saint-Maurice, lorsqu'un enfant d'une dixaine d'années, et portant sur sa personne les livrées de la plus profonde indigence, s'approche et me demande l'aumône ; cet enfant me touche, et par une figure spirituelle et mélancolique, et par l'aspect du malheur ; je fouille ma bourse, et n'y trouvant, à mon grand regret, que des pièces trop fortes pour en faire la charité, je lui fais entendre que je suis vraiment fâché de ne pouvoir le soulager ; ce pauvre enfant insiste et finit par tellement m'attendrir que je lui donne une grosse pièce. Je ne chercherai pas à vous rendre les transports de joie que fit éclater ce petit malheureux ; il sautait, riait, pleurait, portait ses petites mains

à ses lèvres et les baisait en signe de reconnaissance. Moi-même j'étais heureux, ma conscience était contente, mon cœur s'épanouissait, et je l'avouerai, une larme de plaisir vint aussi mouiller ma paupière. Tout joyeux de ce petit incident, je me remets en route, je traverse un hameau, et insensiblement me laisse aller à une rêverie qui avait bien des charmes. Vous êtes sensible, bienfaisante, et sûrement plus que moi; vous avez éprouvé l'intime jouissance de se replier sur soi-même après une bonne action. Mes yeux, qui erraient autour de moi sans rien voir, sans rien fixer, machinalement se reportent sur le lieu où venait de se passer cette petite scène; déjà je ne pouvais plus l'apercevoir; mais quelle est ma surprise de revoir mon jeune Valaisan, qui sortait du hameau et accourait à moi à toutes jambes, portant dans ses mains une assiette de ces fruits que l'avidité des villageois a l'habitude de faire payer chèrement aux voyageurs. A cet aspect mon front se rembrunit, et reprenant un accès de misanthropie, je maudis presque mon bienfait, en pensant qu'il n'a servi qu'à augmenter la cupidité de cet enfant, qui vient encore avec des poires tenter une nouvelle bonne for-

tune. Toutefois je m'arrête pour l'attendre : « Tenez, Monsieur, me dit-il, il fait chaud, voilà des fruits qui pourront vous faire plaisir. — Et combien vends-tu tes fruits? — Oh! oh! Monsieur, je les vends ordinairement autant que je peux, mais à vous je vous les donne parce que vous m'avez fait une grande aumône. » Je fus touché, attendri ; je me voulus du mal d'avoir si faussement jugé, et en tirant une autre pièce de monnaie je la lui donnai en prenant une ou deux de ses poires. Jamais fruit ne m'a paru si délicieux. Ce trait-là, mon amie, est d'une délicatesse dont l'homme sociable serait à peine susceptible; combien est-il plus touchant dans un jeune enfant dont la misère aurait dû étouffer tous bons sentimens. Nous pouvons bien dire avec vérité que la vertu n'a pas besoin de civilisation pour se développer, et que Dieu seul la donne et la fait germer dans les cœurs. Le souvenir de cet enfant ne s'effacera de long-temps de ma mémoire; toujours je reviendrai à lui comme à l'un des êtres qui m'apprennent et m'obligent à aimer les hommes; je penserai au 18 août 1823 comme à l'un des jours les plus heureux de ma vie. Viendra un

âge où le passé s'effaçant de mes idées, je ne garderai plus de lui que des notions lointaines; mais cette douce image se conservera dans ma pensée, toujours neuve, toujours fraîche, toujours délicieusement colorée. Honneur à cet enfant, mon amie; honneur à lui, s'il est sur la terre le rebut de l'homme et du sort; un jour au ciel il sera le privilégié de Dieu. Martigny, d'où je vous écris cette épître, est un gros village situé au pied du Grand-Saint-Bernard, séjour éternel des glaces et des hivers, et qu'on peut appeler à juste titre le *Grimsel* du Valais. Je suis logé dans une assez triste auberge, où pour toute consolation on me donne l'espoir de partir demain à la pointe du jour. Que faites-vous dans cet instant? Excitée par la réunion chérie du cercle de famille, vous livrez-vous à cette douce gaîté qui fait tout le charme de vos alentours? votre esprit vous fournit-il ces saillies piquantes, ces propos fins et adroits qui animent les conversations? Ou bien, recueillie dans quelques-unes de vos mélancolies, regrettez-vous le passé, ou espérez-vous l'avenir? Ou enfin, occupez-vous vos loisirs de lectures instructives et utiles? Buffon, Bernardin-de-Saint-Pierre,

vous apprennent-ils à lire au grand-livre de la nature? Racine et Corneille vous parlent-ils le langage enthousiaste de l'amour, des douleurs ou de l'ambition? Molière, ce peintre habile des ridicules du grand siècle, vous force-t-il à admirer son talent? Et Boileau vous étonne-t-il de la fécondité de son esprit satirique? Rousseau vous apprend-il vos devoirs de mère? Vous guide-t-il dans les soins qu'un jour vous devrez à vos enfans; ce vrai, ce solide ami de la nature, vous attendrit-il par la mélancolie de son langage, ou vous effraie-t-il de la sévère éloquence de son génie? Biron vous entraîne-t-il avec lui dans les régions fantastiques de sa sublime imagination? suivez-vous le délire plus doux de Lamartine, ce Biron de la France? Ou enfin, épluchant les pages gothiques de nos annales, vous initiez-vous à la vie des pères du premier siècle? Louise, orner son esprit, cultiver ses dispositions, et se former une instruction positive, ce doit être là un des buts de la vie. Mon amie, je ne suis nullement partisan des grandes sciences, elles n'appartiennent qu'à quelques hommes de génie; mais je crois qu'il ne peut pas exister de vrai bonheur ni de vraie vertu,

si l'instruction n'a aidé à les produire. La littérature calme les passions, elle donne à l'âme cette force de philosophie nécessaire à la pratique des vertus difficiles : elle apprend à connaître, à vénérer le vrai et le beau, et appuyant toutes ses leçons de grands et de nombreux exemples, elle force l'homme à se soumettre à la raison et au bien. C'est lorsqu'il est arrivé à ce point que, mettant en jeu toute l'éloquence de son doux langage, elle vient parler au cœur et fait la part de l'amour. Elle veut que nous estimions d'abord pour qu'ensuite nous puissions aimer toujours. Je vous l'avoue, c'est à la littérature que je dois le peu de bien qui est en moi ; c'est elle qui m'a enthousiasmé pour les actions de vertu et de courage, c est elle qui a ouvert mon cœur aux plus doux sentimens, en modulant à mes oreilles les accens mélodieux de l'amour et de l'amitié! Elle m'a fait aimer cette harmonie mystérieuse et divine qui existe entre le cœur de l'homme et la nature. Je lui dois aussi quelque peu de bonheur; elle a sauvé de l'ennui, ce destructeur de la vie, tous les instans que je lui ai donnés, et dans un doux loisir elle a occupé des heures dont peut-être mes passions eus-

sent abusé; je la révère donc comme ma compagne, mon amie, ma sœur; et je lui garde pour toute ma vie une vive reconnaissance. Je vous demanderai pour elle quelque bienveillance; elle vous désire, cette charmante déité, car elle compose le cercle de ses adorateurs de tout ce que la terre a de plus aimable et de plus sage.

Adieu, j'ai besoin de repos, demain ma journée sera fatigante, et je ne veux pas laisser ma vie sur ces montagnes; mon tertre serait trop loin de vous, je n'aurais pas l'espérance que votre douleur vînt y semer des fleurs, y répandre des larmes. Adieu, mon aimable amie, si j'ai soin de ma chétive existence, c'est pour jouir long-temps encore du bonheur de vous aimer.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

ROYAUME DE SARDAIGNE. — DUCHÉ DE SAVOIE.

Chamouny, le . . . . . 1823.

J'ai vu le Mont-Blanc, ce roi des monts et des neiges; j'ai admiré le dôme éblouissant qu'il porte si fièrement dans les nues; je l'ai vu, et mon âme a été émue de vénération, de surprise et d'enthousiasme. Quelles masses colossales et majestueuses? quels rochers de glaces! quels amas de neige! quelle main assez puissante a fondé ce pompeux monument! quelle force l'a assis sur des bases aussi solides! qui donc conserve tant de frimas sur ces cimes, et d'où vient que le soleil ne brise pas

les miroirs polis de ces glaciers éternels! L'astre de chaleur voit expirer sa puissance sur ces bords sauvages; là est le doigt de Dieu, là se borne le pouvoir de ses feux. L'immobilité du Mont-Blanc, de ce géant de la nature, comme l'a si bien nommé un poète célèbre, frappe les sens de je ne sais quel sentiment d'effroi. La raison où en est-elle? je l'ignore; mais pour peu que vous ayez réfléchi sur les mouvemens de nos âmes, vous serez convaincue qu'il est certains sentimens dont nous ne pouvons deviner l'origine, ni comprendre la fin. En face d'un ouvrage aussi magnifique, de cette création, l'homme ne peut rester froid envers son auteur; les idées qui parlent de lui s'agrandissent et se rapprochent davantage de sa grandeur et de sa beauté. On glorifie plus que jamais la puissance du maître, l'homme le sent plus grand, et lui-même se voit plus petit à mesure que les pensées se déroulent et que les impressions se développent.

Le Mont-Blanc, que je ne vous décrirai pas, par cela seul que je connais ma plume trop faible pour rendre tant de beautés et tant de

magnificence, le Mont-Blanc, dis-je, n'est pas formé d'un seul jet; les croupes nombreuses étagées depuis sa base jusqu'à son sommet, aident l'œil à parcourir sa hauteur avec moins de peine; ses flancs sont occupés par les neiges; rarement l'escarpement du rocher n'a pas permis aux glaces de s'y fixer : toute sa région supérieure est entièrement couverte par de superbes glaciers dont les pics inégaux reflettent admirablement les jets de la lumière. Tout à l'entour du dôme qui le termine, on distingue une multitude d'aiguilles de roches nues qui accompagnent sa cime; son élévation a été évaluée par d'habiles physiciens à quatorze mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Il s'est trouvé des hommes assez avides de renommée et de science pour exposer leur vie et entreprendre le voyage du sommet du Mont-Blanc. M. de Saussure, célèbre par son talent, est allé y passer quelques jours, et à son imitation, plusieurs braves savans ont été explorer les cimes vierges de cette superbe montagne. Je n'ai pas été tenté d'aller faire cette petite excursion; j'aurais craint de ne plus retrouver la route de cette terre qui me tient fortement au

cœur puisque vous l'habitez. C'est du sommet du col de Balme que je vois si bien dans sa pompe tout le Mont-Blanc; c'est de ce point élevé que l'œil découvre le mieux son ensemble, aussi tous les voyageurs préfèrent-ils ce passage à celui qu'on nomme vulgairement la *Tête noire*. Les Anglais se reposent des heures entières aux chalets qui se trouvent sur ces pentes, et dans leur admiration, qui est aussi longue que profonde, souvent ils s'oublient jusqu'au soir; ils couchent alors sur la dure, à côté de l'humble berger, et le lendemain ils jouissent encore avec délices des effets brillans des premiers rayons du jour. Au sommet de l'un des mamelons de ce col sauvage, on distingue une croix de fer qui s'élève silencieuse et triomphante sur le bord de l'abîme. On dirait que c'est une grande et sublime pensée que l'on a voulu figurer aux yeux du voyageur; cette croix ne semble-t-elle pas nous dire que Dieu est partout, que sans cesse avec l'homme il est son gardien et son père; les lieux les plus sauvages ne le font fuir non plus que les passions n'arrachent de nos cœurs le sentiment de cette grande espérance qui ne vise qu'au ciel et ne se fonde que sur lui.

La pente est assez rapide jusqu'au village de l'Argentière, situé précisément au pied de la montagne, et formant la limite de la Suisse et de la Savoie. Le torrent impétueux de l'Aar passe à l'Argentière; j'ai suivi son cours, et je suis arrivé à travers de fraîches prairies au village du Prieuré, chef-lieu de la vallée de Chamouny. Ces noms de Prieuré et de Chamouny doivent vous rappeler Florian; vous pensez sûrement à cette jolie nouvelle qui est le charme de l'homme sensible, aussi bien que le délassement du littérateur. Demain j'irai visiter le Montanvert, et je tâcherai de retrouver le bois mystérieux où Claudine céda à une faiblesse qu'elle paya ensuite de toute une vie de larmes et de regrets.

Adieu, je finis cette lettre que je prolongerais éternellement si je ne consultais que le plaisir de m'entretenir avec vous.



VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Chamouny, le . . . . . 1823.

Si j'avais le talent de nos aimables auteurs, je vous ferais le panorama de la vallée de Chamoury, lieu célèbre dans les fastes de la nature. Je suis trop faible pour ce grand ouvrage ; je craindrais de n'avoir pas l'art précieux de reproduire dans mon style les couleurs du tableau que je voudrais peindre; je craindrais même de ne pas louer avec assez de chaleur les beautés qui s'offrent à moi : ne vous attendez donc pas à une description de Chamouny; je vais simplement vous repro-

duire les traits les plus saillans, et je ne suivrai d'autre ordre que celui des impressions que j'ai éprouvées.

La vallée est longue et étroite, les montagnes qui la resserrent s'élèvent brusquement et n'ont pas de ces pentes adoucies qui, dans certaines contrées, forment des gradins si gracieux; les sapins en garnissent tous les flancs jusqu'à cette hauteur glacée où les neiges s'accumulent et où les glaces se montrent éternelles. La brusque transition de couleurs que je remarque à cet étage de la montagne, a quelque chose de grand et d'imposant; rien ne frappe le regard de l'homme comme les contrastes extrêmes, rien ne plaît autant à à cette âme fière et curieuse qui aime l'extraordinaire en tout. Le bon Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études*, chef-d'œuvre immortel du cœur le plus aimant et de la foi la plus vive, nous a dit avec bien de la vérité que les contrastes aussi avaient une harmonie indéfinissable que le créateur leur avait donnée comme à tous les autres accidens de la nature. Le village du Prieuré est peu considérable, ses maisons sont chétives, ses habi-

tans tristes et malheureux; leur apathie les empêche de profiter du bénéfice que pourraient leur procurer les étrangers, quelques-uns d'entr'eux seulement se louent comme guides et récoltent un peu d'argent; mais les autres, courbés sous le poids de l'indolence, sans chercher à s'en défendre, laissent la misère flétrir leur vie. A quelle cause attribuer cette inconcevable insouciance? Sans doute au caractère, à la nature. Vainement on accuse le catholicisme et le pouvoir absolu; l'un ne s'y montre jamais accompagné de ces coupables excès qui le déshonorent, et l'autre ne pèse que sur les grands et épargne toujours les petits. La philosophie s'est emparée de ces infortunés pour en former une preuve contre la religion chrétienne; je crois qu'elle a mal vu et mal réfléchi. Je suis allé à l'église du village, c'était le soir, le Mont-Blanc seul, à son sommet, conservait encore une légère teinte de lumière; les ombres s'épaississaient dans la vallée; j'entrai avec un sentiment de piété, et j'adorai, debout et de cœur, le Dieu qui a créé le monde. Une vieille femme à genoux, les mains jointes, priait avec une jeune fille; leur attitude recueillie me frappa, et

j'enviai la foi profonde de ces bonnes gens. Heureux enfans d'une douce simplicité, ils ne vivent ici-bas que sur l'espoir certain pour eux d'une longue éternité! Quelques paysans vinrent aussi faire leur prière dans ce temple villageois; ils me parurent tous profondément religieux.

Le lendemain, sitôt les premiers rayons du jour, nous nous mîmes en route pour faire notre ascension à la mer de glace. Ce mot de mer est pompeux, il doit vous faire naître une grande pensée: je suis sûr que vous croyez déjà voir se déployer devant vous une immensité toute de glace! Détrompez-vous, restreignez l'élan de votre imagination, vous vous éloignez de la vérité: je vous y ramène. A cette hauteur, où le Montanvert se termine et d'où partent les aiguilles chenues qui forment le cortège sauvage du Mont-Blanc, on voit s'ouvrir une espèce de vallée ou de gorge qui est étroitement pressée entre les flancs rougeâtres de ces roches alpestres: c'est là le domaine de la mer de glace. Tout le fond de cette gorge est occupé par des masses glacées dont la profondeur ne s'est jamais calculée,

et que le plus habile mathématicien, avec toute sa science, ne saurait apprécier. Cette plage n'est pas unie; elle n'a pas la surface polie que nous présentent nos étangs et nos rivières, lorsque des froids trop rigoureux viennent à les arrêter : hérissée de pointes aiguës, creusée de bas-fonds, semée de mille crevasses, on croirait que le froid a immobilisé subitement les flots d'une mer en fureur. L'aspect de ce spectacle, peut-être unique dans notre monde, étonne, mais n'inspire ni admiration ni enthousiasme; on l'examine avec surprise, et voilà tout. De temps à autre, une masse glacée venant à se détacher des cimes voisines, croule avec le fracas du tonnerre, et ses éclats facetés, sur lesquels se reflettent les rayons lumineux du soleil, semblent les débris brillans de nos plus beaux cristaux. Sur le monticule qui domine la mer de glace, on trouve une petite cabane où un pâtre des Alpes offre l'hospitalité aux voyageurs : d'habitude on est bien disposé à faire honneur aux mets simples et champêtres qu'il place devant vous. L'air des hautes montagnes exerce l'influence la plus heureuse sur la santé; il aiguise l'appétit, aide à la marche. Vous par-

lerai-je de l'effet qu'il produit sur les âmes? vous dirai-je combien le séjour des hautes montagnes est profitable aux sentimens de vertu; à mesure que l'on s'élève, à mesure que l'on dépasse les régions qu'habite l'espèce humaine, à mesure que l'on gagne au-dessus des nuages, il semble qu'on dépouille une partie du vêtement corporel dont l'*être* est enveloppé ici-bas, il semble que l'on voit s'étendre la chaîne qui nous tient fixés sur la terre, et que de plus près nos pensées approchent le ciel, Dieu, l'éternité. Sublimes impressions! émotions de grandeur et de volupté, qu'avec délices je vous rappelle à ma mémoire! Vous revenez à moi comme les souvenirs d'un monde que je n'ai habité qu'en rêvant, ou encore comme un passé fugitif dont les traits mutilés par le temps ne s'offrent plus à ma pensée que confus et mélangés. Je croirais, si je laissais un instant dormir ma raison, je croirais que jadis j'ai vu Dieu en passant, et que je suis un être déchu qui jadis habitait l'éternité; le monde, que l'on n'aperçoit plus que dans un lointain horizon, ne nous enlace plus de ses chaînes; l'âme est libre de toute impression sociale, et c'est pour cela qu'elle

est plus grande et plus religieuse. Je ne crois pas que jamais, sur les hauteurs des Alpes, un homme ait la force, le courage de concevoir l'idée du crime; les anciens, nos maîtres en tout, avaient bien senti cet accord indéfinissable qui existe entre les âmes, les hautes cimes et Dieu; et lorsque le peuple, dans ses jours de fête, allait en foule adorer l'Éternel, on eût dit une population entière qui s'acheminait vers les cieux. Naguère un de nos savans, ami intrépide des découvertes historiques, a retrouvé les débris fameux d'un temple élevé sur les hauteurs d'Eubée, au grand Jupiter, le chef de l'Olympe antique. Ce temple a été placé au sommet d'une haute montagne dont les flancs sont baignés par les eaux de la mer; on dirait que le fondateur de ce religieux édifice a pensé aux impressions profondes qu'exciteraient sur les âmes des fils de la Grèce, et le souffle bruyant des vents, et l'air raréfié de ces hauteurs, et le spectacle imposant de l'immensité des flots, et enfin les bruits impétueux d'une mer orageuse. Certes ces idées n'ont pu lui échapper, et je crois que c'est à elles que l'on doit attribuer l'origine de ce superbe temple.

Je pourrais me jeter ici dans de longues dissertations, et vous ennuyer de citations prises chez toutes les nations de ce monde; mais je vous épargne ces détails et je reviens à la mer de glace, que peut-être j'ai abandonnée trop long-temps. En grimpant le Montanvert, j'ai passé rapidement auprès de la fontaine où Claudine, prétend-on, fit rencontre de l'aimable Belton. J'ai presqu'un remords de ne vous pas avoir dit que cette fontaine est agréablement placée sous le dôme de beaux arbres, qu'elle est entourée de gazons frais et verdoyans qui invitent au repos et disposent à la volupté; j'ai oublié tout cela, et j'y reviens afin que votre curiosité soit complètement satisfaite; maintenant je fuis rapidement de ces lieux, ils me rappellent des scènes de plaisir dont je ne veux pas bercer ma pensée quand je ne suis pas auprès de vous. On me propose de redescendre au Prieuré par le passage de la Filgia, et de visiter en passant les sources de l'Arve. La descente est rapide; on ne traverse que des pâturages fortement inclinés, sur lesquels, de distance en distance, on rencontre, s'élevant brusquement, des masses de rochers graniti-

ques. L'Arve est un torrent qui sort de dessous une voûte de glace; l'aspect est imposant, il mérite l'attention des curieux; il y a quelques années, trois voyageurs pénétrèrent jusque dans cette grotte glacée, où ils eurent l'imprudence de tirer plusieurs coups de pistolet, pour jouir, espéraient-ils, de la magnificence des échos; mais la détonation ébranla les glaces, et des masses venant à se détacher, ils furent engloutis dans cet antre profond. A force de travail on vint à bout de retirer l'un d'un, qui respirait encore, et qui a vécu pour pleurer ses infortunés compagnons. De là on revient à Chamouny le long d'une route assez bien frayée, on passe auprès de jolies sciries dont le bruit monotone et lent donnerait des vapeurs à nos petites maîtresses.

Adieu, Louise; chaque jour je sens que je vous aime davantage : ne vous effrayez pas, je vous fais cet aveu de trop loin pour que votre modestie puisse s'en alarmer. Adieu.



LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Genève, le . . . . . . 1823.

J'ai abandonné cette riante vallée de Chamouny, si célèbre par les souvenirs de tous les voyageurs, et je me retrouve avec délices sur les frontières de mon pays. Je respire plus librement cet air plus voisin de la France.

J'ai à vous rendre compte de ma journée de voyage d'hier, mais je n'ose en vérité aborder franchement ce sujet. J'ai eu la paresse de ne vouloir pas me détourner pour aller visiter et Saint-Gervais et Salanche, et je crains que vous ne me grondiez de ma négli-

gence. Si cependant je voulais dire quelque chose pour me justifier, ne pourrais-je pas vous rappeler que j'étais en route pour vous revoir, que les côtes de France se montraient toutes prochaines, et que le temps me rapprochait de mes plus douces espérances. Si long-temps vous ne vous êtes montrée à mes yeux que sur le fond lointain de l'avenir; combien j'ai été heureux lorsque j'ai vu se rapprocher le temps où enfin il me sera permis de vous parler hautement de ma tendresse! Louise, pour celui qui a aimé, pour celui qui a senti son cœur souffrir de l'absence, ah! le moment qui annonce celui de la réunion, est le vrai moment de bonheur. Que la terre est belle alors! que la vie est brillante! tous les maux de cette triste humanité s'évanouissent devant la joie de l'âme, et, chose miraculeuse, l'homme se croit éternel comme le feu qui brûle dans son cœur. J'ai acheté votre amour, mon amie, par une longue attente; mais si j'ai pu obtenir votre tendresse, pourrais-je me plaindre d'un retard qui augmente encore la vivacité de mes sentimens: pendant une longue, bien longue année, je vous ai désirée; et Louise, quand je

suis sur le point de vous obtenir, c'est alors que je vous désire plus encore.

Mon voyage s'achève, avec lui finissent les jours d'épreuve. Demain je verrai le soleil se lever sur les terres de France; demain je me retrouverai sur le sol de ma patrie; demain je rencontrerai des visages amis, des hommes qui, comme moi, parlent le même langage, aiment le même roi, applaudissent les mêmes victoires; demain, peut-être, en passant sous le canon de nos forts, j'entendrai des salves de gloire en l'honneur de nos braves : le drapeau sans tache, qui vient de voir se doubler les rayons de sa brillante auréole, à mes regards attendris se déploiera fièrement dans les airs, et j'entendrai nos guerriers louanger le Bourbon qui a combattu aux champs d'Ibérie pour relever le bel arbre de la paix déraciné par la tourmente révolutionnaire; d'une main son glaive terrible moissonnait les parjures, tandis que de l'autre il faisait asseoir à l'ombre de l'olivier que son courage venait de conquérir, les malheureux persécutés pour leur Dieu et leurs vertus. Mais où son génie de bien a éclaté plus que nulle part, c'est

dans ses regards bienveillans, dont il encourageait le repentir de ceux qui avaient failli. Comme l'Homme-Dieu, qui depuis tant de siècles préside à la terre, il exerçait une mission de paix, de gloire, de clémence et d'amour. Louise, cette page de notre histoire, à elle seule vaut tous nos fastes passés; elle nous place, pour la gloire de vertu au premier rang des nations, comme toujours nous l'avons été pour la gloire d'honneur et de vaillance. Qu'il m'est doux de rentrer dans mon pays sous de si délicieux auspices! Et puisque Dieu, enfin, a reconnu la France pour sa bien-aimée, mon amie, je m'écrierai comme nos anciens preux: Vive Dieu! vive ma dame! Je n'ai plus la force aujourd'hui de vous rien dire, je suis tout bouleversé d'enthousiasme! J'ai appris à-la-fois tous les succès d'Espagne, et mon cœur est trop faible pour supporter tant de joie; ajoutez à cela l'espoir si prochain de vous nommer hautement et librement mon amie, et vous ne douterez pas de toute l'ivresse de mon cœur.

FIN.

IMPRIMERIE ANTHE. BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

